BIBLIOTHÈQUE
DU
Petit Français

PIERRE FIGY

Les Fredaines de Mitaize

Librairie Armand Colin

ndicat des Ed
bre Syndicat des Libraire
PRIX DE BASE
1926

Vte Revue

Louise Lefeuvre

Etrennes 1930

/.dlb

Les fredaines de Mitaize

BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS

(88 volumes, *richement illustrés*)

Chaque volume est vendu soit broché, soit relié toile, tranches dorées.

A la Belle Étoile.
Ami Benoît (L').
Ange et les Deux Démons (L').
Apprentie du Capitaine (L').
Au Clair de la Lune.
Au Pays des Binious.
Aventures de Rémy (Les).
Bête au bois dormant (La)
Bon Géant Gargantua (Le).
Bonne Idée de l'Oncle Mathieu (La).
Capitaine Bellormeau (Le)
Capitaine Henriot (Le).
Chemins de traverse.
Chevalier Carême (Le).
Chez Mademoiselle Hortense.
Chryséis au Désert.
Colères du Bouillant Achille (Les).
Colons de l'Ile Morgan (Les).
Corsaires et Flibustiers.
Droit Chemin (Le).
D'une rive à l'autre.
Émeraude des Incas (L').
En haut du Beffroi.
En vacances aux bords du Rhin.
Exil d'Henriette (L').
Expédients de Farandole (Les).
Famille Fenouillard (La).
Fils de Chef.
Flibustiers (Les).
Fredaines de Mitaize (Les).
Frères de lait.
Histoire de deux Enfants de Londres.
Histoire d'un Honnête Garçon.
Histoire d'un Vaurien.
Historiettes pour Pierre et Paul.
Hochet d'or (Le).
Idée fixe du Savant Cosinus (L').
Jacques la Chance et Jean la Guigne.
Jamais contents!
Jeanne la petite mère.
Journées de deux petits Parisiens
Jours d'épreuves.
Kerbiniou le très madré.
Légende de l'Émir (La).
Lunettes bleues (Les).
Malices de Plick et Plock (Les).
Mathurins du « Bayard » (Les).
Mémoires d'un Éléphant blanc.
Mémoires de Primevère (Les).
Mon Ami Rive-Gauche.
Mon Oncle Range-Tout.
Monsieur des Antipodes (Le).
Moulin Fliquette (Le).
Mystère de Courvaillan (Le).
Patron Nicklaus.
Pari d'un Lycéen (Le)
Passe-Partout et l'Affamé.
Petit Grand et le grand Petit (Le).
Petits Cinq (Les).
Petits Patriotes (Les).
Pierrot et Cie.
Portefeuille rouge (Le).
Princesse Sarah.
Prisonniers de Bou-Amâma (Les).
Providence de François (La).
Pupille de mon Ami (Le)
Quentin Durward.
Rêve de mon Enfance (Le).
Rita.
Robert le Diable et Cie
Robinsons de la Nlle-Russie (Les).
Roi de l'Ivoire (Le).
Roi des Jongleurs (Le).
Sapeur Camember (Le).
Six nouvelles.
Tante Cacatois.
Tante Dorothée.
Teppe aux Merles (La).
Théâtre chez Grand'Mère (Le)
Trésor de Guerre.
Triomphe de Bibulus (Le).
Un Parisien à Java.
Un Parisien aux Philippines.
Une Histoire de Sauvage.
Vacances de Prosper (Les).
Voyage du matelot Jean-Paul.
Voyage du novice Jean-Paul.
Yves Kerhélo.

Envoi franco, sur demande, du Catalogue BIBLIOTHÈQUE DU PETIT FRANÇAIS.

PIERRE FICY

Les fredaines de Mitaize

ILLUSTRATIONS PAR M^lle^ AMÉLIE BERTRAND

QUATRIÈME ÉDITION

Librairie Armand Colin

103, Boulevard Saint-Michel, PARIS

1921

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays

LES

FREDAINES DE MITAIZE

I

« Nous avons choisi Houlgate, c'est si amusant la mer », disait d'un ton détaché une fillette d'une douzaine d'années à ses compagnons de jeux, trois ou quatre enfants de différents âges.
« Et vous, où passerez-vous vos vacances?...
— Moi à Ville-d'Avray.
— Moi en Suisse ou dans le Tyrol, nous ne sommes pas fixés encore.
— Et toi, Mitaize?... »

La jeune personne interpellée, une blondine au teint blanc, aux yeux noirs, et dont la contenance indiquait un vague ennui, plissa ses lèvres roses en une moue mécontente :

« Dany et moi partons pour les Vosges ces jours-ci.

— Tiens, les Vosges, quelle idée!... Au fait, les Drancy y sont allés l'an dernier, ils s'y sont même trouvés bien, puisqu'ils y retournent. Sans doute, vous serez à Gérardmer, et si Laure Drancy, dont les parents font tout ce qu'elle veut, vous y rejoint, vous vous retrouverez en nombre pour vous amuser ensemble. »

Mlle Marguerite Servaize, Mitaize, comme on la nommait dans l'intimité, parut être sur des épines.

« Mais nous n'allons pas à Gérardmer, justement », fit-elle d'un ton maussade.

Un bref éclat de rire l'interrompit et un garçon, à peine plus âgé que sa sœur de deux ou trois ans, se planta debout en face de leurs amies :

« Ça te fait rager, le voyage des Vosges, ma pauvre Mitaize; eh bien! crois-tu donc qu'il m'amuse, est-ce que je n'avais pas une masse de projets?... Mais il faut en prendre notre parti, va! Puisque maman ne peut pas nous emmener avec elle aux eaux, que papa a trop de malades pour quitter Paris, j'aime encore mieux aller là-bas que d'être mis en pension.

— Tu n'es qu'un sot garçon, Dany, riposta Mitaize en colère, si tu m'avais soutenue hier, quand j'ai pleuré si fort, maman n'aurait jamais eu le courage de se séparer de nous. »

Le jeune garçon branla la tête :

« Ce n'est pas si sûr, et ma foi, j'en prends mon parti; on peut s'amuser partout, et je ne m'en priverai pas aux Molières, je t'assure.

— C'est aux Molières que vous allez? où est-ce?...

— A près d'une lieue de Saint-Dié, dans les bois, fit-elle emportée par son dépit, tout près d'une maison forestière enfermée, loin de tout, comme une hutte de sauvage dans un recoin de la montagne.

— Oh! mais nous y serons bien quand même, riposta Dany qui ne voulait pas avoir le dernier mot, nous serons libres comme l'air, j'en suis sûr, nous ferons ce que nous voudrons, puisque c'est chez...

— C'est chez un ancien garde forestier dont la femme a très bien soigné maman quand elle était toute petite, interrompit Marguerite avec volubilité; ce sont de braves gens, très attachés à notre famille, ils sont enchantés de nous prendre en pension. »

Dany avait rougi jusqu'au front, et Mitaize lui lança un léger coup de coude qu'il ne songea pas à lui rendre tant sa surprise était évidente; la fillette put craindre une seconde que, de ses lèvres tremblantes, vînt à s'échapper quelque foudroyant démenti. Il n'en fut rien cependant,

il enfonça ses deux mains dans ses poches et se détourna en sifflotant.

Mais lorsque, les visiteurs repartis, il se trouva seul avec sa sœur dans l'étroit jardinet, sur lequel s'ouvraient les fenêtres de leur appartement et où se passaient leurs récréations, il la saisit par le bras :

« C'est lâche, sais-tu, ce que tu as fait là, Mitaize; je ne sais ce qui m'a retenu de dire bien haut que le vieux forestier est notre grand-oncle.

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit? fit-elle en haussant les épaules, tu étais libre, je pense, seulement tu n'as pas osé; les Drancy sont fiers, les Dorgebert prennent volontiers des airs protecteurs, et de crainte d'être regardé de haut, tu as mieux aimé te taire et me sermonner ensuite.

— Méchante orgueilleuse! » s'écria-t-il.

Mitaize se mit à rire.

« Tous les gens que je connais sont des orgueilleux, dit-elle. M^me^ Drancy est orgueilleuse de sa fortune, les petites Drancy de leurs jolies toilettes; M. Listel vante à tout propos les mérites du château qu'il vient d'acheter; M^me^ Krantz, dans ses belles robes, a l'air d'un paon qui fait la roue; personne ne les trouve ridicules.

« C'est aux Molières que vous allez ? où est-ce ? »

« Si j'avais avoué que l'oncle de maman est simple fermier quelque part, nous aurions passé pour qui, je te prie?... »

Daniel Servaize fit un geste incertain :

« Tu n'avais pourtant pas besoin de le renier pour te donner l'air plus riche, dit-il d'un ton narquois, il eût été facile de dire que nous partions pour les terres de notre oncle, un superbe château entouré de forêts magnifiques, dans un pays splendide. Du coup, nous prenions l'apparence de gens qui roulent sur l'or. »

Mitaize frappa du pied.

« Tais-toi, dit-elle, ou je dirai demain à Laure Drancy qu'on nous envoie là-bas pour te punir d'avoir été un des derniers toute l'année, parce que papa est trop mécontent de toi et que maman ne peut plus supporter ton tapage.

— Bon petit cœur! fit-il en la regardant de côté.

— Pas plus mauvais que le tien, vilain paresseux, riposta-t-elle.

— Orgueilleuse, orgueilleuse! » lui cria-t-il sous le nez, puis, échappant d'un bond au coup de poing qu'elle lui lançait. « Oui, orgueilleuse, menteuse, méchante fille! » répéta-t-il en s'enfuyant vers la maison.

Mais, sur le seuil du vestibule, il se heurta presque à son père qui ouvrait la porte vitrée

devant un vieillard en longue redingote noire, de coupe surannée,

« Eh bien! Dany, encore une de vos disputes! ne peux-tu laisser Marguerite tranquille un instant?... »

Le gamin secoua la tête.

« Elle est vraiment trop méchante, papa, déclara-t-il; si vous aviez été là tout à l'heure, vous auriez joliment grondé. »

Mais, intimidé tout à coup par cet inconnu à barbiche et à cheveux blancs, il se mordit les lèvres et se tut.

Le vieillard fit un pas vers lui, et son visage sévère s'éclaira d'un sourire :

« Nous voyons la paille dans l'œil de la petite sœur, pas vrai, mon jeune ami? »

Dany le regarda bien en face :

« Une paille, dit-il, une simple paille, jamais de la vie! une botte tout entière, je ne dis pas.

— Et votre poutre à vous, elle ne vous gêne donc jamais?... »

Dany se mit à rire gaîment :

« C'est vous qui êtes l'oncle des Vosges, je parie, s'écria-t-il; Mitaize va diablement bisquer de vous voir arriver si vite.

— Vous voyez, mon oncle, fit M. Servaize, Dany ne se soucie pas même de vous paraître meilleur qu'il ne l'est.

— Eh ! ma foi, j'aime la franchise en tout, et si ton gamin n'a pas de plus grand défaut !... »

M. Servaize ébaucha un geste désolé :

« Grand Dieu, mon oncle ! et sa paresse incorrigible, et ses fureurs sans raison, et toutes les sottises qui peuvent se greffer sur ces deux vices-là, sans parler de la facilité avec laquelle, malgré ses airs de pourfendeur, il suit les inspirations de Mitaize. Ma pauvre Laure est trop souffrante, moi je suis trop occupé pour exercer sur eux la surveillance qu'il faudrait; grâce à Mitaize, les gouvernantes ne font que passer ici, et, si vous ne nous venez en aide, je ne vois pas le moyen de rendre sages mes deux indisciplinés.

— Un petit séjour chez moi ne gâtera donc rien; ma femme a trop bien élevé sa nièce pour ne pas arriver à faire quelque chose de la petite; moi, je te promets de m'occuper du gamin. Mais où est-elle donc, ta fille?...

— Là-bas, mon oncle, derrière le bassin; elle nous a vus et elle se cache, fit Dany. Voyons, Mitaize, cria-t-il, arrive ici, papa t'appelle. »

Rien ne bougea.

« Que vous disais-je, mon oncle? dit M. Servaize, la discipline, l'obéissance sont choses qu'on ne connaît guère chez moi.

— Parce qu'il manque une direction unique et continue, mais nous allons aviser. »

« Là-bas, mon oncle, derrière le bassin. »

Et, s'appuyant sur son bâton solide, il descendit les marches du perron pour venir

droit à Mitaize, dont la robe blanche ne se dissimulait pas entièrement derrière le bassin.

M. Servaize l'avait suivi

« Fillette, voici ton oncle, viens l'embrasser », dit-il.

Mais la petite, pour toute réponse, essaya de se glisser plus loin, jusqu'au mur revêtu de lierre dont l'ombre la couvrirait mieux, croyait-elle.

M. Le Mauduy fit signe à son neveu de ne plus insister; en quelques pas il fut près de la rebelle, et soulevant son visage obstinément baissé :

« Pourquoi lui dites-vous de m'embrasser, Raoul? je comprends qu'elle n'y tienne pas du tout, car moi je ne m'en soucie guère, je n'embrasse que les enfants sages. »

Cette fois, Mitaize se redressa, le foudroyant d'un regard furibond duquel il ne sembla tenir aucun compte.

« Voilà notre connaissance faite, continua-t-il d'un air railleur, elle me connaît aussi bien que si elle m'avait sauté au cou, sans prendre le temps de me regarder.

— Cela m'est égal de vous connaître, dit Mitaize exaspérée, mais pour partir avec vous, non, c'est sûr que non. Je ne veux pas quitter ma pauvre petite maman qui est malade pour m'en aller avec un vieux vilain comme vous.

— Tais-toi, Mitaize, s'écria le docteur en marchant vers elle.

— Laissez-la dire, mon neveu, fit tranquille-

« Pourquoi lui dites-vous de m'embrasser? »

ment le vieil oncle. Vous pensez bien que je n'ai plus de prétentions à la beauté et que son impolitesse me touche peu. Elle croit avoir un joli visage, elle en est fière, mais le dessous est si laid que cela compense.

« Seulement, petite, continua-t-il d'un ton presque sévère, je n'aime pas à entendre dire non quand je dis oui ; vos parents désirent que je me charge de vous et de votre frère pendant quelques mois, j'y ai consenti, mais ce n'est ni mon plaisir, ni le vôtre que j'ai en vue, croyez-le bien.

— Je veux rester à la maison, papa, cria-t-elle toute rouge et se mettant à pleurer, je vous promets d'être sage, j'obéirai à Mademoiselle. »

Le vieillard posa sa main brune et hâlée sur l'épaule de la fillettte et la regarda en face, puis, du ton le plus tranquille, mais le plus ferme, où sonnait l'habitude d'être obéi :

« Taisez-vous, mademoiselle, votre papa ne croit plus à vos promesses, et.... rentrez, nous n'avons pas besoin de vous ici. »

Mitaize voulut répondre, mais, d'un geste bref, il lui désigna le perron, et l'indocile, domptée par le regard perçant des yeux gris qui la suivaient, rebroussa chemin vers la maison.

« Et d'une... fit M. Le Mauduy. Voyons l'autre, où est-il?... Ah! le voici. Eh bien! mon garçon, cela vous ennuie sans doute aussi, un séjour à la campagne?

— Cela m'a ennuyé d'abord, mais, à présent

que j'ai réfléchi, c'est tout le contraire, je suis enchanté, mon oncle, ce sera bien plus amusant que les leçons particulières et le lycée.

— Nous verrons, dit le vieillard ; il faut travailler partout, même chez moi, et cet enthousiasme, s'il est sincère, ne durera peut-être pas. »

Puis, quand Dany, en quelques bonds, eut atteint la porte vitrée, il se tourna vers le docteur Servaize :

« Celui-ci me plaît presque davantage, il est moins vaniteux que l'autre ; as-tu entendu cette gamine parler de sa pauvre maman qu'elle ne veut pas quitter ? Petite masque, va, je parie qu'elle ne se priverait pas d'une promenade par mois pour lui tenir compagnie?...

— Hélas ! mon oncle, vous mettez le doigt sur la plaie ; je crains que ma fille soit d'un égoïsme monstrueux : elle ne songe en tout qu'à elle-même, à ses plaisirs, l'étude la trouve rebelle et, à force de changer d'institutrices, vous devinez bien que celles qui consentent à séjourner ici ne possèdent pas toutes les qualités de l'emploi. Elles perdent leurs peines avec Mitaize et se bornent à la suivre au cours ou à la promenade ; aussi ma fille est en train de devenir la plus insupportable et la plus vaniteuse des fillettes qu'elle fréquente.

« Ma chère Laure entreprend la cure de temps à autre, quand ses forces le lui permettent, mais ces tentatives de redressement ne sont jamais suivies de succès. Hier encore, j'ai dû congédier la personne que j'avais engagée la semaine dernière et qui, au lieu de punir son élève, s'était faite sa complaisante. Que voulez-vous, tout contribue au mal, les toilettes, le bien-être exagéré, l'amour des aises et du confortable qui se respire dans notre milieu social, les exemples pernicieux de certaines fillettes qu'elle rencontre trop souvent, tout cela constitue un danger.

« Il faudrait à la petite, continua M. Servaize, une vie régulièrement ordonnée, moins de visites et de promenades, et, sous prétexte que ma femme est toujours souffrante, il se trouve de bonnes âmes pour la prier, à chaque instant, de leur confier sa fille. Et voilà comment, sous peine de m'aliéner ces gens-là, je dois laisser Mitaize prendre leurs manières et les imiter en tout.

— Il ne doit pas manquer cependant de personnes raisonnables à Paris, mon neveu?...

— Eh! sans doute, mais Marguerite, toujours polie pour les indifférents, se montre parfaitement désagréable pour ceux qui pourraient la sermonner, comme elle dit, et je vous avoue

que si je ne craignais pour ma situation de médecin en vue, je fermerais ma porte à nombre de connaissances.

— Bah ! un peu moins de clientèle vous donnerait des loisirs qui vous manquent.

— Oui, si je pouvais limiter mon travail à cet *un peu moins*, mais je ne suis pas maître de m'arrêter en chemin sans perdre la vogue que j'ai conquise, et ma femme a besoin d'une vie assez large que je ne puis lui assurer qu'au prix d'un travail continuel.

« Et puis, la paresse de Daniel m'inquiète; quand je rentre surmené par une longue tournée de visites, et que je me trouve en face de devoirs mal faits, de leçons pas sues, que mes reproches sont accueillis par des bouderies ou des accès de colère stupides, je ne sais pas punir avec sang-froid, ou bien je suis trop fatigué pour sévir, et mon indulgence devient presque un encouragement à recommencer.

« Je voulais enfermer Daniel au lycée et Marguerite dans un pensionnat, quand Laure m'a prié de faire appel à votre dévouement; je vous ai donc écrit et j'en suis presque honteux à mesure que je pèse mieux le sacrifice que je vous impose.

— Allons, allons, mon neveu, laissons aux mots et aux choses leurs proportions réelles,

un sacrifice doit être mieux et plus qu'une courte gêne qui, à vrai dire, n'en sera pas une pour nous : un simple changement de régime pour tes deux espiègles.

« Maintenant, je suis d'avis de ne pas tarder à appliquer le remède dont ils ont déjà senti le goût. Si cela vous arrange, je vais dire à ma nièce de faire préparer les malles : nous pourrions partir demain.

— Si vite! ne nous donnerez-vous pas quelques jours?... »

M. Jean Le Mauduy secoua sa tête blanche.

« Pour un forcené campagnard tel que moi, les séductions de la grande ville sont lettre close : j'ai quitté mon jardin et mes arbres pour courir au plus pressé, mais je ne puis laisser Marie-Anne seule bien longtemps; je vous serai plus utile là-bas. Allons maintenant rejoindre Laure et tâchez de la rendre raisonnable, Servaize; qu'elle ne pleure pas, surtout, quand nous partirons : il faut que la petite ne se croie pas regrettée, que le gamin sente bien qu'il s'agit d'une réforme sérieuse, non pas d'une simple excursion de vacances; c'est entendu, n'est-ce pas? »

Le lendemain donc, à l'heure du premier train, Laure Servaize, encore couchée, les rideaux baissés pour cacher les traces de

larmes de ses yeux rougis, embrassait ses enfants. Daniel, très ferme en apparence, lui promettait une dernière fois d'être obéissant et travailleur; il était sincère en ce moment, elle le savait, la pauvre mère, mais trop de fois elle avait fait fonds sur de pareilles promesses, pour ignorer qu'à la première occasion celles-ci seraient oubliées.

Marguerite, l'air boudeur, essuyait du bout du doigt une larme de rancune, et lorsque Mme Servaize voulut lui adresser ses recommandations, elle se détourna à demi :

« Je veux bien être sage ici, maman; si vous me renvoyez, je ne serai pas sage du tout.

— Oh! Mitaize, quelle réponse! Notre oncle va prendre bien mauvaise opinion de toi.

— Cela m'est égal », fit-elle exaspérée.

Son père fit un geste de reproche :

« Tais-toi, Marguerite, tais-toi... »

Mais elle n'avait pas envie de se taire, elle connaissait la bonté un peu faible de sa mère et comptait bien en tirer parti une fois de plus. Une grande scène de larmes devait, elle n'en doutait point, donner à réfléchir à ses parents et les faire changer de résolution à la dernière minute.

Elle ne manqua à son programme, frappa du pied, se roula par terre, cria, au milieu d'une

crise de larmes, qu'elle ne voulait pas quitter sa chère maman, et comme la malade semblait prête à défaillir, M. Le Mauduy releva la fillette et la maintint debout, malgré ses efforts pour lui échapper :

« C'est pour prouver votre affection à vos parents, toute cette comédie, fit-il avec sévérité; allons, vous n'avez plus qu'un moyen pour leur faire plaisir, c'est d'être obéissante; embrassez-les, il est temps de partir. »

Elle essaya une dernière résistance, plus timide cette fois :

« Je ne veux pas partir, balbutia-t-elle.

— Vous me l'avez déjà dit, mais, moi, je vous emmène. »

Et, comme elle cherchait à se mettre hors d'atteinte, il la prit dans ses bras et la porta hors de la chambre dont il referma la porte :

« Vous ne direz adieu à votre mère que si vous êtes plus raisonnable, méchante fille. »

Et Mitaize vaincue, le cœur gros, sollicita la permission de rentrer, embrassa son père et sa mère, et suivit son grand-oncle que M. Servaize reconduisit jusqu'à la voiture chargée de malles. Elle y prit place sans résistance.

« Au revoir, papa », dit-elle doucement.

Et la voiture s'ébranla, emportant les voyageurs vers la gare de l'Est.

II

Ce fut dans un compartiment de secondes que les deux enfants prirent place avec leur conducteur Mitaize avait déjà élu domicile dans un wagon de première classe quand M. Le Mauduy la rappela :

« Par ici, fillette, ce ne sont pas nos places. »

Mais elle se rebiffa vivement :

« Nous ne voyageons jamais en secondes.

— Eh! toutes choses ont un commencement, ma mie, allons, descendez vite. »

Mitaize redescendit donc, humiliée, furieuse des sourires qu'elle se figurait deviner sur les visages des autres voyageurs ; elle se casa dans un coin du wagon où son oncle avait déjà installé Dany et ne desserra plus les lèvres. M. Le Mauduy demanda au petit garçon s'il désirait lire quelque chose et, comme celui-ci préférait

regarder par la portière, le vieillard arrangea commodément les rideaux pour le préserver du soleil et se mit ensuite à couper les pages d'une Revue horticole.

Mitaize bouda longtemps, sans que son oncle, qui semblait tout à fait insoucieux de sa petite personne, parût seulement s'en apercevoir; de son côté, Dany, tout au plaisir du voyage, la laissait bouder dans son coin; elle se sentit lasse de son immobilité prolongée; du reste, elle commençait à avoir faim et pour atteindre, dans le filet, certain panier aux provisions, il lui fallait de l'aide.

Demander celle du vieil oncle, non, cent fois non; elle se glissa doucement près de son frère et le poussant du coude :

« Dany, j'ai faim, dit-elle.

— Pas moi », répondit-il avec flegme en remettant sa tête à la portière.

Elle eut envie de le pincer, mais ils n'étaient pas seuls; se mordant les lèvres, elle reprit :

« Mon cher Dany, donne-moi seulement le panier. »

Il la regarda en riant :

« Mon cher Dany, oh! oh! Mitaize, il faut que tu aies diablement faim! »

Cependant il prit le panier pour le lui donner.

« Allons, dis : merci, ou je ne lâche pas. »

M. Le Mauduy déposa son journal sur la banquette :

« Dany, j'ai faim », dit-elle.

« Mes enfants, ne vous taquinez pas, dit-il, nous arrivons à Commercy et je me suis laissé

conter qu'on vend par là des madeleines qui vont être un dessert tout trouvé.

— Tiens, mais cet ogre d'oncle a du bon », pensa Mitaize qui, au nombre de ses défauts, comptait une extrême gourmandise. Pourtant, fidèle à son plan, elle demeura sur la défensive, goûta sans parler, n'eut qu'un merci très sec, à peine poli, lorsque le vieillard lui passa un doigt de vin dans sa timbale, à elle.

Elle n'eût pas été fâchée de l'émouvoir un peu, de le faire sortir de cette placidité souriante qui avait succédé chez lui à la mine sévère de la veille; mais qu'inventer dans l'étroit espace d'un compartiment de secondes?

Tout à coup, son frère, que cette immobilité et ce mutisme agaçaient, entreprit de l'en tirer; après deux ou trois essais infructueux, il se leva et, se penchant à son oreille :

« Tu es une sotte de bouder, Mitaize, l'oncle ne s'en aperçoit seulement pas, et tu perds la vue de tant de jolies choses. »

Elle le repoussa si brusquement qu'il faillit tomber et qu'en se retenant, il jeta par terre le panier à moité vide, duquel un flot de vin s'échappa, avec la bouteille brisée.

Le petit garçon furieux s'élança sur elle :

« Tu l'as fait exprès, méchante créature; tiens, voilà pour toi, et il lui lança un violent

soufflet qui, heureusement, ne parvint pas à son adresse, car M. Le Mauduy avait saisi le bras de Daniel :

« Eh bien! eh bien! que signifie? un coup de poing n'est pas un argument, mon ami, et cela est une mauvaise manière d'avoir raison. Pourquoi supposer que votre sœur l'a fait exprès? ramassez plutôt avec elle les restes de votre goûter. »

Dany, tout honteux de sa colère, obéit sans répliquer, pendant que sa sœur relevait de mauvaise grâce le panier, cause de l'incident. Puis, sous prétexte de fuir l'humidité des coussins et du plancher inondés de vin, Mitaize s'installa à l'autre portière, demeurée libre par le départ d'un voyageur.

Le soir descendait sur les premiers contreforts des Vosges, et la campagne s'assombrissait sous le jour déclinant, dans la sévérité nouvelle d'un paysage boisé. Marguerite Servaize eût bien voulu savoir si on approchait du but, mais pour le savoir, il eût fallu le demander...

Elle commençait donc à craindre qu'il ne leur fallût passer la nuit en route, ce qui lui agréait fort peu.

M. Le Mauduy ne lisait plus, il s'était accoté dans son coin et posait à Daniel des questions

sur ses études ; le collégien s'était mis à bavarder, très content que l'oncle ne l'eût pas grondé davantage pour son incartade de tout à l'heure, et de temps à autre, il jetait un coup d'œil à sa sœur pour l'engager à prendre part à la conversation.

Peine inutile, Mitaize faisait la sourde oreille, cantonnée dans sa raideur, pinçant ses lèvres roses jusqu'à les faire grimacer. Elle écoutait pourtant, assez surprise du langage correct du vieillard et des connaissances diverses qu'on lui devinait familières.

Ce n'était pas un ignorant, ni un vulgaire personnage que l'oncle de sa mère ; et elle qui avait été grossière à plaisir, qui l'avait traité comme elle n'eût pas osé traiter sa bonne !... mais il allait vouloir se venger ; il lui ferait payer ses impolitesses à présent qu'il la tenait en son pouvoir, et des larmes de dépit lui vinrent aux yeux. Heureusement le crépuscule qui commençait empêcha qu'on les vît, car il lui eût été difficile d'en avouer la cause et peut-être l'oncle les eût-il attribuées à de légitimes regrets, nés d'un sentiment honorable que l'orgueilleuse n'éprouvait pas.

Le train stoppait dans une gare de petite ville et M. Le Mauduy se leva :

« Allons, mes enfants, dit-il de sa voix

grave, où sonnait le plaisir du chez-soi retrouvé, nous voici à destination, je vais vous faire descendre. Toi, Dany, passe-moi les paquets. Attention, ma nièce, ne sautez pas, le quai est en contre-bas. »

Il l'avait prise sous les bras et la déposait doucement sur l'asphalte; elle eut un merci maussade, et, tout étourdie encore des trépidations du wagon, se trouva hors de la gare sans savoir comment.

M. Le Mauduy avait fait signe à son frère de rester près d'elle dans la cour sablée, pendant qu'il remettait les menus bagages à un jeune garçon, vêtu d'une blouse et chaussé de gros souliers, qui paraissait les attendre. Ce garçon fit avancer une voiture.

« Marie-Anne va bien, Yermer? questionna l'oncle.

— Oh! pour ça oui, monsieur; même que Mme Le Mauduy voulait venir aussi pour voir plus vite les enfants de Mme Laure.

— Alors, hâtons-nous, fit le vieillard, elle doit compter les minutes; montez, mes enfants. » Dany était déjà sur le strapontin, Yermer s'était juché sur le siège près du cocher; Mitaize, d'un air profondément dégoûté par l'aspect assez piteux du véhicule, escalada le marchepied en ramenant soigneusement à elle les

plis de son élégante robe beige, et M. Le Mauduy, que sa rentrée prochaine chez lui mettait en belle humeur, crut devoir lui dire :

« Ce n'est ni joli, ni confortable, pas vrai, fillette? et je me serais volontiers dégourdi par une bonne marche, mais ceci vaut encore mieux pour vos petites jambes qu'une longue traite à pied.

— Il ne fallait pas vous occuper de moi, fit-elle, très raide, et, puisque vous n'avez pas l'habitude des voitures... »

Il se mit à rire :

« Parbleu, non, et cela se voit de reste, les gens de la Grande-Rue se mettent sur leurs portes pour nous voir passer. »

Ainsi l'insolente phrase ne l'avait pas même touché, ou peut-être n'avait-il pas daigné y prêter attention, et cette pensée humilia Mitaize plus qu'une remontrance.

Elle se rencogna brusquement et regarda autour d'elle; la voiture traversait une place entourée d'arcades que l'heure du repas rendait déserte, passait devant le portail massif et les tours de grès rougeâtre de la cathédrale, puis s'engageait en cahotant dans une étroite rue au bout de laquelle on découvrait la campagne baignée des dernières lueurs du couchant. Une fois en plein air, hors de l'ombre des hautes

constructions, il faisait encore presque grand jour, et la vue s'étendait loin encore sur le paysage, si tranquille aux premières heures du soir.

« Tiens, c'est très chic ici, fit le collégien, qui examinait tout avec intérêt.

— Qu'est-ce qui est chic? demanda languissamment Mitaize... les maisons, les prés, les gens?...

— Ce n'est pas toi, bien sûr, riposta-t-il, non, bien sûr que ce n'est pas toi, je t'en préviens, tu fais bien trop ta tête pour cela.

— Pas de querelles, je vous en prie, interrompit le vieillard en posant sa main sur le bras du petit garçon; ta sœur est mécontente de venir ici, laisse-la comprendre seule qu'on se plaît partout quand on a la conscience d'obéir à ceux qui veulent notre bien. Regarde plutôt le pays, te plaît-il?... »

Le jeune garçon s'était croisé les bras et, rejeté en arrière, il regardait fuir, de chaque côté de la route, les prés verts étoilés des ombelles tremblantes du cerfeuil sauvage, les talus envahis par les ronces dont les fruits rougissaient déjà, le ruisseau ourlé de peupliers frissonnants, qui se contournait dans l'herbe haute. Et, au fond, les montagnes bornant la vallée assombrie de leurs cimes encore

baignées de lumière. A gauche, le massif de la Bure, aux rochers pareils à une forteresse en ruines; à droite, la masse colossale de l'Ormont, couvert jusqu'à la base de forêts profondes, voilées déjà d'une brume transparente.

« Oh! oui, mon oncle, cela me plaît; quelles bonnes parties de pêche on doit pouvoir faire par ici! »

Le vieillard sourit :

« Tu pourrais ajouter : Qu'on doit y être tranquille pour étudier sans distractions! »

Maître Daniel eut une moue chagrine :

« Oh! mon oncle, vous ne me ferez pas étudier tout de suite?. .

— Non, non, paresseux, rassure-toi, quinze jours entiers de repos, après lesquels je te donnerai un compagnon d'études, un brave petit garçon auquel je m'intéresse et qui te donnera le bon exemple. »

On approchait, la voiture venait de quitter la grande route pour s'engager dans un chemin de traverse bordé de haies vives et montant vers la forêt.

Des prés, où l'eau courante glissait en ruisseaux étroits, le parfum des foins coupés arrivait par bouffées, et, sur les bois, maintenant tout proches, passait le murmure qui, nuit et jour, les agite.

Marguerite ne boudait plus; elle ne s'avouait point charmée, mais elle l'était cependant par la beauté de ce coin de forêt; l'air vif et pur des sapinières calmait ses nerfs trop tendus par une résistance prolongée La petite demoiselle maniérée cédait la place à une Mitaize plus vraie, celle qui pouvait encore, par éclairs, montrer quelque bon sens, et lorsque le vieil oncle descendit avec Daniel pour gravir à pied la dernière côte avant d'entrer sous bois, elle descendit comme eux, sans plus se soucier d'effleurer de sa robe la poussière du marche-pied.

Dany, en belle humeur, profitait du reste de jour pour faire, de-ci, de-là, l'école buissonnière, mais une fraise en retard, découverte sur le talus ombragé, par ses yeux fureteurs, faillit causer une nouvelle dispute, car la petite prétendait l'avoir vue la première.

M. Le Mauduy, par bonheur, avait vu rougeoyer d'autres fraises; il en arracha quelques-unes avec leurs tiges et en fit un petit bouquet qu'il tendit à Mitaize, juste au moment où Dany, triomphant, engloutissait le fruit convoité

La petite étendit la main, puis la retira; elle sentait trop bien que l'oncle était bon, et son orgueil lui soufflait un mauvais conseil, mais le

bouquet de fraises était si joli, c'était si bien fait pour Daniel le taquin, qu'elle se décida et, pour la première fois, sourit au vieillard en lui disant :

« Merci. »

III

Le dernier tournant du bois était dépassé, dans une combe étroite, entre deux montagnes dont les pentes couvertes de sapins centenaires se rejoignaient là, encadrant quelques maisons semées dans la prairie. Un peu à l'écart des autres, plus grande aussi, une ferme au toit de tuiles brunes, aux murs couverts de bardeaux, émergeait du pré que traversait, en biais, la route forestière, en franchissant le ruisseau, par une courbe savante, sur un pont à une seule arche.

Sur le seuil, une femme âgée semblait attendre, la main au-dessus des yeux, et dès qu'elle entendit les grelots de la voiture, elle descendit assez lestement la pente du pré où se devinaient, dans l'herbe haute, les foulées d'un sentier de piétons.

Mitaize la vit la première. Ce devait être une domestique cette vieille à la coiffe paysanne piquée en losanges et bordée d'une dentelle, à la robe de laine étriquée dont le corsage court de taille, selon la mode de l'empire, se couvrait d'un fichu croisé à grandes fleurs; et du coup, son oncle gagna dans son estime. Elle pourrait donc parler à ses amis de l'importance de ses cultures, de sa maison bien montée; la voix de M. Le Mauduy la fit tomber du haut de son rêve vaniteux :

« Voilà votre tante, mes amis. »

La vieille femme achevait de gravir le versant du pré qui aboutissait à la route, tout près d'eux, et Daniel s'élança pour lui aider en lui tendant la main. Elle le retint en souriant et l'embrassa sur les deux joues, puis se tournant vers Marguerite, demeurée un peu en arrière :

« Voyons, fillette, ne soyons pas timide, venez ici, qu'on vous voie... Oh! Jean, comme elle ressemble à sa mère...

— Au physique, peut-être, Marie-Anne; au moral, c'est différent, tu pourras t'en apercevoir bientôt. »

Elle secoua la tête :

« Allons, Jean, tais-toi, je ne veux rien savoir d'eux que ceci : on nous les donne pour

quelque temps et ils sont les très bienvenus. Venez vite, mes enfants, vous devez avoir grand'faim, et le souper est servi. »

Sur le seuil, une femme âgée attendait.

Mitaize, avec une rouerie instinctive, avait gentiment embrassé tante Marie-Anne, dont l'indulgente douceur lui sembla facile à gagner. Que risquait-elle à être gentille, après tout? ses

élégantes amies étaient loin, leurs moqueries n'étaient pas à craindre, et il ne fallait pas risquer, dès l'abord, de changer par sa faute en sévérité les bonnes dispositions de la vieille dame.

Avec un peu d'adresse, il serait aisé d'amener celle-ci à faire les quatre volontés de Mitaize, dès que l'oncle aurait le dos tourné, car l'aspect un peu lourd de cette bonne femme au visage ridé, illuminé par deux yeux bleu clair, ne présageait pas une fermeté trop désagréable. Yermer déchargeait la voiture de la lourde malle et des menus paquets, et, au bout de quelques minutes, Mitaize avait pris possession, non sans une grimace significative, de la chambre qui devenait son domaine.

Très propre, cette pièce, très gaie avec ses rideaux de perse bleue et blanche aux dessins démodés; un lit Louis XVI au vernis un peu écaillé, deux chaises pareilles et une commode ventrue aux cuivres curieusement fouillés; c'était tout le mobilier, avec une petite table supportant un pot à l'eau de faïence commune.

Pas le moindre tapis, à part l'étroite bande de moquette étendue devant le lit, pas le moindre ornement aux murs, hors un miroir grand comme la main, accroché trop haut, et un bénitier de faïence coloriée.

En revanche, chaque fenêtre encadrait le plus admirable des tableaux : au premier plan, la forêt moutonnant en vagues profondes, rendues plus profondes encore par la tombée de la nuit, au delà, d'autres cimes plus éloignées se dessinant sur le ciel encore clair, et partout, dans l'étendue de la vallée où montait le brouillard, les petites lumières tremblantes des fermes isolées.

Mais la petite n'accorda pas un coup d'œil au paysage; si quelqu'une de ses amies, Mathilde Lorrain, qui posait pour l'artiste, par exemple, se fût trouvée là, elle se fût extasiée, puisque s'extasier devant la nature est de bon goût; elle eût proclamé cette vue délicieuse, ainsi qu'elle l'avait entendu faire en diverses circonstances... mais, en ce moment, à quoi bon?...

Manifester son admiration pouvait faire plaisir à M^me^ Le Mauduy sans doute, mais Mitaize n'avait pas l'habitude de chercher le plaisir des autres, et elle s'installa sans rien dire.

Ce fut tante Marie-Anne elle-même qui ouvrit la malle et rangea dans la commode les différents objets qui la remplissaient, et comme Mitaize, les bras croisés, la regardait faire, elle lui dit :

« Allons, ma mignonne, aidez-moi; à deux, nous aurons plus tôt fait. »

Et il lui fallut, bon gré, mal gré, manier les diverses pièces de fine lingerie, les élégants costumes dont sa malle était pleine; il lui fallut aussi s'entendre dire que toutes ces fanfreluches ne seraient pas d'un emploi facile, qu'il eût mieux valu n'apporter que deux ou trois sarraux de toile solide.

Ah! non, alors... si on lui refusait même le plaisir de s'habiller, chose bien probable, à en juger par la disposition des lieux, avec ce miroir si haut perché que Mitaize ne pouvait y atteindre, on ne devait pas s'attendre à lui voir manifester une joie enthousiaste.

Quand Dany, qui devait occuper un cabinet voisin, attenant à gauche à la chambre de M. et de M^me^ Le Mauduy, de façon à ce que les enfants ne se sentissent point isolés dans cette maison inconnue, quand, donc, Dany grimpa l'escalier avec une vivacité bien différente de ses allures ordinaires et qu'il déclara que le tour de découverte qu'il venait de faire avec Yermer l'avait enchanté, Mitaize lui lança un regard chargé de colère.

Était-il donc si oublieux de sa promesse de se liguer pour résister? le stupide garçon allait-il si vite passer à l'ennemi? ah! par exemple, c'était trop fort!... Mais cette volte-face, qui pouvait à la rigueur s'expliquer par

l'attrait du nouveau, l'appât d'amusements goûtés en compagnie de joyeux garçons, tout cela n'attirait pas Mitaize et ne plairait pas

Ce fut tante Marie-Anne qui ouvrit la malle.

longtemps à son frère; M. Dany, les premiers jours passés, serait bien aise de se rapprocher d'elle, de prendre ses conseils quand il s'agirait de jouer quelque fameux tour aux vieux. —

C'était ainsi que, sans le moindre respect, elle désignait l'oncle et la tante.

Elle se ferait joliment prier, et comme, de lui-même, il n'était capable de rien inventer; comme, jusqu'alors, malgré ses deux ans de moins, elle était restée l'âme de leur association, il serait bien obligé d'y venir et suivrait son impulsion, comme toujours.

Cela ne pouvait évidemment se produire tout de suite; eh bien! puisqu'il obtenait quinze jours de vacances complètes avant d'être assujetti au travail, elle en profiterait aussi et s'amuserait d'abord, s'il y avait moyen de s'amuser; on verrait plus tard.

Ce fut sur cette machiavélique résolution que Marguerite Servaize, bercée par le murmure sourd du vent sur les bois, posa sa tête blonde sur l'oreiller. En ce moment même, à Paris, sa mère s'essuyait les yeux en parcourant un télégramme de M. Le Mauduy :

« Arrivés à bon port; tante Marie-Anne enchantée de la petite. Bon espoir. »

Ah! certes, il avait fallu à la jeune mère une grande confiance en ses vieux parents pour qu'elle leur donnât ses chéris; il avait fallu qu'elle se sentît bien persuadée de l'inutilité de ses propres efforts, de la nécessité d'une direction plus ferme que la sienne pour les laisser partir.

Hélas! la cruelle maladie, qui lui avait enlevé, avec ses forces, la fermeté nécessaire pour bien élever ses enfants! .. Combien de fois, dans son fauteuil de convalescente, avait-elle fait appeler les gouvernantes qui se succédaient près de Mitaize, pour leur recommander une grande vigilance.

Rien ne remplace la mère, à moins que la maîtresse ne s'attache à son élève et ne lui marchande pas son dévouement; mais Mitaize avait une façon si dédaigneuse d'accepter les avis sans jamais en tenir compte, qu'elle décourageait vite toutes les bonnes volontés.

Et pourtant, sa mère en était sûre, au fond elle avait bon cœur, bien qu'elle s'efforçât de le cacher; il ne s'agissait que de la rendre à elle-même, d'obtenir qu'elle comprît le ridicule du caractère factice qu'elle s'était créé, de lui montrer d'autres exemples que ceux de deux ou trois fillettes folles de parure et d'orgueil. Où trouver cette surveillance de toutes les heures, ces conseils prudents, ces soins dévoués? seule, tante Marie-Anne pouvait les donner.

Pour Laure Servaize, sa tante représentait une sorte de fée bienfaisante à laquelle on ne résistait pas; elle connaissait par expérience le pouvoir d'un regard sévère jeté au passage

sur le délinquant par M. Le Mauduy. Jamais elle n'avait osé passer outre à l'avertissement muet de ce regard, jamais elle n'avait dû être rappelée une seconde fois à l'obéissance; et elle avait besoin de se redire tout cela pour se résigner à l'absence de ces deux tyrans qu'on appelait Mitaize et Dany, et dont le tapage manquait si cruellement ce matin-là à la maison déserte.

Enfin, si la séparation leur était salutaire; si, pendant qu'elle suivrait le traitement imposé par son mari, elle recevait d'eux de bonnes nouvelles, il lui semblait que la joie espérée la rendrait plus vaillante que tous les remèdes; et ce fut avec cet espoir qu'elle s'endormit paisiblement.

IV

Deux ou trois jours passèrent, rapides et heureux pour Daniel qui courait la montagne en compagnie de son oncle et qui, loin de toute contrainte, de tout travail, n'en voulant pas même soupçonner le retour prochain, se grisait de sa courte liberté et de plaisirs nouveaux. Il avait fait la connaissance de Martial Claudel, le fils du garde qui occupait la maison forestière voisine, et, en attendant qu'ils fussent compagnons d'études, ils étaient devenus compagnons de jeux. Martial, très actif, très travailleur, passait son temps, quand ses livres ne l'absorbaient pas, à inventer toutes sortes de jeux pour les trois bébés, et à dessiner des bonshommes pour sa seconde sœur, une pauvre petite infirme qu'il adorait. Depuis la venue de Daniel, la tranquillité de la maison forestière

fut troublée souvent par ses visites; à toute heure, il apparaissait, entraînait Martial qui se faisait prier pour quitter sa sœur; mais la petite avait une si jolie manière de le renvoyer, de dire en souriant : « Emmenez-le, monsieur Daniel, je puis très bien rester seule », que Martial ne résistait pas.

Mitaize, qui n'avait point consenti à les accompagner, passait ses après-midi assez tristement, bien qu'elle n'eût voulu l'avouer à aucun prix. Force lui était de se contenter du plaisir assez mince d'une promenade dans le pré ou à la lisière de la forêt, pas trop loin, tante Marie-Anne ne le permettant pas; ses allées et venues l'amenaient cependant jusqu'à la maison forestière, et sa toilette de voile brodé excitait la naïve admiration des trois marmots qui jouaient dehors, au soleil.

Certes, ce n'étaient pas de fins connaisseurs, et la belle petite demoiselle, ainsi qu'ils la nommaient, n'avait pas trop lieu de s'enorgueillir de leur évidente admiration, car tout point de comparaison leur manquait. N'importe, Mitaize se trouvait flattée quand même; tout encens, raffiné ou grossier, lui était un parfum indispensable à respirer, et faute de mieux, elle absorbait celui-là. Et puis, derrière les petites vitres de la pièce d'en bas,

sous le rideau relevé par une embrasse bleue, un pâle petit visage la suivait des yeux; ce devait être là cette infirme pour laquelle Martial professait une sorte de vénération et que Daniel s'était permis, l'autre jour, de proposer à sa sœur comme un modèle de patience et de politesse.

L'impertinent!... sans cette insolence, elle eût eu du plaisir à entrer chez les Claudel, à parler à la pauvre petite, dont le sourire résigné l'attirait vraiment; mais Marguerite Servaize avait de sa personne une trop haute idée pour paraître céder aux avis de quelqu'un, et elle ne répondit au gentil salut de l'infirme que par un salut très froid. Au bout de quelques jours, du reste, la curiosité des marmots étant satisfaite, ils n'accordèrent plus grande attention à Mitaize; seule, la malade continua à la suivre de son regard profond et sérieux.

Le moment arriva où il fallut endosser le modeste sarrau de toile écrue que tante Marie-Anne s'était hâtée de tailler et de coudre, et Mitaize se rebiffa; pour la première fois depuis son arrivée, elle se montra prête à désobéir. Mais sous ses dehors simples de quasi-paysanne, M^me^ Le Mauduy cachait une fermeté d'autant plus grande qu'elle ne l'employait que rarement, et toujours à des choses justes. Mitaize

dut céder, furieuse au fond, mais ne le laissant pas trop deviner, car elle sentait que tous, même son frère, lui eussent donné tort. Sa mise coquette n'avait pas de raison d'être, à moins de vouloir éblouir les bûcherons de passage ou les poules de la ferme, mais Mitaize, une fois butée à une idée, ne cédait qu'à la force et bouda plusieurs jours.

Cependant, la première fureur passée, la petite se trouva plus à l'aise dans son nouveau costume et en profita pour jouer davantage. Pour rien au monde, elle ne se fût avoué qu'elle n'était pas très malheureuse, mais personne n'ayant l'air de s'apercevoir de ses mines penchées, elle en vint à les oublier; son besoin de pose s'usait de lui-même, faute de spectateurs, et M^me^ Le Mauduy, qui tricotait, assise sous un arbre, près de la maison, put bientôt, en suivant des yeux ses ébats, la croire parfaitement satisfaite de son sort.

La vieille dame écrivit donc à sa nièce, car M. Le Mauduy, toujours en courses, n'aimait point les longues correspondances, et sa lettre ne contenait que des éloges des deux enfants. Si elle eût tenu à être véridique, la vieille dame eût peint des ombres au tableau, mais, avec sa bonté habituelle, elle espérait bien les faire disparaître et ne voulait point attrister sa nièce

dont l'état de santé précaire commandait certains ménagements.

Daniel n'ajouta qu'une ligne à la lettre.

Mitaize faisait sa récolte de prunes.

« Je pars pour la pêche aux truites et je suis heureux comme un roi. »

Mitaize, qu'on dut appeler à plusieurs reprises, avant qu'elle se décidât à quitter sa récolte de prunes dans le verger, finit par

obéir et, sur l'injonction de sa tante, par tracer sur le dernier feuillet quelques lignes où il était question de nature, de grand air, de solitude, le tout si bien embrouillé et d'un style si prétentieux qu'on ne savait trop si elle s'applaudissait d'avoir fait le voyage ou d'avoir le retour en perspective.

M. Le Mauduy, qui demanda à parcourir la lettre de sa femme et qui, à la lecture du court billet de Daniel, avait souri en hochant la tête, se mit à rire tout à fait dès qu'il eut sous les yeux la prose de Mitaize :

« Oh! oh! dit-il, que nous savons donc faire de jolies phrases, petite!... »

Et, dans les terribles yeux, il y avait une si singulière expression de moquerie que la fillette, très froissée, déclara que si on voulait qu'elle écrivît autre chose, on aurait dû le lui dicter.

« C'est inutile, reprit-il avec flegme, rien n'aurait valu ton épître, ma chère, tes parents seront enchantés de ton devoir de style.

— Mais, ce n'est vraiment pas mal tourné, Jean, insinua M^me^ Le Mauduy, toujours indulgente; une autre fois, elle écrira la lettre entière, ceci n'est qu'un souvenir en attendant.

— Oui, oui, fit-il, c'est entendu », et il s'en

fut retrouver sa pipe qu'il avait déposée sur l'appui extérieur de la fenêtre.

Non, il n'était pas content, cela se lisait dans ses sourcils froncés; il eût passé volontiers certains défauts à sa petite nièce, mais il ne pouvait s'habituer, lui, la franchise et la droiture mêmes, à cette nature dépourvue déjà de sincérité, toute ployée au convenu et à l'artifice.

N'eût-il pas mieux fait de décliner la demande de son neveu Servaize, et, si on lui avait voulu confier le garçon, de ne point se charger de la fillette, qu'on eût mise en pension. Oui, mais le père était aussi médecin et puisqu'il prescrivait l'air de la montagne à Mitaize, nulle part on n'eût trouvé d'air plus pur qu'aux Molières, et là où la santé physique s'affermirait, pourquoi le traitement de la santé morale échouerait-il?

Enfin! .. cela, c'était l'affaire de sa femme, et il ne voulait pas trop s'en mêler; Marie-Anne aurait la main plus douce. Il se réservait de sévir, seulement au cas où l'indiscipline dépasserait les bornes, et cela ne pouvait guère se produire au début, dans la période de liberté accordée comme bienvenue aux enfants, et que de longues heures de jeux continueraient en quelque sorte chaque jour, une fois la tâche finie.

Outre Martial, Daniel possédait un second allié, c'était Yermer, le jeune garçon de ferme qui lui apprenait à tendre des lacets pour les oiseaux et des pièges pour les renards, qui se hâtait de faire double besogne pour se mettre à sa disposition et le conduire où il désirait aller, quand Martial n'était pas libre.

Yermer était un orphelin de l'hospice dont M. Le Mauduy s'était chargé et qui, bien traité par ses maîtres, leur était absolument dévoué; cependant, malgré tous les efforts, on n'avait réussi, en l'envoyant à l'école, à lui inculquer d'autre instruction que le strict nécessaire, pas plus qu'à lui enlever une naïveté frisant la simplicité d'esprit.

C'était un soumis par caractère et, comme il était grand travailleur, M. Le Mauduy le conservait, bien que son engagement fût expiré, et plaçait en son nom à la caisse d'épargne la plus grande partie de ses gages.

Yermer donc, très flatté de l'espèce de considération que lui accordait Daniel, non seulement le suivait partout où il désirait aller, mais encore se fût jeté dans le feu pour Mitaize. Comment avait-elle fait la conquête du grand et simple garçon?... ses airs de princesse, son visage rose, ses cheveux bouclés retenus par un ruban, ses petits pieds finement chaussés :

tout cela composait un ensemble si étonnant pour lui qu'il eût volontiers pris la fillette pour un être d'essence supérieure, quelque chose d'aussi joli que les petits anges qu'il avait vus, une fois, à la ville, sur un reposoir de la Fête-Dieu. On l'eût trouvé certainement incrédule en lui disant que l'ange en question possédait un détestable caractère et manifestait souvent, très souvent, des désirs quelque peu diaboliques.

Mitaize l'avait jugé tout de suite et si, de temps en temps, elle lui demandait un léger service, elle se départait à son égard de sa morgue hautaine, sans pour cela se lier avec lui, comme Daniel l'avait fait.

« Dany a des goûts vulgaires, dit-elle un jour très gravement à Mme Le Mauduy. Quand il n'est pas à la grange avec Yermer, il ne se plaît qu'à la maison forestière, avec Martial et sa sœur, il est peuple, lui... »

La bonne dame, stupéfaite, laissa tomber son tricot sur ses genoux.

« Mais, ma fille, qu'êtes-vous donc, que sommes-nous tous, sinon du peuple, et si Jean vous entendait, il ajouterait : du peuple français, ce dont on ne doit pas avoir honte, il me semble.

— Oh! ma tante, vous comprenez bien ce que je veux dire...

— Pas du tout, fillette. En quoi serait-ce mal de n'être pas fier avec un brave garçon incapable de mal faire, honnête autant que personne? ce n'est pas cela que tu as voulu me faire entendre, sans doute.

« Quant aux enfants de Claudel le garde, la petite paralytique mérite qu'on la plaigne et qu'on l'admire, et Martial est pour elle un si bon frère, que Daniel ne saura puiser dans leur intimité que les meilleurs exemples. »

« Vieille sermonneuse », pensa Mitaize, qui pour terminer une conversation embarrassante se leva, embrassa sa tante et se mit à jouer avec le chat Piquet, qui bientôt poussa des miaulements lamentables, car sournoisement la petite fille lui avait tiré les oreilles.

M. Le Mauduy n'avait autrefois embrassé la modeste carrière de garde forestier que pour satisfaire ses goûts champêtres et ajouter chaque année une petite somme au profit modique de ses consultations de médecin, peu ou point payées.

Un petit héritage lui avait assuré plus d'aisance vers l'époque de sa retraite, c'est alors qu'il avait acheté la ferme et mis en valeur le peu de terres attenantes. Très estimé jadis de ses chefs, il s'était acquis auprès d'eux une solide réputation de savoir pratique; aussi son

remplaçant le consultait-il volontiers et l'on n'eût point, dans les environs, planté de hêtres ou de sapins un seul are de terre sans que le Sous-Inspecteur ou l'Inspecteur lui-même eussent pris son avis.

Il ne marchandait pas les conseils de son expérience, et son amour de la forêt se satisfaisait encore à en être resté le voisin, à la parcourir en tous sens avec les gardes, à leur indiquer la nature des terrains, la valeur approximative d'arbres estimés à la simple vue, ou encore à leur fournir le plan d'une hutte d'écorces, d'une fontaine rustique qu'on pourrait placer à certains endroits découverts.

Il ne dédaignait pas de mettre la main, comme les plus jeunes d'entre eux, aux menus embellissements dont il prenait l'initiative; ainsi que le disait sa femme, quand il rentrait harassé : « On eût cru qu'il était, pour cela, payé à la journée. »

Mais elle le laissait faire, sachant bien que Yermer suffisait à la plus forte besogne de la maison, et si désireuse de lui plaire que, lorsqu'il lui apportait des framboises ou des morilles, elle accueillait ces menues trouvailles avec des exclamations de joie, tout comme s'il se fût agi d'un trésor.

Mitaize, fatiguée de sa longue inaction et

craignant qu'on la lui reprochât, avait cherché et repris une tapisserie apportée de Paris, avant même que les quinze jours de repos fussent écoulés; mais rester immobile à compter ses points n'était pas son fort. Au moindre mouvement, les pelotons de laine s'enfuyaient de-ci, de-là, au grand dommage de leur fraîcheur, quand encore on parvenait à les retrouver, ce qui n'arrivait pas toujours.

Mme Le Mauduy, à qui cette soudaine ardeur au travail n'inspirait pas une confiance entière, pria donc Mitaize de rouler son encombrante tapisserie et de profiter des plus belles heures du jour pour s'amuser à l'aise.

« Cependant, ajouta-t-elle, je n'ai pas l'intention de te conseiller la paresse, mignonne, et, comme tu dois nous rester quelque temps, nous allons organiser l'emploi de tes heures. Sitôt levée, tu feras ta chambre. »

Mitaize releva la tête d'un air surpris.

« Je ne sais pas, ma tante », dit-elle d'un ton aigre-doux que Mme Le Mauduy commençait à connaître.

« Madeleine t'apprendra, ma fille, rien n'est plus simple.

— Mais je ne l'ai jamais faite à la maison!

— Parce qu'il se trouvait là quelqu'un dont c'était la besogne; mais moi, qui ai besoin de

Madeleine pour autre chose, je range ma chambre moi-même, tu rangeras donc la tienne, ta mère le faisait toujours, à ton âge. Après le déjeuner tu viendras avec moi à la cuisine, et si je n'ai rien à faire, tu regarderas Madeleine préparer le dîner, tu l'aideras un peu plus tard, car il est très utile d'apprendre à faire le ménage, ce n'est pas ennuyeux du tout, tu verras.

— C'est sale! répondit Mitaize en prenant sa mine la plus dégoûtée.

— Qu'est-ce qui est sale?... de toucher aux choses que tu mangeras une heure après? ah! par exemple, il faudrait donc les préparer bien malproprement, et tu ne voudrais pas nous dégoûter de ta cuisine, je suppose? Après cela, une demi-heure de lecture, un peu de travail près de moi, et, l'après-midi, promenade en forêt jusqu'au soir Cela te va-t-il? »

Mitaize qui, depuis plusieurs jours, se repentait d'avoir refusé les promenades, et qu'une vanité déraisonnable empêchait seule de revenir sur son refus, fut ravie de se voir imposer des sorties régulières.

« Mais les jours de pluie, ma tante?

— J'avoue que regarder tomber la pluie par la fenêtre ne sera pas une grande distraction, ma pauvre Mitaize, je te recommanderais bien,

ces jours-là, une petite visite à Jeanne Claudel, ce serait une bonne action, mais je ne veux pas te l'imposer, ma fille.

— Je n'aimerais pas à la voir de près, ma tante, ce doit être si triste pour elle de ne jamais sortir, de ne jamais jouer! et je ne saurais que lui dire.

— Jeanne n'est pas triste, ma mie, tout le monde l'aime, l'entoure de soins, et cela rend son infirmité moins pénible, car elle ne se sent pas à charge aux siens. Si tu lui parlais de ta crainte de l'ennuyer, elle rirait de bon cœur, j'en suis sûre, car elle ne s'ennuie jamais.

— Comment fait-elle donc? s'écria Mitaize.

— Elle se contente des humbles joies qui sont à sa portée, car elle n'en connaît pas d'autres et n'envie pas ce qu'elle ne peut posséder, et puis elle surveille les petits en travaillant à des broderies qu'on lui achète à la ville et qui sont charmantes.

— Elle est bien heureuse, fit la petite, et, quand il pleuvra trop fort, j'irai certainement la voir. »

C'est qu'en effet Marguerite Servaize n'avait guère qu'une distraction par semaine : la messe du dimanche entendue à Saint-Jean-d'Ormont, le village le plus proche.

Hélas! là encore, la curiosité soulevée par la présence de Marguerite n'avait duré que fort peu, et les campagnards qui saluaient sa grand'tante ne l'honoraient même plus d'un coup d'œil de surprise, lorsqu'elle arborait une de ses toilettes les plus réussies.

Aussi, ne récrimina-t-elle pas trop à l'annonce de ce que tante Marie-Anne comptait exiger d'elle et, après tout, elle montrerait à Daniel qu'elle pouvait, en fin de compte, s'amuser sans lui.

Pourtant, le lendemain, quand il fallut s'éveiller, Mitaize fit la sourde oreille; elle ne consentit à se lever que quand Dany eut crié deux fois à travers la porte :

« Mitaize, l'oncle dit qu'il passe des mésanges en masse; le bois de la Goutte en est rempli; viens-tu avec nous à la *pipée*? décide-toi, on part dans cinq minutes. »

Elle s'étira longuement et répondit d'une voix dolente :

« Je ne peux pas, tante Marie-Anne veut que je fasse la cuisine... »

Il poussa un grand éclat de rire :

« Elle s'est ravisée, bien sûr, puisque c'est elle qui m'envoie t'avertir, pas de danger qu'elle te laisse toucher aux marmites; allons, arrive lestement ou nous partons sans toi. »

Mitaize, combattue entre le désir de montrer à son frère qu'elle n'avait que faire de ses offres, et la joie de prendre part à un amusement inconnu, se leva assez vite, déjeuna d'un bol de lait que Yermer apportait, tout chaud, de l'étable, et l'on partit.

L'oncle ouvrait la marche, appuyé sur son bâton recourbé, les deux enfants ensuite, serrés l'un contre l'autre dans l'étroit sentier grimpant où l'on ne peut guère passer deux, puis Yermer, le dernier — car Martial n'était pas venu, — portant le bâton à prendre les mésanges et les menus objets nécessaires à son maître.

En route, Yermer leur montra, au ras du sol, dans un fourré de houx épineux, un nid bourré d'oisillons. Mitaize voulut s'élancer ; le jeune garçon l'arrêta.

« Prenez garde, mademoiselle, vous vous piqueriez là dedans, et puis ce sont des geais et ils ne sont pas assez grands pour être ôtés du nid ; mais je vous en attraperai un et je lui apprendrai à parler, si cela vous amuse.

— Ah ! c'est charmant ! fit Mitaize ravie ; je l'emporterai à Paris, on le mettra sur un perchoir dans le salon.

— Et il dira des sottises à tes amies », dit Daniel en pouffant de rire et en s'élançant pour rejoindre l'oncle qui les avait distancés.

« Quel insupportable garçon ! » fit la petite, à laquelle l'offre de Yermer semblait mériter qu'elle se départît de sa raideur; « il vous ennuie souvent, je crois?

— Non, mademoiselle, il ne m'ennuie pas, au contraire, et puis il est le propre neveu de M. Le Mauduy; cela fait que, s'il venait jamais à m'ennuyer, je ne me fâcherais pas quand même. »

Mitaize déjeuna d'un bol de lait.

On arrivait à une certaine hauteur, deux ou trois fois déjà le sentier avait coupé les circuits de la route forestière, et de temps à autre il fallait escalader des éboulis de roches qui occupaient le fond de l'espèce de cirque boisé dont on gravissait une des pentes. L'oncle Le Mauduy s'arrêta, et laissant passer devant Yermer et Dany, il prit la fillette par le bras pour la soutenir dans le reste de l'ascension.

Elle avait d'abord essayé de pousser des petits cris de frayeur, mais il lui ordonna tout simplement de se taire : il ne fallait pas effa-

roucher les mésanges qui s'appelaient non loin de là, au plus haut des sapins.

Mitaize se tut donc; au reste, elle n'avait pas eu peur le moins du monde, mais elle croyait convenable de feindre des frayeurs nerveuses et, pour un moment, avait oublié que le vieil oncle ne les supportait pas.

A présent, adossée à une roche, elle se reposait, tandis que Yermer, en compagnie de Dany, se glissait dans la hutte pour préparer ses appeaux. L'oncle, debout, se tenait les bras croisés, immobile au-dessus de l'escarpement qu'ils avaient gravi.

Il se détourna de ce spectacle dont il ne se rassasiait jamais, et, voyant Mitaize assise fort tranquillement à deux pas de lui, il lui demanda gaîment

« Eh bien! petite, sommes-nous fatiguée? trouvons-nous la forêt jolie? »

Pour la première fois, Mitaize se montra sincère; ceci ne ressemblait à rien de ce qu'elle connaissait : c'était beau ces roches, ces grands arbres, sans compter les myrtilles sucrées dont les petites baies noires piquaient le feuillage des buissons nains étalés sur le sol.

« Ah! ah! je vois ce que c'est, dit l'oncle, nous trouvons les myrtilles bien bonnes; eh bien! un de ces jours, nous irons renouveler la

En route, Yermer leur montra un nid.

provision de ta tante; en attendant, fais-moi le plaisir de te cacher derrière la hutte, il y a un tas de branches qui te masqueront et tu resteras bien tranquille. »

Elle le retint par le bras :

« Mon oncle, je voudrais bien entrer avec vous dans la cabane.

— Tu seras très mal et tu ne pourras ni parler, ni remuer.

— Cela ne fait rien, mon oncle, je voudrais voir.

— Entre alors. »

Il souleva la touffe de feuillages masquant l'entrée basse et étroite et l'aida à se glisser à l'intérieur, où il la suivit. Yermer avait accroché le sac aux provisions à l'un des pieux qui soutenaient le fragile édifice, et préparé dans le fond un amas de rameaux qui pouvait, à la rigueur, servir de siège. Mais Daniel, dans sa hâte à faire manœuvrer le bâton plat, composé de deux planchettes parallèles, qui sert de piège, avait si bien embrouillé les ficelles que rien ne marchait plus. Mitaize offrit son aide avec bonne grâce et, au bout de quelques minutes, on fut en mesure de commencer.

V

Les pépiements des mésanges résonnaient dans le bois, et M. Le Mauduy, glissant entre ses lèvres un mince sifflet d'ivoire, commença à moduler des appels aigus, lents d'abord, puis plus rapides. Yermer debout, attentif, tenait ouvertes les planchettes dont les deux extrémités sortaient des branchages qui masquaient les chasseurs; Daniel, anxieux, attendait, un filet à la main pour y mettre les oiseaux au fur et à mesure des prises.

Pourtant les mésanges ne se décidaient pas, leur défiance naturelle, excitée déjà par les allées et venues des enfants, les tenait en arrêt devant cet amas insolite de verdure.

« Nous aurions dû arriver avant le jour », grommela M. Le Mauduy.

Et Mitaize que, décidément, la chose intéres-

sait, regretta tout bas d'avoir été si paresseuse, mais il n'était plus temps. Enfin, une mésange parut, elle voleta quelques instants au-dessus de la hutte; à un appel plus pressant du sifflet elle répondit, descendant toujours, tourna plusieurs fois et s'abattit sur les planchettes. Celles-ci, d'un coup sec, se refermèrent, emprisonnant la bestiole, et le piège disparut de l'ouverture, pour s'y replacer vide une seconde après. Alors, comme obéissant à un signal, les mésanges s'abattirent l'une après l'autre, parfois, plusieurs ensemble, sur les planchettes; folles de curiosité, elles tournoyaient au-dessus du piège jusqu'à ce qu'elles s'y fussent fait prendre, et Mitaize, les yeux fixés sur la trouée claire, dans les branches où elle voyait se dessiner le profil des oiseaux, ne contenait pas sa joie.

Mais comme, par hasard, en détournant les yeux, elle vit son oncle jeter dans le filet une mésange sans vie, elle se mit à crier.

« Tais-toi, petite, tu vas les effaroucher, et dans cinq minutes nous n'en verrons plus une seule.

« Allons, voilà notre chasse finie, continua M. Le Maudy sans récriminer davantage; Madeleine n'aura pas beaucoup à plumer, ce soir. Yermer, puisque c'est fini, déballe les provisions, nous déjeunerons sous les sapins. »

La tasse de lait du matin était loin, aussi les enfants firent-ils honneur aux tartines et à la volaille froide de tante Marie-Anne. Yermer, à l'aide d'un morceau d'écorce, improvisa dans le sable du ruisseau un mince courant par lequel l'eau limpide arrivait aisément jusqu'aux gobelets qu'on voulait emplir; puis, il se mit en devoir de cueillir, pour chacun des enfants, un gros bouquet de myrtilles, afin qu'ils pussent prendre leur dessert sans se déranger.

« On est mieux ici qu'au bois de Boulogne », déclara sentencieusement Daniel, qui mangeait comme quatre. Sa sœur l'eût contredit très volontiers, mais elle n'osait se risquer à mécontenter l'oncle, juste au moment où elle venait de lui en fournir le sujet; et puis, c'était vrai qu'il faisait bon là et que ce pays, qu'elle détestait à l'avance, n'était pas sans offrir certains agréments.

La journée s'avançait, la fraîcheur du bois se transformait en un air embrasé; sur les bruyères, les bourdons bruns cerclés d'or filaient comme des flèches, et le ruissellement de l'eau courante invitait si bien au sommeil que Mitaize n'y tint plus, et, après avoir lutté un instant contre la torpeur qui l'envahissait, elle s'endormit pour tout de bon.

« Tiens, Mitaize qui s'endort », fit Daniel en

ramassant le paquet de branches de myrtilles qu'elle avait laissé échapper et où pendaient encore pas mal de fruits noirs.

« Ma foi! qui dort dîne et j'en serai quitte pour achever de manger ce qui lui reste. »

M. Le Mauduy le regarda de son air le plus sévère :

« Ceci n'est pas bien, Dany », fit-il simplement.

Le jeune garçon rougit et rejeta le bouquet dont les branchettes s'éparpillèrent autour de lui.

« Je le sens, mon oncle, et je tâcherai de vous satisfaire; mais je n'ai pas beaucoup l'habitude de réfléchir; j'ai toujours envie de m'amuser et de faire ce qui me plaît, vous le savez bien; du reste, papa vous l'a dit. Et puis, il y a Mitaize qui me fait sortir de mes gonds avec ses taquineries.

— Tu ne la taquines donc jamais, toi?

Daniel se mit à rire :

« Mais si, très souvent, répondit-il; comment voudriez-vous que je ne lui rende pas la pareille?

— Alors, ne te plains pas; il me semble que vous êtes quittes. Pour le moment il s'agit de la réveiller, dormir ici sur la mousse fraîche peut être dangereux. »

Mais tous les efforts furent inutiles; Mitaize, secouée par son frère, se retourna tranquille-

ment et reprit son somme. Rien n'y fit et le vieillard, commandant à Yermer de rassembler ce qu'on devait rapporter à la maison, prit la fillette dans ses bras comme il eût fait d'une poupée et s'engagea dans le sentier de descente.

Daniel le suivait pas à pas, conquis par le prestige de la force du vieillard. Un rude homme, son grand-oncle ! et duquel on pouvait accepter des remontrances, parce qu'elles étaient justes ; cela il le reconnaissait volontiers.

Le difficile serait d'en faire son profit ; sans doute, il ne demandait qu'à travailler pour contenter son père, mais il se connaissait bien : le premier élan ne durait pas, il avait de la peine à continuer.

On arrivait à la ferme et, comme Mme Le Mauduy se levait, alarmée, croyant Marguerite blessée, son mari la rassura vite en déposant par terre la fillette, que tout ce bruit avait fini par éveiller et qui, très étonnée de se trouver là, se frottait les yeux.

« As-tu fait un bon somme sur mon épaule, petite ?

— Je n'ai donc pas rêvé qu'on m'emportait ? dit-elle, seulement...

— Seulement quoi ?

— Ne vous fâchez pas, mon oncle, je rêvais que c'était un ogre. »

M. Le Mauduy montra du doigt le filet destiné aux mésanges et dont un tout petit tas de plumes ébouriffées occupait seul le fond.

« Et l'ogre, qui n'a pas de chair fraîche à se mettre sous la dent, ne te croquera pourtant pas, ma mie, car les ogres eux-mêmes sont en progrès, ils ne mangent plus les enfants. »

Mitaize, tout à fait réveillée et de belle humeur, courut se laver les mains et le visage où les myrtilles avaient laissé des traces, et aida gentiment Madeleine à mettre le couvert.

« T'es-tu bien amusée, ma fille? demanda la vieille femme.

— Oui, ma tante, il a fait très bon.

— Eh bien! tu retourneras en forêt tant que tu voudras, tu y gagneras de belles joues roses et de l'appétit.

— Marcelle Dorgebert dit que ce n'est pas distingué d'avoir de l'appétit et des couleurs, fit la petite.

— C'est qu'elle a mauvais estomac et que cela la rend pâle.

— Vous la connaissez donc? dit Mitaize surprise.

— Moi, pas du tout, et je ne désire pas la connaître; ce doit être une petite demoiselle trop bien mise, très coquette, très prétentieuse, qu'en dis-tu?

— Oh! comme c'est vrai, tante. Marcelle est une vraie peste, moqueuse, insupportable, personne de sés amis ne peut la souffrir.

— Alors, tu n'as pas perdu grand'chose en passant tes vacances loin d'elle; Daniel prétendait l'autre jour que vous étiez inséparables.

— Dany n'est qu'un méchant bavard; on peut souvent avoir des amies qu'on fréquente sans y tenir beaucoup. Les Dorgebert sont des gens très bien, vous savez, on les reçoit partout; ils nous invitent souvent à passer la journée chez eux et Dany est le premier à supplier maman de nous y laisser aller. »

Mme Le Mauduy soupira :

« Je croyais que tu n'aimais pas à quitter ta maman? »

La petite sentit l'ironie :

« C'est mon oncle qui vous a répété cela, fit-elle dépitée; je l'ai dit parce que j'étais fâchée de venir et quand on est fâché, n'est-ce pas, on dit un tas de choses

— Je ne sais pas, Marguerite, j'avais toujours cru que les petites fille bien élevées ne se mettaient jamais en colère.

— Ah! bien, oui, Marcelle Dorgebert égratigne sa bonne, Camille Lelorrain se roule par terre...

— Tu ne les imites pas, j'espère?... »

Elle eut un accès de franchise :

« Je ne tape pas la première, dit-elle, c'est toujours Dany qui commence, mais je lui rends tous les coups.

— Tu ne penses pas que tu peux faire de la peine à ta mère en te conduisant de la sorte?

— Non, dit-elle avec une vanité naïve, et puis, je ne suis pas plus méchante que les autres, au contraire, et comme je suis plus jolie, cela flatte toujours les mamans. Quand je vais à la promenade, j'entends dire : Quelle charmante enfant!... On ne dit jamais cela quand M^lles^ Dorgebert passent, et elles sont mieux mises que moi.

— Ma pauvre Mitaize, fit tante Marie-Anne, à la fois amusée et mécontente, mais tu rêves debout Comment, toi qui n'es pas une sotte, oses-tu te faire un mérite de ta beauté? Le mieux en toi, ce sont encore tes jolies robes; si ton père venait à ne plus pouvoir t'en fournir, tu devrais y renoncer, et alors... Du reste, aux yeux de bien des gens, tu ne passeras même pas pour jolie. Quant à moi, je te trouve cent fois mieux quand tu es très sage, là, que dans tes belles toilettes que les gens de par ici appellent tes mascarades. »

Et comme la petite prenait un air offensé, elle la prit sur ses genoux :

« Mignonne, dit-elle, je vais te dire ce que tu penses : tu te dis que tu ne t'inquiètes guère de l'avis des paysans; mais, partout, les gens

Elle prit la petite sur ses genoux.

raisonnables aiment la simplicité et la modestie, tu peux me croire, va. Toi-même, tu appelles M^lle^ Dorgebert une peste, et je suis sûre qu'au fond tu ne voudrais pas lui ressembler. Mais Madeleine nous fait signe que le souper attend et je vais vous faire des beignets soufflés. »

La promesse des beignets dissipa les derniers nuages et Mitaize courut à la recherche de son oncle et de son frère. On soupa dehors, sous le grand noyer; les beignets à la croûte dorée, encore pétillants de graisse, eussent disparu sans qu'il en restât un seul, si Mme Le Mauduy n'en avait réservé deux ou trois pour la petite Jeanne, à qui Yermer les porta en courant; puis Mitaize et Daniel regagnèrent leurs chambres, presque aussi contents l'un que l'autre de leur journée.

Le lendemain, Daniel apporta livres et cahiers sous le grand arbre où étaient placées, à demeure, une table et des chaises rustiques, et M. Le Mauduy ne critiqua pas cette organisation de la salle d'études; il entendait ne point chicaner sur les détails et sentait bien que lorsqu'il serait obligé de quitter son élève, la présence même de Martial ne pourrait empêcher celui-ci de gaspiller son temps à des bagatelles. Distrait pour distrait, mieux valait donc qu'il le fût en plein air, où la surveillance pourrait s exercer de loin, presque sans qu'il s'en doutât.

Le jeune garçon s'installa donc et son oncle s'assit près de lui :

« Tu sais ce que j'ai promis à ton père, mon ami, nous allons dresser ensemble notre plan d'études, si tu le veux bien. Je donnais des

leçons à Martial Claudel, il viendra dorénavant les prendre ici; un peu d'histoire et de géographie, quelques versions; l'histoire naturelle, nous n'en parlerons que pour mémoire, nous avons le temps de nous en occuper dans nos courses. Beaucoup d'arithmétique; es-tu fort? »

Daniel baissa la tête :

« Pas trop, mon oncle.

— Je m'en doutais, mais comme il faut que je connaisse ta force avant de faire venir Martial, nous allons travailler ensemble. Mitaize, elle, profitera de la leçon. »

Mitaize arriva, les mains gardant les traces de farine, se prenant déjà au sérieux dans son rôle de ménagère; cependant, comme tout ce qui était changement lui plaisait, elle se mit à calculer d'assez bonne grâce, tandis que Daniel, les yeux fixés devant lui, cherchait vainement un résultat qui ne venait pas.

C'est que, par là, à quelques mètres, c'était la forêt, et ses profondeurs mouvantes; sur la lisière, la petite maison du garde et les enfants qui jouaient dans le jardinet, puis, l'étang aux truites dont on devinait la place entre les premières frondaisons, le déversoir, duquel s'échappait dans les prés en contre-bas un mince filet d'eau irisé par la lumière.

Et voilà que la solution du problème s'obsti-

nait à rester introuvable, que l'étude lui paraissait ennuyeuse, qu'il lui venait une irrésistible envie de s'enfuir. M. Le Mauduy le devina, se fit lire le problème, critiqua la marche suivie et finalement donna une explication si claire que Mitaize, triomphante, l'acheva la première et cria : « J'ai trouvé », bien avant que Daniel eût déposé sa plume.

« Combien trouves-tu, toi?... fit-il.

— Cinq mille quarante-neuf francs. »

Il refit rapidement quelques chiffres et, d'un air détaché :

« Tiens, moi aussi... »

L'oncle jeta un coup d'œil sur son cahier et d'un ton sévère :

« Parce que tu l'as posé comme total sans t'inquiéter si tes opérations étaient justes, et elles ne le sont pas. Je t'avertis qu'avec moi, de pareils moyens n'aboutiront qu'à te faire punir, car il ne s'agit pas d'employer tes heures d'une façon quelconque, mais d'arriver à réaliser des progrès. Pour la première fois, je me contente de t'avertir ; un autre jour, je te punirai.

— Mais c'est trop difficile, oncle.

— Un peu de calcul oral, alors. »

Ceci alla mieux, chacun des enfants ayant a présence de l'autre pour stimulant, Dany se

trouvant dépité d'entendre Mitaize compter plus vite que lui, Mitaize faisant tous ses efforts pour le dépasser, et la leçon de calcul donna de meilleurs résultats que le début ne l'avait fait prévoir. Puis, Mitaize rentra à la maison pour prendre sa couture, Daniel ouvrit son histoire et en revit consciencieusement les premiers chapitres. Il fallait pouvoir répondre tout à l'heure et il ne se souciait pas d'être puni, pas plus que de paraître moins fort que le camarade qu'on lui annonçait.

Quand il eut terminé sa tâche, M. Le Mauduy se leva :

« Vacances complètes maintenant, dit-il. Voyons, sois franc, est-ce donc si dur, le travail?

— C'est toujours dur pour moi, répondit Daniel, mais aujourd'hui, cela a encore assez bien marché.

— Cela marchera bien ou mal selon que tu auras ou non de la bonne volonté, mon ami; je compte donc que tu en montreras toujours et que je n'aurai à envoyer à ton père que des notes excellentes. Va t'amuser, à demain la version latine. »

Il courut, tout d'une haleine, jusqu'au ruisseau qui alimentait l'étang aux truites, sur le bord duquel Yermer l'avait aidé à installer

un petit moulin, et, se jetant sur l'herbe toute semée de silènes roses, il s'étendit sur le dos, les mains soutenant sa tête, comme s'il se fût reposé de quelque terrible besogne, et si décidé à ne pas bouger que, malgré lui, ses yeux se fermèrent et qu'il s'endormit profondément.

L'heure du dîner venue, on le chercha partout, on l'appela, rien ne répondit et, comme un fermier venait en hâte appeler M. Le Mauduy près de sa femme malade, tante Marie-Anne, très contrariée du retard de Daniel, proposa de dîner sans lui.

Mais son mari, devinant son inquiétude, n'y consentit pas. Tout à coup, on entendit la voix de Mitaize qui arrivait en criant le long du ruisseau, poursuivie par Daniel, les poings levés. Yermer se précipita et retint le petit garçon au moment où il rejoignait sa sœur, et il reçut à la place de celle-ci le coup de poing qui allait l'atteindre.

« Eh bien! que signifie? s'écria l'oncle...

— C'est Mitaize...

— C'est Dany...

— Expliquez-vous tranquillement, si vous pouvez. Depuis quand un garçon bien élevé frappe-t-il sa sœur?...

— Mon oncle, c'est elle qui a commencé, je vous assure, j'étais là-bas, bien tranquille...

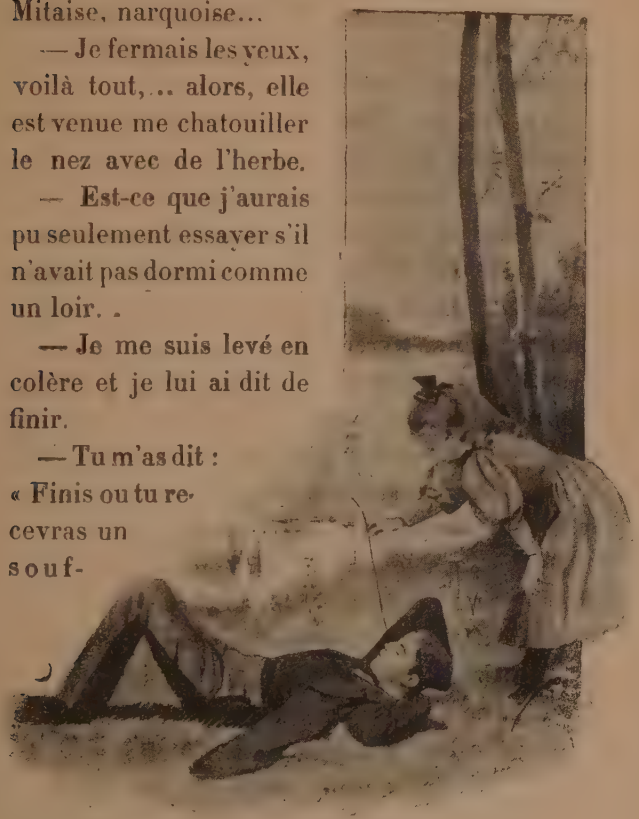
— Je crois bien, il dormait, interrompit Mitaise, narquoise...

— Je fermais les yeux, voilà tout,... alors, elle est venue me chatouiller le nez avec de l'herbe.

— Est-ce que j'aurais pu seulement essayer s'il n'avait pas dormi comme un loir. .

— Je me suis levé en colère et je lui ai dit de finir.

— Tu m'as dit : « Finis ou tu recevras un souf-



Elle le chatouillait avec un brin d'herbe.

flet », et je t'ai répondu : « Je me moque de toi et du soufflet », je m'en moque encore, je ne l'ai pas reçu, continua-t-elle en le bravant du regard.

— Non, c'est Yermer qui a été frappé à ta place, fit tante Marie-Anne indignée; vous avez été aussi déraisonnables l'un que l'autre, vous serez donc punis tous les deux. »

Les enfants, surpris de cette sévérité inattendue chez la vieille dame toujours si indulgente, n'essayèrent pas de résister; ils dînèrent en silence et se mirent à leur besogne, sans qu'on eût besoin de le leur ordonner de nouveau. Mme Le Mauduy, les voyant occupés, en profita pour se livrer à divers rangements intérieurs; du reste, Yermer mettait dans le verger des supports aux pommiers trop couverts de fruits et, en passant près de lui, sa maîtresse lui avait recommandé de l'appeler tout de suite, si les enfants faisaient mine de s'éloigner.

Ils n'y pensaient ni l'un ni l'autre, paraissant faire assaut de bonne volonté, ce qui ne les empêchait pas de causer à voix basse :

« Mitaize, je ne viens pas à bout de ma version, je ne tiens pas le sens...

— Qu'est-ce que cela fait, dit-elle avec la plus grande tranquillité, est-ce que tu te figures que l'oncle y verra quelque chose? c'est pour se donner des airs de savant, ce qu'il en fait, voilà tout.

— Mais, ma sœur, pour être médecin, on fait ses classes.

— Pour être garde forestier, on n'a pas besoin de les faire, déclara-t-elle; mais toi, tu n'es qu'un trembleur. Je te dis qu'il n'est pas capable de voir si ta version est bonne ou mauvaise.

— Et s'il le voit?

— Eh bien! il grondera... la belle affaire! et nous serons là pour écouter le sermon.

— Je serai puni...

— Ce ne sera pas la première fois.

— Mitaize, tu m'exaspères, je voudrais te voir à ma place. »

Elle se leva, oubliant toute prudence.

« Je ne suis pas mieux que toi, bien sûr; c'est ta faute si nous sommes ici, et tu ne te figures pas que je m'amuse dans ce vilain trou...

— Moi, je m'y amuse, et s'il n'y avait pas les devoirs, je crois que je m'y plairais tout à fait.

— Mais voilà, il y a les devoirs, ricana-t-elle, et un tas d'autres choses gênantes. Il n'y a pas à dire, mon pauvre Dany, nous sommes en pénitence tous les deux. Tiens, voilà un de mes mouchoirs ourlé; pas bien... oh! ça non, mais tant pis, je ne tiens pas à ce que cette vieille méchante femme soit contente.

— Il faut être juste, Mitaize, elle n'est pas

méchante du tout; nous lui causons pas mal d'embarras, tu penses, et elle n'a pas l'air d'y prendre garde.

— Parce qu'elle est très flattée d'avoir chez elle les enfants du docteur Servaize. Je parie qu'elle a raconté à toutes les commères des environs que papa est un grand médecin parisien. Et puis, ils ne sont pas riches, je l'ai entendu dire à la bonne, et ils ne doivent pas être fâchés de recevoir l'argent de notre pension. »

Daniel parut surpris :

« Je suis certain qu'on ne paie pas pour nous, dit-il, et il ne faut pas dire cela, Mitaize, l'oncle ne nous a emmenés que pour rendre service à papa.

— Fameux service, riposta-t-elle; moi, je suis bien décidée à ne pas m'éterniser ici; hier encore, je pensais pouvoir m'y plaire, mais je vais écrire à maman de nous rappeler.

— Comment feras-tu parvenir ta lettre? à moins d'être un oiseau, il te faudra la donner au facteur devant tante Marie-Anne.

— Que les garçons sont stupides! fit-elle, comme si Yermer n'était pas là!... C'est lui que je chargerai de porter mon billet au facteur, sur la route, en le priant de l'affranchir.

— Tu as donc de l'argent, toi?...

— Certainement, j'ai emporté ma bourse; tu l'as fait aussi, je pense?

— Oui, mais il me reste à peine quelques francs; j'avais presque tout dépensé ces derniers temps. »

Il hésita une seconde, puis :

« Dis donc, Mitaize, si tu écris, ne dis pas à maman trop de mal de l'oncle et de la tante; elle les aime beaucoup, cela lui ferait de la peine, et puis elle ne te croirait pas... »

Mitaize haussa les épaules avec dédain :

« Je lui dirai ce qu'il faudra », dit-elle de son ton le plus sec, et le collégien n'insista pas.

Son naturel un peu lourd le prédisposait à subir toujours l'influence d'autrui, et c'était une des contradictions de son caractère, d'habitude si rebelle à la règle et à l'obéissance.

Tante Marie-Anne avait reparu en secouant les derniers grains de poussière incrustés sur son tablier. Elle donna un coup d'œil et un encouragement au travail du petit domestique, puis elle regagna sa place ordinaire et déroula son tricot :

« Avez-vous fini, mes enfants?...

— Oui, ma tante, fit Marguerite avec effronterie, Dany vient d'achever et il ne me reste que deux ou trois points à faire.

— Voyons cela... Oh ! fillette, quels ourlets !...

Mais la plus petite élève de notre école de village plierait mieux les siens!

— Cela se comprend, ma tante, ces petites apprennent leur métier, moi je n'ai pas besoin de savoir coudre. »

Mme Le Mauduy croisa ses bras sur son fichu à franges :

« Mais tu déraisonnes, ma fille, s'écria-t-elle, car je ne veux pas croire que tu te moques de moi. Qu'es-tu donc pour n'avoir pas besoin de savoir travailler? Te figures-tu que, si tu ne sais pas te servir toi-même, tu seras capable de commander? Rien ne prouve même que tu auras jamais à commander; bien d'autres que toi, élevées dans l'aisance, se sont réveillées pauvres et ont dû tirer parti de leur travail. Tu n'es pas sotte, tu es vive, adroite, et tu ne veux pas te servir de ces qualités, tu n'écoutes aucun conseil, et, au lieu d'apprendre ce que je cherche à te montrer, tu préfères perdre ton temps. Ce n'est pas répondre aux désirs de ta mère, et, si tu continues, je penserai que tu as un bien mauvais cœur. »

La petite retenait ses larmes à grand'peine; très sérieusement, elle croyait déroger en s'appliquant à un modeste travail d'aiguille : jamais les fillettes qu'elle rencontrait aux cours ne parlaient entre elles d'autres tâches que de

leurs leçons de piano ou de dessin; deux ou trois brodaient sur de la peluche ou terminaient une tapisserie achetée échantillonnée. C'était tout. Aussi ce n'était pas sans un secret mépris qu'elle voyait sa mère occuper

« Oh! fillette, quels ourlets. »

ses heures, dans sa chambre de malade, à de fins raccommodages ou à des travaux de couture, ces habitudes laborieuses lui paraissaient un reste d'éducation campagnarde dont Mme Servaize, si distinguée pourtant, n'aurait pu se défaire; elle en souffrait pour sa mère comme d'un défaut dont celle-ci n'avait point conscience, et toutes les exhortations de la jeune femme étaient restées sans effet. Mesdemoi-

selles telle ou telle ne travaillaient pas de leurs doigts; elle ne travaillerait pas davantage, sa petite cervelle vaniteuse l'avait ainsi décidé sans appel.

Mme Le Mauduy la regardait tristement, se demandant, comme se l'était déjà demandé son mari, si l'on pourrait mener à bien l'œuvre entreprise : déraciner les idées fausses, découvrir le bon sentiment auquel on pourrait s'adresser pour toucher la petite, rendre enfin celle-ci moins orgueilleuse.

Certes, elle avait bien élevé Laure Servaize, mais que la tâche avait été facile! Laure était douce, aimable, obéissante; pourquoi la maladie la forçait-elle à remettre, en des mains moins attentives que les siennes, la surveillance de ses enfants!... Pourquoi la foire aux vanités tient-elle aujourd'hui ses assises partout, et pourquoi fallait-il que les enfants eux-mêmes fussent admis à y figurer!...

Mais ce n'était point le procès des temps qu'il fallait instruire, mieux valait essayer de guérir Mitaize de l'orgueil démesuré qui la rendait insupportable, sans qu'elle s'en doutât. Elle prit donc les deux mouchoirs et commença, sans rien dire, à défaire les ourlets mal cousus.

« Ma tante, je ne pourrai certainement pas mieux, déclara Mitaize d'un ton agressif.

— Cela ne te fait pas honneur, ma mie, mais puisque tu me le dis, je te crois; aussi vais-je refaire de suite ces ourlets; j'ai l'intention de donner ces mouchoirs à Yermer, et je ne veux pas l'humilier en lui laissant croire que je les lui donne parce que je n'en voudrais pas moi-même. »

Mitaize se mordit les lèvres :

« Vous êtes trop bonne pour lui, ma tante!...

— Pas du tout. Yermer fait énormément de besogne; il ne ménage pas ses peines, et je tâche de l'en récompenser de temps à autre par de légers cadeaux. Ce ne serait pas bien de lui donner des objets de rebut. »

Cette fois, la petite fille baissa la tête, tante Marie-Anne avait frappé juste en lui faisant pour ainsi dire toucher du doigt le ridicule de ses prétentions. Ce n'était plus Mitaize qui dédaignait une besogne trop humble à son gré, c'était la propre besogne de Mitaize qu'on dédaignait; c'était presque Mitaize elle-même.

Son amour-propre se révoltait contre la leçon, et elle n'était pas encore disposée à le faire taire pour reconnaître bravement ses torts; elle préféra donc laisser croire à M^me^ Le Mauduy qu'elle ne savait réellement pas assez coudre, et se borna à suivre attentivement la marche du travail qui s'achevait.

Cependant, M. Le Mauduy débouchait du bois et Daniel, repris de certaines craintes, commençait à regretter de s'être donné si peu de peine; il le regretta bien davantage quand le vieillard, débarrassé par Yermer de son bâton ferré et de son manteau, eut pris place dans le large cercle d'ombre formé par les branches du noyer.

Ce ne fut pas un sermon, comme disait Marguerite, qui accueillit le travail du paresseux, mais un franc éclat de rire :

« Oh! oh! Dany, mon garçon, quel galimatias! Avoue que tu as eu des distractions et que tu n'as pas travaillé du tout. Enfin, par ce beau soleil, tu as des excuses, ne serait-ce que celle de me sentir loin... Mais, puisque, tous ces jours-ci, je devrai m'absenter pour voir ma malade, je me suis arrangé de façon à ce que mes sorties ne nuisent pas à la régularité des heures d'études. L'instituteur de Saint-Jean viendra tous les matins te donner une leçon de deux heures, que Martial partagera. Une fois par semaine seulement, Yermer vous conduira, à la ville, chez un professeur du lycée. »

Mitaize adressa à son frère un coup d'œil et une grimace qui signifiaient clairement :

« Avais-je raison, est-il capable de corriger un devoir latin? »

Mais le malin vieillard, qui n'avait rien perdu de leur pantomime, continua :

« Pourtant, comme il serait impossible de présenter à un professeur une copie comme celle-ci, je reverrai les thèmes et les versions, cela me rappellera mon jeune temps. »

Daniel se résigna d'assez mauvaise grâce à cet arrangement; ce compagnon qu'on lui imposait l'ennuyait fort; pourvu, au moins, qu'il ne fût pas trop avancé.. bah! un petit paysan, ce n'était guère probable. Mais, en y réfléchissant bien, il allait lui rester une bonne partie de ses journées, et il suffirait de bien employer sa matinée pour être libre le reste du temps.

Il se résolut donc à tenter un véritable effort pour dompter sa paresse et arriver à un progrès.

Le lendemain, à l'arrivée de Martial et du maître annoncé, il se mit à l'œuvre avec une docilité extrême et, au grand étonnement de l'oncle, M. Gérard se déclara satisfait de ses deux élèves.

« Feu de paille », pensait M. Le Mauduy.

Mitaize pensait de même, très vexée au fond de cette lubie de M. son frère; Dany travailleur ne serait plus Dany, c'est-à-dire le garçon facile à mener qu'il était, le camarade toujours prêt aux amusements de toute espèce.

Ah! la vie serait agréable s'il fallait le voir s'appliquer à des devoirs insipides, lutter d'émulation avec ce petit Martial, au lieu de s'unir tous les deux pour jouir de ce qui, en somme, était des vacances, et forcer les deux vieillards à les laisser tranquilles!

Enfin, elle le laisserait à ses bonnes résolutions; cela ne durerait pas, elle en était sûre.

En attendant, le lendemain était jour de congé complet, on partait de bonne heure avec Martial et ses trois petites sœurs pour les hauteurs de la Bure. M. Le Mauduy, en passant, verrait sa malade et rejoindrait la bande un peu plus tard dans le bois de la Crenaie, où l'on devait trouver quelques gamins de Saint-Jean, appelés comme renfort pour rapporter les paniers remplis de myrtilles.

Daniel se réjouissait franchement et Marguerite elle-même daigna trouver l'expédition à son gré. Avant de se coucher, elle vaqua, même sans bruit, à quelques apprêts que l'entrée de sa tante lui fit interrompre très vite, et elle se mit au lit, pour ne faire attendre personne quand l'heure du réveil sonnerait.

VI

Dès l'aube, Marguerite était debout, vêtue de son sarrau le plus froissé, comme sa tante le lui avait recommandé, car la récolte des myrtilles ne va pas toujours sans quelque dommage, quelques taches noires aux vêtements, quelques déchirures de ronces; mais lorsqu'on fut prêt, que Martial et Yermer eurent poussé jusqu'à la maison forestière pour presser les marmots en retard, Mitaize grimpa l'escalier en courant et reparut, deux minutes après, étroitement enveloppée de son manteau de pluie.

« Il fait frais ce matin, ma tante, je prends mes précautions. »

M^me^ Le Mauduy approuva du geste en lui criant : « Bonne promenade! » mais la fillette n'entendait plus, elle rejoignait en courant le

groupe qui tournait déjà le coin de la route forestière.

On marchait d'un bon pas, sauf Daniel qui, toujours peu pressé, s'attardait à couper des baguettes dans les haies, lançait des pierres aux corbeaux qui sautillaient dans les champs ou agaçait devant les fermes les chiens de garde qui tiraient sur leurs chaînes en aboyant.

Marguerite, très digne, avait ouvert une vaste ombrelle rouge, ne se trouvant sans doute pas assez abritée par son chapeau de paille, et, comme on passait le long d'un pré, quelques vaches levèrent la tête, prises d'inquiétude.

« Marguerite, ferme ton ombrelle, fit M. Le Mauduy, le troupeau de Saint-Jean est par ici.

— Je ne suis pas peureuse, mon oncle.

— Fais ce que je te dis, n'est-ce pas? » ordonna-t-il en la regardant de cette façon à laquelle on ne résistait pas.

Elle obéit donc lentement, à regret, puis elle se mit à faire tourner sur son épaule l'ombrelle repliée pour bien montrer qu'elle n'obéissait qu'autant que la chose lui plaisait. Mais, de l'autre côté de la haie de clôture, un peu en contre-haut, un trot pesant martelait le terrain, et, comme on passait devant une large trouée dans la haie, la tête menaçante du taureau

apparut, le mufle couvert d'écume, les cornes en avant, prêt à foncer sur le chemin.

Les enfants du garde s'enfuirent comme une volée d'oiseaux peureux, sauf Martial, qui était devenu très pâle; Daniel, ne se doutant pas du

La tête menaçante du taureau apparut.

danger, s'était arrêté pour couper une branche lorsque son camarade lui saisit le bras, et, s'accrochant d'une main aux traînes épineuses de la haie de gauche, le força à grimper à sa suite dans le champ d'en face. Yermer, avec une rare présence d'esprit, faisant pirouetter Mitaize, lui avait enlevé son ombrelle qu'il avait jetée

prestement aux pieds du dangereux animal, puis, profitant de la courte minute de surprise qui l'hypnotisa sur ce rouge aveuglant, cause de sa soudaine colère, il entraîna la petite fille au plus vite.

M. Le Mauduy, qui était resté tout le temps en travers du chemin, les suivit rapidement, formant l'arrière-garde et se retournant quelquefois; mais le taureau ne songeait plus à s'échapper de la prairie, pas plus qu'à les poursuivre; il s'acharnait sur l'ombrelle rouge qu'il piétinait avec rage en poussant des meuglements sourds.

Mitaize, qui n'avait pas eu conscience du danger de la rencontre, non plus de la part qu'elle y avait eue, se mit à crier, dès que Yermer l'eut laissée libre :

« Mon ombrelle, je veux mon ombrelle! pourquoi l'a-t-on jetée à cette vilaine bête? c'est une pure méchanceté!

— Crois-tu, petite? fit M. Le Mauduy, qui donc a été le plus méchant, de toi, qui agites ton ombrelle au moment où je t'avertis que le troupeau est là, ou de Yermer qui, pour te préserver, a quelque peu risqué sa peau? N'as-tu pas honte de mener si grand bruit pour un mauvais chiffon! »

Daniel et Martial, qui avaient longé la haie

jusqu'à ce qu'elle leur offrît un passage, reparaissaient alors :

« Dis donc, Mitaize, cria le premier, il l'a joliment arrangée ton ombrelle, le taureau; brr... quand on pense que si nous avions été seuls ici, c'est sur nous qu'il se serait jeté, cela donne le frisson, tu ne trouves pas? Heureusement pour moi que Martial n'a pas perdu la tête; vrai, ça mérite un merci pour la peine. »

Elle regarda son frère, vit qu'il était sérieux, et, se rapprochant de Yermer, elle lui tendit la main en souriant. Lui, très gêné, très rouge, balbutia qu'il n'y avait pas de quoi remercier, que tout le monde en aurait fait autant, et d'abord que M. Le Mauduy avait été tout le temps entre eux et le taureau; qu'il aurait bien voulu trouver sous sa main autre chose que la belle ombrelle de M^lle^ Marguerite pour détourner d'eux l'attention de la bête, mais celle-ci était trop près...

« Bah !... si ce n'est que cela qui t'ennuie, fit Mitaize, oubliant déjà qu'elle venait de regretter bruyamment l'objet perdu, maman m'en achètera une autre plus jolie, je lui écrirai demain et je lui dirai que nous avons échappé, grâce à toi, à un taureau très méchant.

— Pas très méchant, mademoiselle, mais, voyez-vous, ces bêtes-là ça n'aime pas qu'on les

aguiche, c'est comme les gens qui ont mauvais caractère, vaut mieux les laisser tranquilles; celui-là va donner du fil à retordre à son gardien jusqu'à ce soir. »

Le reste du chemin s'acheva sans encombre; les trois plus petits avaient rejoint le groupe à peu de distance, et M. Le Mauduy ne laissa plus les enfants s'écarter.

Cela ne faisait pas tout à fait le compte de Dany, toujours prêt à sauter les fossés et à courir dans les friches, mais il se dédommagea en causant avec Martial; Mitaize redevenue très digne, un peu raide, marcha fort tranquillement près de son grand-oncle, qui put croire que l'incident de tout à l'heure lui avait servi de leçon.

Il n'en était rien cependant; elle gardait l'impression qu'on s'était entendu pour exagérer le péril afin de la mieux convaincre d'imprudence, mais, au lieu de se dire que, si elle avait obéi à son oncle, rien ne fût arrivé, elle s'indignait tout bas contre un pays où les animaux dangereux n'étaient pas mieux gardés, et où M^lle^ Servaize ne pouvait pas agir à sa fantaisie.

On arrivait sous bois et, dès les premiers pas, les myrtilliers nains qui tapissent toutes les pentes offraient aux regards leurs feuilles lisses et leurs milliers de fruits noirs; mais M^me^ Le

Mauduy avait bien recommandé de cueillir seulement les myrtilles mûries au soleil, et le vieillard conduisit sa bande un peu plus haut.

On se mit à l'œuvre; les quelques petites filles qui venaient d'arriver de Saint-Jean se dispersèrent avec les enfants du garde dans le rayon assez étendu qu'elles voulaient explorer. Daniel et Martial, sous la conduite de Yermer, devaient se rejoindre au haut de la pente, à l'endroit même où M. Le Mauduy avait fait déposer sacs et paniers.

« Puis-je être assuré de votre sagesse, mes enfants? demanda-t-il.

— Certainement, mon oncle, firent à la fois Daniel et Mitaize.

— Vous ne vous éloignerez pas, vous vous tiendrez à portée de la voix de Yermer jusqu'à mon retour. Je dois voir ma malade et je serai à peine une heure absent, travaillez bien et amusez-vous bien aussi. »

D'un rapide coup d'œil, il inspecta les alentours : pas de ruisseau où l'on pût choir; il vit Mitaize à genoux, cueillant des myrtilles, Yermer, attentif à tout, et il s'éloigna rassuré.

Mais à peine avait-il disparu que la petite poussa un soupir de soulagement et se releva; d'un tour de main rapide, elle défit son manteau qu'elle déposa sur un des sacs, et apparut

devant son frère, vêtue, non de son sarrau de toile, mais d'une toilette de surah rose brodé de blanc, un nœud de moire formant ceinture.

« En voilà une idée, Mitaize, de t'être attifée ainsi! tu vas te couvrir de taches; comment tante Marie-Anne t'a-t-elle permis?...

— Je ne lui ai pas demandé la permission, riposta aigrement Mitaize, je suis lasse de porter des robes dont une pauvresse ne voudrait pas, et je me suis habillée comme il m'a plu.

— Tu seras grondée, tu verras.

— Bah! l'oncle ne s'en apercevra seulement pas; est-ce que les hommes s'entendent à ces sortes de choses?... »

Et, d'un air plus majestueux que jamais, elle descendit vers les petites filles qu'on entendait rire et jouer un peu plus bas.

Lorsqu'elle arriva, les rieuses se turent intimidées par la présence inattendue de Mitaize en grande toilette, et la vaniteuse petite savoura délicieusement leur évidente admiration; aussi, se montrant bonne fille, voulut-elle se joindre à elles pour aider à la récolte et, pendant un quart d'heure, travailla consciencieusement. Mais elle devait se lasser vite d'un travail assidu, et, laissant les petites emplir seules les paniers que les gamins emportaient à mesure pour les vider dans de plus grandes corbeilles,

elle s'assit à quelques pas comme pour bien indiquer que sa condescendance de tout à l'heure n'impliquait pas une entière égalité.

Daniel, oubliant sa paresse ordinaire dès qu'il s'agissait de s'amuser, avait quitté Martial qui faisait plus d'ouvrage que personne; il aidait les gamins dans leurs voyages et, comme eux, une fois à destination, dévalait la pente en se laissant glisser de haut en bas. Martial riait franchement de leurs culbutes, et gagné à la fin, suivit leur exemple.

Une fois son effet produit, Mitaize commença à se sentir embarrassée de son personnage : son costume élégant la gênait, elle se repentit presque d'une coquetterie qui ne lui avait procuré qu'une courte satisfaction, et quand elle se fut ennuyée quelques minutes, au milieu de l'indifférence générale, elle appela les petites filles.

« Mais, mademoiselle, nous n'avons pas encore fini!

— Qu'est-ce que cela fait? vous devez être fatiguées, venez vous amuser, nous jouerons à faire des visites. »

Les enfants se regardèrent et la plus petite se risqua à dire :

« Nous ne savons pas ce jeu-là, mademoiselle!...

— Je vous apprendrai ; allons, venez vite ici, c'est très amusant, vous verrez. »

Yermer risqua une observation :

« C'est que tous les paniers ne sont pas pleins, mademoiselle, et puis les enfants feraient bien de se hâter, le temps se couvre et nous serons peut-être forcés de rentrer plus tôt qu'on ne pensait ; un peu de courage, vous jouerez après. »

Les petites hésitaient entre le désir d'achever leur tâche et l'envie de connaître ce jeu si amusant que Marguerite voulait leur apprendre. Ce que voyant, celle-ci déclara tout net à Yermer que ramasser des myrtilles était ennuyeux, qu'on en avait assez et qu'il n'avait qu'à s'en aller s'il n'était pas content. S'en aller, Yermer l'eût bien voulu s'il eût pu abandonner son poste de surveillant. Il n'osa non plus résister en face à Marguerite.

Il marcha droit à Daniel, songeant à l'envoyer bien vite chercher M. Le Mauduy ; mais une idée subite l'arrêta à mi-chemin : si c'était une maladie contagieuse que son maître soignait à la ferme?... De grosses gouttes de sueur perlèrent à son front. Que faire? fallait-il y aller lui-même et risquer des reproches?

Une explosion de rires bruyants interrompit ses réflexions, et il s'élança, suivi de Daniel et

de Martial, du côté où Mitaize s'était installée avec ses compagnes, pendant que les gamins accouraient, eux aussi, de toutes parts.

Voici ce qui était arrivé : les petites filles avaient dû s'asseoir sur des souches d'arbres ou des pierres et prendre l'attitude de personnes attentives, tandis que Mitaize, qui était censée leur rendre visite, pérorait gravement au milieu du groupe. En ce moment, elle faisait mine de prendre congé et, s'arrêtant, le bras encore tendu pour une poignée de main, elle semblait ne rien comprendre à cette explosion de gaieté.

Comme Yermer s'approchait, il l'entendit répéter en frappant du pied :

« Faites donc attention! ne pouvez-vous dire comme moi?... tenez, je recommence, l'une de vous doit me répondre :

« A bientôt, chère Madame, j'aurai le plaisir de vous revoir cette semaine, chez M^me^ Lorrain. »

Mais les enfants riaient de plus belle, et Daniel qui arrivait à son tour, les mains dans ses poches, s'associa à leur hilarité, si bien que Mitaize, ne se possédant plus, s'élança sur la petite fille qui se trouvait le plus près d'elle et la secoua rudement par le bras en lui demandant ce que signifiaient ces rires.

La petite baissa la tête en se pinçant les

lèvres pour contenir une nouvelle explosion de gaieté, puis, d'un geste timide, elle indiqua la robe de Mitaize.

Hélas ! la jolie toilette de surah rose avait pour jamais terminé son élégante existence ; les lés de derrière, mis imprudemment en contact avec les myrtilliers sur lesquels Mitaize s'était assise, offraient l'aspect d'un plumage de pintade étonnamment réussi. Chaque myrtille écrasée y avait imprimé une petite tache ronde, et la moire frangée de la ceinture disparaissait sous de longues macules noirâtres.

Mitaize se baissa, attira en avant les plis fripés de sa robe, mesura l'étendue du désastre et, en même temps, comprit le ridicule de sa situation, ridicule souligné par les rires étouffés des petites paysannes.

« Pourquoi riez-vous ? cria Mitaize, exaspérée...

— Parce que vous êtes joliment drôle, allez, mademoiselle », riposta la plus hardie.

Mitaize, à cette impertinente réponse, s'élança, trop heureuse de pouvoir assouvir sa colère, et poussa si fort la petite qu'elle tomba et se heurta rudement le front contre une souche à fleur de terre.

Ce fut le signal d'une mêlée générale : les

petits paysans prirent parti pour leurs sœurs ou leurs camarades, et, sans Daniel et Martial, Mitaize eût probablement passé un fort mauvais quart d'heure. Mais, bien qu'ils ne l'approuvassent pas, ils ne s'en croyaient pas moins obligés à la défendre, ce qu'ils firent sans enthousiasme, à son grand dépit, car elle devina à l'instant leur véritable pensée.

Martial avait relevé sa petite sœur et cherchait à la calmer de son mieux, mais la vue du sang qui maculait son mouchoir lui arrachait des cris d'épouvante, et il n'était pas facile de la maintenir.

Daniel eut une inspiration de génie :

« Voici l'oncle ! » cria-t-il....

Mitaize mesura l'étendue du désastre.

Tous, garçons et filles, se dispersèrent comme une volée de moineaux, abandonnant récolte et paniers ; la petite blessée elle-même oublia de crier pour fuir aussi vite que les autres ; en

un clin d'œil, les trois enfants se trouvèrent seuls avec Yermer.

« Maintenant, qu'allons-nous faire? fit Yermer très embarrassé, je ne peux pas vous laisser ici, mon maître l'a défendu, et je ne peux pourtant pas non plus emporter nos corbeilles tout seul.

— Nous t'aiderons, Martial et moi, fit Daniel, et, si Mlle Mitaize n'est pas une sotte, elle portera bien un panier aussi. »

Mlle Mitaize ne releva pas l'apostrophe, elle eût voulu rentrer sous terre et maudissait pour la première fois de sa vie sa toilette malencontreuse; mais voilà, le pire était qu'il ne lui restait aucun moyen de cacher sa mésaventure; son manteau avait disparu, la plus maligne de la bande l'avait emporté en s'enfuyant, sans que Mitaize, encore dans tout le feu de la colère, s'en fût aperçue à temps.

Elle souleva cependant avec courage un des lourds paniers et se mit en route sans tenter la moindre observation; elle n'avait plus qu'un désir : dissimuler à son oncle l'état pitoyable de son costume, échapper au coup d'œil perçant, moqueur, qu'elle redoutait, si tant est qu'elle pût redouter quelque chose. Pour cela, il fallait envoyer Yermer le prévenir qu'on regagnait les Molières sans lui et continuer sa route au plus vite avec Daniel et Martial.

Hélas! elle dut renoncer vite à cet espoir; l'oncle les rejoignit juste à la sortie de la forêt, et il fallut bien donner une raison de ce retour précipité, avouer la fuite des enfants.

Yermer essaya en vain de prendre sur lui une part de la faute, de dire que le manteau de Mlle Marguerite s'était égaré et que les enfants avaient voulu le chercher...

Mais il ne savait pas mentir, il balbutiait, si bien que M. Le Mauduy se mit à interroger Martial.

Celui-ci n'osa répondre.

« Décidément, fit le vieillard, vous vous entendez pour me cacher quelque chose; mais vous ne me persuaderez jamais qu'il n'y a pas là-dessous quelque tour de Mitaize. »

Et comme il examinait celle-ci, dont la mine confuse l'étonnait, il aperçut sa robe couverte de taches.

« Qu'est-ce que c'est, fit-il, ces petites t'ont roulée dans les myrtilliers?... Par exemple, ceci passe les bornes; je vais de ce pas me plaindre à leurs parents. Comment as-tu laissé faire tes sœurs, Martial? »

Le jeune garçon regarda Mitaize, comme s'il attendait qu'elle parlât, et, devant le muet reproche de ce regard, un besoin subit de franchise vint à la petite fille, elle voulut s'accuser,

mais sa rancunière humeur l'emporta. Ces gamines qui avaient osé rire de Marguerite Servaize méritaient une punition; tant mieux donc si l'oncle leur en faisait donner une sévère, et comme, après tout, Yermer et les deux garçons n'avaient rien vu, elle pouvait réellement laisser croire que les petites, par méchanceté, avaient taché sa robe, et cela leur apprendrait à rire; elles n'auraient que ce qu'elles avaient mérité.

On arriva enfin à la ferme après s'être reposé bien des fois, car les corbeilles pleines de myrtilles étaient lourdes, et Daniel pas plus que Mitaize n'avaient l'habitude d'en porter; aussi Mme Le Mauduy commençait-elle à être inquiète de leur absence prolongée, car elle avait vu passer les petites Claudel en courant, et Madeleine, qui venait de rapporter le manteau de Mitaize, n'avait pu rien comprendre aux explications des enfants.

Du premier coup d'œil, la vieille dame vit le costume de sa petite nièce et les avaries qu'il avait subies, sa gravité l'abandonna et elle se mit à rire, tout comme les petites campagnardes avaient ri.

Rien ne pouvait humilier davantage la vaniteuse Mitaize que d'être ainsi l'objet de la raillerie générale; mais elle fit assez bonne

contenance pendant que son oncle expliquait l'accident, que Yermer rentrait sans mot dire les corbeilles et que Martial retournait chez lui.

Mme Le Mauduy écouta sans rien dire les explications de son mari, puis, se tournant vers Mitaize :

« Est-ce ainsi que les choses se sont passées? dit-elle.

— Certainement, ma tante.

— Fais attention de me dire la vérité; pense que les petites du garde vont être punies et qu'elles ne doivent pas l'être injustement. »

M. Le Mauduy semblait étonné des questions de sa femme et de son ton sévère.

« Jean, étiez-vous là quand la chose s'est faite? demanda-t-elle.

— Non, bien entendu; je suis arrivé trop tard et je n'ai pu constater que les dégâts commis; mais la robe tachée de Mitaize est une preuve...

— Oh! mon pauvre Jean, une preuve!... oui, la preuve de la méchanceté et de la vanité de sa propriétaire, voilà tout. L'avez-vous seulement remarquée, cette robe?... savez-vous pourquoi elle l'a mise en se cachant de moi? c'est pour exciter l'envie des enfants qui devaient vous accompagner, et je serais presque contente de ce qui lui arrive, si je ne trouvais

dans le reste de sa conduite une duplicité qui me peine. Si on lui avait taché sa robe exprès, les taches ne seraient pas si rondes, ni si régulières, il y en aurait sur le corsage et un peu partout; au lieu de cela, vous n'en trouverez que sur les lés de derrière, presque à distances égales, comme si elle s'était assise sur des myrtilliers.

— Mais, c'est vrai que Mitaize s'est assise longtemps par terre! s'écria Daniel qui n'avait encore rien dit.

— Tu n'en sais rien, riposta-t-elle furieuse.

— Si, je le sais, je t'ai vue; tu n'as pas cueilli des myrtilles seulement un quart d'heure : tu as laissé tout faire aux autres, et tu t'es assise.

— Quand je me suis assise, tu n'étais pas là, cria-t-elle; tu n'es arrivé que quand elles ont ri et que je me suis fâchée.

— La cause est entendue, fit M. Le Mauduy; ce qui est arrivé se devine. Mitaize a tourmenté les petites, celles-ci en ont ri en la voyant si sale; c'est pourquoi cette jeune personne trouvait bon de me laisser croire qu'on lui avait joué un méchant tour.

— Aussi, fit la vieille dame, comme c'est Mitaize seule qui mérite d'être punie pour son défaut de soin, elle portera dimanche sa robe,

telle que la voilà, pour aller à la messe. Ne réplique pas, Mitaize, c'est inutile, je déteste les mensonges et les menteurs. »

Bon gré, mal gré, le dimanche suivant, force fut à Mitaize d'endosser la fameuse robe et d'accompagner sa tante à la grand'messe; elle essaya bien de résister au moment de partir, de retirer sa main de celle de M^me^ Le Mauduy, mais la vieille femme tenait ferme et ne la laissa pas aller.

Mitaize dut supporter les regards curieux des fermiers et des fermières, entendre certaines réflexions peu faites pour lui inspirer de l'orgueil, et, pour mettre le comble à sa honte, le hasard voulut que le curé de Saint-Jean prêchât sur l'humilité.

Une autre eût profité de la leçon, mais Mitaize était trop furieuse pour se promettre sincèrement de changer; tout le long de la messe elle rumina des projets de fuite, elle agita dans sa tête ce qui pourrait contrarier ses vieux parents; mais, qu'eût-elle imaginé pour blesser tante Marie-Anne, toujours si calme, si maîtresse d'elle-même? Quant à s'attaquer à l'oncle, sa vaillance n'allait pas jusque-là.

A la sortie de la messe, M^me^ Le Mauduy jugeant la punition suffisante, prit des mains de Yermer, qui attendait près du porche, le

manteau de Mitaize, et, sous ses plis amples, les malencontreuses taches purent être dissimulées. Puis la vieille dame reprit la main de la fillette :

« Maintenant, quitte ton air maussade, lui dit-elle, ta punition est finie. Je souhaite qu'elle te profite et que je ne sois plus jamais forcée de te punir. »

Mitaize détourna la tête; elle eût mieux aimé être battue que subir les remontrances doucement formulées par sa tante; elle les sentait justes et n'osait point s'insurger ouvertement. Mais, reconnaître ses torts!... cela, c'était plus que ne pouvait faire Marguerite Servaize, plus qu'elle ne voulait, plutôt, car ce qui lui manquait en toutes choses, c'était surtout la bonne volonté.

Claudel, le garde forestier, ayant appris la façon désagréable dont s'était terminée la récolte des myrtilles, s'était présenté chez M. Le Mauduy, amenant deux de ses enfants, pour apporter des excuses; mais le vieillard ne le laissa pas achever, il montra du doigt Mitaize assise près de sa tante :

« Claudel, dit-il, voilà celle qui devrait s'excuser; demandez-lui si elle y a seulement pensé; elle sait pourtant à qui votre petite Minonne doit d'avoir passé une mauvaise

Le garde forestier avait amené ses enfants pour faire des excuses.

nuit causée par la fièvre, et je lui aurais cru meilleur cœur. »

Le teint blanc de Mitaize s'empourpra, toutefois elle fit bonne contenance et, s'absorbant dans sa couture, feignit de n'avoir rien entendu.

« Non, non, Claudel, je ne veux pas entendre parler de gronder vos enfants, elles m'ont été fort utiles, et je n'ai pas à les punir d'avoir ri d'une chose ridicule; dites à votre femme que j'irai voir Minonne tantôt. »

Et ils s'éloignèrent ensemble. Dès que les deux hommes furent à quelque distance, Mitaize jeta son ouvrage :

« C'est trop fort, dit-elle, cette sotte Minonne qui se fait dorloter comme si elle était bien malade, pour une simple égratignure, qu'elle ne se serait pas faite si elle avait été moins maladroite. Et c'est à moi que l'oncle donne tort, c'est une injustice. »

Tante Marie-Anne ôta tranquillement ses lunettes, dont elle essuya les verres à son tablier :

« Tu trouves, fillette?... »

Mitaize, devant son clair regard, perdit un peu de son aplomb, mais elle répéta ·

« Oui, ma tante, c'est une injustice.

— Je vais donc prendre ton parti contre

l'oncle, petite, car réellement il me semble que tu as raison. Nous disons donc que tu as bien travaillé hier, aussi bien qu'elles toutes?...

— Non, ma tante, fit Mitaize avec une franchise peu ordinaire chez elle, cela m'a ennuyée tout de suite.

— Tu as été polie, très polie, du moins? »

Mitaize hésita :

« Je n'ai pas été polie, ma tante, cela n'en valait pas la peine.

— Vraiment! quand j'étais petite fille, moi, on me recommandait d'être polie toujours et avec tout le monde; la mode a changé depuis ce temps-là, paraît-il; enfin, passons; elles ont fini par te battre, ma pauvre Mitaize? »

La fillette devint cramoisie :

« Vous savez bien que c'est moi qui ai commencé et vous vous moquez de moi, ma tante, fit-elle en pleurant. Je ne l'aurais pas cru, je croyais que vous m'aimiez un peu et ce n'est pas vrai du tout. L'oncle me déteste.

— Il déteste tes défauts et il a bien raison, mon enfant; lui et moi nous voudrions te sentir parfaite ou du moins très bonne, très gentille, tandis que tu fais ton possible pour te montrer désagréable, est-ce bien de ta part, dis-le-moi? »

Mitaize s'était appuyée sur l'épaule de la vieille dame et réfléchissait. Tout un lent travail se faisait dans son esprit · elle comparait la douceur de tante Marie-Anne aux aigres reproches qu'elle avait entendu adresser à Marcelle Dorgebert par Mme Dorgebert elle-même, à ceux qu'il lui fallait subir de chacune de ses gouvernantes; elle s'avoua, qu'après tout, le vieux couple s'était imposé un grand sacrifice en les recevant tous les deux, et, tout d'un coup, prise d'un remords, elle passa ses bras au cou de la vieille dame et l'embrassa presque tendrement.

Mme Le Mauduy lui rendit son baiser :

« Mitaize, nous irons ce soir voir Minonne ensemble, nous lui porterons de la confiture, je sais qu'elle l'aime beaucoup et que sa mère n'en fait jamais.

— Si vous voulez, ma tante », répondit Mitaize qui n'osa décliner la proposition, bien qu'elle en eût grande envie.

Et le soir même, M Le Mauduy, en pénétrant dans la cuisine du garde, où Minonne, le front bandé, se tenait assise près de l'âtre, vit avec surprise Marguerite installée près d'elle, de l'autre côté du petit fauteuil de l'infirme, et causant avec les enfants de l'air le plus franchement aimable.

A sa vue, elle se leva, prête à quitter la place, mais il ne lui en laissa pas le temps, il

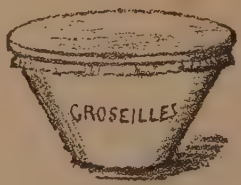
Minonne, le front bandé, était assise près de l'âtre.

s'assit au milieu du groupe et, sans paraître remarquer le mutisme subit de sa nièce, il s'occupa de sa malade, constata que la plaie du

front n'allait pas mal, demanda à Jeanne des nouvelles de sa santé et se mit à causer si gaîment que Mitaize ne le reconnaissait plus.

Quand Mme Le Mauduy, qui avait fait le tour du jardin avec la mère Claudel, vint reprendre sa nièce dont la conduite n'était pas sans lui inspirer quelques inquiétudes, elle la trouva écoutant une histoire que l'oncle contait avec verve, et riant aux éclats, tout comme Minonne, tandis que l'infirme les couvrait de son regard affectueux.

A ce moment, Daniel et Martial arrivèrent de la ville où ils étaient allés prendre leur leçon, et l'on rentra aux Molières tous ensemble. Marguerite s'endormit, ce soir-là, presque contente de sa journée, satisfaite de sa démarche, de Jeanne, de l'oncle, d'elle-même, et trouvant, au fond de sa conscience, la certitude, perceptible déjà, bien qu'encore un peu confuse, d'un devoir accompli.



VII

Depuis ce moment, elle se plut à fréquenter la maison forestière ; plusieurs fois par semaine, elle vint s'asseoir près de la petite paralytique dont la douceur lui plaisait ; on eût dit que de la résignation, de la patience vraiment extraordinaire de l'enfant se dégageait un charme qui la rendait sympathique à tous, car Mitaize, près d'elle, s'humanisait, ne se vantait pas ainsi qu'elle en avait l'habitude, ne se plaignait de personne, et, très doucement gagnée par une influence salutaire, faisait, sans s'en douter, certains progrès.

Jeanne, très fine, n'était pas sans avoir remarqué le grand travers de Mitaize, et, avec l'espèce de sensibilité maladive qui était le fond de son caractère, elle eût voulu l'apaiser,

lui persuader que ses parents ne voulaient que son bien.

Mais elle savait que des conseils directs eussent été mal venus; elle se bornait donc à laisser parler son cœur, à dire la reconnaissance des siens pour M. et Mme Le Mauduy, sa propre gratitude pour leurs bontés.

Mitaize la laissait dire, ne croyant lui montrer qu'une condescendance polie, mais en réalité ployant son esprit à de nouvelles idées, gagnant au contact de l'infirme une sorte de défiance de soi-même qui la rendait moins brusque et moins hautaine.

Il lui arrivait encore de se plaindre, de regretter d'être venue et un jour elle s'écria :

« Si vous étiez à ma place, Jeanne, vous ne trouveriez pas que tout est bien, j'en suis sûre : je désirais aller avec maman, on ne m'a pas plus écoutée que si j'avais demandé la chose la plus déraisonnable au monde.

— C'est qu'on ne pouvait pas vous écouter, mademoiselle. Allez! les parents, tous les parents, cherchent à faire plaisir à leurs enfants, mais les enfants ne doivent pas demander l'impossible; tenez, moi qui ne sors jamais, savez-vous que je rêvais une chose : aller un jour à Nancy, où j'ai une tante et des cousins, mais, si je le disais, cela tourmenterait maman de ne

pas pouvoir m'y conduire, et je n'en ai jamais parlé.

— Pourquoi n'iriez-vous pas? fit Mitaize avec surprise.

— Parce qu'il faudrait d'abord gagner la gare et que je ne puis pas marcher, et puis le voyage coûte cher, surtout dans les conditions où je l'entreprendrais; il vaut donc mieux que j'y renonce. Dans les premiers temps que j'avais cette idée-là, il me semblait que je ne pourrais jamais; à présent, c'est devenu facile. Martial a fait le voyage, lui, il me raconte ce qu'il a vu, et je vous assure qu'en l'écoutant, je suis aussi heureuse que si j'avais vu moi-même.

— Voir Nancy, fit Mitaize assez dédaigneusement, mais c'est assez peu de chose, ma chère; Paris, je ne dis pas; les monuments, les promenades, tout enfin; je voudrais vous y voir, Jeanne; que vous auriez de choses à admirer!...

— Je n'irai pas plus qu'à Nancy, mademoiselle Marguerite, répondit Jeanne avec un léger soupir, et je pense quelquefois que le bon Dieu a mis quand même sous mes yeux ma part de belles choses; de ma fenêtre, je vois la forêt, la prairie, j'entends les oiseaux chanter, je ne suis pas à plaindre, et, du reste, personne n'est à plaindre tout à fait; chacun a sa part de joie, il ne faut pas la dédaigner. »

Et les douces paroles de Jeanne se frayaient un chemin dans le cœur de Mitaize; petit à petit, elle s'attachait à l'infirme et se plaisait davantage auprès d'elle.

A présent, elle semblait prendre à tâche de contenter tout le monde; on eût pu croire qu'elle avait oublié ses amies parisiennes, les réunions, les bals d'enfants, les visites dont, jadis, le récit revenait sans cesse dans ses conversations; elle ne maugréait plus contre la simplicité de ses sarraux unis, ne cherchait plus à éblouir les petites filles du village qu'elle rencontrait quelquefois, et paraissait se contenter enfin des plaisirs à sa portée.

Daniel, pas très ami de l'étude, essayait néanmoins de travailler avec suite; il eût eu honte d'être trop distancé par Martial, et la présence de celui-ci, pour lequel l'étude était une joie, l'empêchait de se ralentir. M. Le Mauduy, qui ne le perdait pas de vue, se montrait assez satisfait; aussi le jeune garçon, rendu plus attentif encore par quelques brefs éloges, donnait-il le maximum de ses efforts. Rien ne le distrayait quand il avait une fois ouvert ses livres : il copiait, corrigeait, calculait avec un véritable entrain, ce qui ne l'empêchait pas de pousser un soupir de soulagement quand l'heure du repos sonnait, que Martial, refer-

mant son livre, reprenait le chemin de la maison forestière

M. Le Mauduy croyait Daniel tout à fait changé, et formait des projets, trop ambitieux au gré de sa femme qui souriait, ne se fiant qu'à demi à cette soudaine fringale de travail.

« Attendons, répétait-elle ; un changement si complet a besoin de la sanction du temps ; ce n'est peut-être qu'une lubie passagère, un engouement qui ne durera pas, pour Jeanne et Martial ; encourageons-les de notre mieux, montrons-leur que nous sommes satisfaits, mais qu'ils nous sentent toujours prêts à les reprendre, s'ils font quelque sottise. »

M. Le Mauduy approuvait et, de temps à autre, une velléité de paresse du côté de Daniel, une réponse impertinente de Mitaize lui prouvaient que ces apparences de sagesse n'étaient pas encore la sagesse elle-même.

Yermer avait à peu près terminé l'éducation du geai qu'il destinait à Marguerite ; l'oncle Jean avait donné une belle cage où maître Jack se prélassait, lissant ses plumes bleues et grises ; sa future propriétaire lui en ouvrait parfois la porte sans qu'il songeât à s'écarter beaucoup.

Il se mêlait aux poules devant la maison, leur prenait sous le bec les graines qu'elles

picoraient, avec une adresse et une malice qui causaient à la petite fille de vrais transports de joie. Il la suivait maintenant attentif à ses moindres gestes, imitant de son mieux ce qu'il lui voyait faire, et toujours prêt lorsqu'elle n'ouvrait pas assez vite la porte de la cage à crier de sa voix rauque : « Mitaize, Mitaize. »

Combien d'heures le pauvre Yermer avait-il prises sur ses nuits pour apprendre à parler à maître Jack?... il ne le disait pas. Quoi qu'il en soit, Mitaize était ravie et avait solennellement promis d'avoir le plus grand soin de l'oiseau, quand elle l'aurait enfin pour elle seule.

Sur ces entrefaites, elle reçut un court billet de sa mère, et Mme Le Mauduy, qui le lui remit sans observations, ne lui demanda pas davantage ce qu'il contenait.

« Sans doute, maman nous rappellera bientôt, et elle me l'annonce », songeait la petite fille en ouvrant la mignonne enveloppe, et elle s'étonnait de n'être pas plus joyeuse à cette idée d'un départ, qu'elle avait tant caressée. Mais Mme Servaize ne parlait pas de départ, elle répondait par un simple refus à la folle lettre de Marguerite sollicitant son rappel, et s'adressant à la raison, au bon cœur de sa fille, elle lui recommandait une obéissance absolue à tante Marie-Anne.

Sa santé, un peu meilleure, restait assez mauvaise pour qu'on l'obligeât à poursuivre, un mois de plus, un traitement qui lui faisait du bien; et elle avait besoin de sentir ses chéris en bonnes mains pour être rassurée sur leur compte. Il ne fallait pas songer à les rappeler près d'elle, et leur père, toujours occupé, était, ainsi qu'elle-même, heureux de les sentir près de ses parents.

« Ma chère Mitaize, crois-moi, disait-elle en terminant, profite des leçons de ta tante; en la contentant, c'est moi que tu contentes. On m'écrit que tu as grandi, que Daniel commence à travailler; rien ne saurait me faire plus de plaisir; encore un mois donc, ma chérie Si tu savais combien il y a de pauvres enfants qui ne connaissent la campagne que par ouï-dire, qui ne sentiront jamais la bonne odeur des forêts, qui ne verront jamais les bruyères fleurir le long de la côte des Molières!

« Pense que si je le pouvais, je serais avec vous, près des chers vieux qui m'ont élevée et auxquels je te charge de rendre un peu de cette affection qu'ils m'ont donnée autrefois.

« Je te parle comme à une grande fille, Marguerite, j'oublie que tu es trop jeune pour me bien comprendre, mais j'espère quand même que tu comprendras un peu et que tu ne vou-

dras plus me peiner en te plaignant comme tu l'as fait. »

Mitaize replia la lettre et resta songeuse : assez contente d'être traitée en personne sérieuse, pas très satisfaite de sentir ses doléances rester sans effet, elle poussa un soupir à l'idée du second mois qu'il faudrait passer aux Molières. Jusqu'alors, elle avait bien compté ne pas s'y éterniser, son orgueil robuste l'empêchait de croire à autre chose qu'à une punition pour le paresseux Daniel, punition qu'elle partageait sans l'avoir le moins du monde méritée ; aussi s'était-elle accoutumée lentement à la vie tranquille qu'on y menait, elle s'y fût plu tout à fait si on l'eût laissée libre de partir ou de rester.

Puis elle relut la lettre de sa mère qui lui disait un mot de ses amies ; Mme Dorgebert et Mme Drancy étaient venues lui faire une visite avant leur départ : la dernière emmenait sa famille au Tréport, les autres partaient pour les Vosges, probablement pour Bussang ou Gérardmer.

Eh bien ! quand elle les reverrait, après les vacances, Mitaize ne serait plus forcée de subir leurs récits de voyages, ni leurs exclamations admiratives, elle pourrait conter elle aussi ce qu'elle avait vu, ce qu'elle avait fait... en arran-

geant un peu, bien entendu. La ferme, l'étang, la maison forestière, la chasse, la pêche aux truites : tout cela serait bien à sa place dans un récit pittoresque, et ces demoiselles, si vaines de leur fortune, envieraient peut-être les plaisirs qu'elle avait goûtés. Ce serait une légère compensation aux ennuis du présent.

Les prunes achevaient de mûrir dans le verger, et l'on profita d'un jour de soleil pour secouer les arbres qui les portaient; avant cette opération qui terminait la cueillette, Yermer, monté sur les pruniers, en avait choisi les mirabelles les plus mûres et les plus grosses que Mme Le Mauduy allait convertir en confitures.

C'était une besogne difficile, laquelle, nécessitant tous les soins de la ménagère, mettait généralement M. Le Mauduy en fuite jusqu'au soir; il ne reparaissait que quand le dernier pot était rangé sur les hautes tablettes d'une armoire, et que les bassines de cuivre étaient replacées le long des murs.

Il ne manqua pas à sa coutume et comme, ce jour-là, Daniel avait congé, il lui proposa de l'associer à sa promenade. On devait pousser jusqu'aux restes, assez éloignés, d'un camp romain, redescendre pour dîner à l'auberge d'un village, et revenir ensuite par la forêt un

peu avant la nuit. Le jeune garçon, enchanté, accepta, mais sa sœur, à laquelle, pour la forme, il avait offert de venir aussi, déclara tout net qu'elle était nécessaire à sa tante, et qu'elle comptait aider à préparer les confitures.

Mme Le Mauduy ne se souciait peut-être pas beaucoup des services de la fillette, mais elle parut en faire grand cas, puisqu'on ne pouvait empêcher Mitaize de croire à son importance, mieux valait diriger vers les soins de l'intérieur et la conduite du ménage ce désir de dépasser autrui. Donc, elle remit à la petite un grand tablier blanc qu'elle noua sur sa robe et qui protégeait absolument celle-ci, puis elle dut aider sa tante à enlever les noyaux des mirabelles.

Les doigts de Mitaize s'engluaient d'un jus sucré qui sentait bon, le tas de prunes grossissait dans la terrine, et Yermer en apportait toujours. Il y en avait de pleines corbeilles, débordantes, par rangées bien alignées sur la table, et Mitaize, déjà fatiguée, s'arrêta, les yeux fixés avec découragement sur ces corbeilles inépuisables.

« Jamais nous n'aurons fini, ma tante!... »

Mme Le Mauduy se mit à rire.

« Et moi qui avais compté sur une aide hors ligne!... dit-elle. Allons, appelle Madeleine, qui

a fini de pétrir sa pâte; vois aussi si Yermer a chauffé le four.

— On fait donc les confitures au four?...

— Mais non, seulement on y fait sécher les prunes qui se gâteraient et qu'on est bien aise de retrouver en hiver; alors, comme il nous faut penser au souper de ton oncle, le four servira aussi à cuire une belle tarte. »

Mitaize revint à temps pour goûter la confiture.

Madeleine accourait; sur un signe de sa maîtresse, elle saisit un couteau, une corbeille qu'elle plaça sur ses genoux, et fit tant et de si rapide besogne que Mitaize ne parla plus de se remettre à l'œuvre. Pourquoi faire? Madeleine

finirait sa tâche bien plus vite toute seule, et, comme elle-même aimait à varier ses occupations, elle s'en alla flâner dans le verger où quelques fruits tachaient de leurs teintes dorées l'herbe foulée au pied des arbres, et se mit à les ramasser.

Près d'une heure s'écoula dans ce travail peu absorbant, car la fillette en prenait à son aise, lorsqu'elle se souvint que la marmelade devait cuire et que sa tante lui avait parlé d'une certaine écume sucrée, très bonne, qu'on enlevait à mesure pour la manger toute chaude, en tartines.

Elle revint donc juste à temps pour en recevoir sur une assiette et la déclarer excellente, puis elle aligna avec la plus grande symétrie les pots de faïence blanche sur la vaste table de hêtre, regarda l'horloge, bâilla, se plaignit de la chaleur, et, finalement, se souvint qu'elle avait oublié de faire à Yermer la commission de sa tante. Elle s'élança dehors et trouva le jeune domestique sous le hangar où il rangeait une échelle.

« Allez-vous-en, mademoiselle Marguerite, dit-il, c'est plein de poussière par ici, et puis il faut que je ramasse des épines que je veux brûler, vous pourriez vous piquer.

— Tu te piques bien, toi, et puis il n'y a pas

de danger, je ferai attention; tiens, ton four n'est pas allumé, et ma tante qui le croyait déjà prêt; attends, je vais t'aider. Donne-moi les allumettes.

— Je vous en prie, mademoiselle, ne vous en mêlez pas, ce n'est pas de l'ouvrage pour les demoiselles, de chauffer le four. »

Il s'agitait, gêné, inquiet, n'osant la renvoyer tout à fait, quand la voix de Mme Le Mauduy le fit sursauter.

« Que fais-tu là, Yermer? mes tartes sont prêtes!... »

Très rouge, tout pénétré de l'idée qu'il venait de manquer gravement à ses devoirs, Yermer se précipita pour achever sa besogne, et Mitaize, de l'air le plus indifférent, s'en retourna par le jardin vers la cuisine.

Comme elle allait y entrer, elle aperçut maître Jack, dont la cage était suspendue à l'une des fenêtres de la salle, et, faisant bien attention de n'être pas vue, elle donna la liberté à l'oiseau.

Pourquoi à ce moment plutôt qu'à un autre? Peut-être parce que Mme Le Mauduy avait fait enfermer Jack, de crainte qu'il ne causât quelque dommage, et que Mitaize avait tout simplement envie de chercher noise à quelqu'un.

Quoi qu'il en soit, deux minutes après, pen-

dant que la fillette tournait autour de la table où, maintenant, refroidissait la confiture, le geai arriva en sautillant par la porte laissée ouverte; mais lui qui, d'ordinaire, faisait assez bon ménage avec le chat Piquet, s'approcha de l'écuelle où celui-ci buvait tranquillement son lait et, voyant que son commensal ne voulait point abandonner la place, sauta dans la jatte où il se mit à secouer ses plumes, comme s'il eût voulu s'y baigner.

Du coup, le chat, enlevé à sa quiète béatitude par cette invasion malpropre, lui lança un coup de griffe et la bataille s'engagea.

« Mitaize, enferme le geai bien vite et chasse Piquet d'ici! » cria tante Marie-Anne.

La petite se mit donc à poursuivre les deux adversaires à travers la cuisine, sans se presser cependant, car le combat la divertissait; deux ou trois fois, elle fit mine de saisir l'oiseau, mais, soit maladresse, soit désir d'éterniser la poursuite, elle le laissa échapper.

« Voyons, Madeleine, dit encore M^me^ Le Mauduy, il faut que vous vous en mêliez, ma fille, Mitaize n'arrivera à rien de bon! »

Alors, Mitaize, laissant Madeleine courir après Jack, qui de nouveau se précipitait sur son adversaire, voulut montrer qu'elle était vraiment capable de quelque chose, elle

s'élança sur Piquet, auquel un coup de bec dans les yeux arrachait des miaulements plaintifs, et comme jusqu'alors elle n'avait jamais manqué, en passant près de lui, de lui tirer la queue ou les oreilles, le chat, pris de peur à son approche, s'enfuit.

Le geai sauta dans la jatte.

En deux ou trois bonds désordonnés il atteignit la porte, que Madeleine avait couru ouvrir; mais comme Mitaize voulait le saisir, il tourna sur lui-même, affolé, et sautant par-dessus la table, s'échappa, renversant toute une rangée de pots de confiture. Ceux-ci se brisèrent en tombant et laissèrent échapper leur contenu sucré et poisseux sur le sol.

Tante Marie-Anne ne put retenir un cri :

« On dirait que tu l'as fait exprès, Mitaize; c'était vraiment bien la peine de tant travailler pour que tu puisses emporter des confitures

que tu aimes!... Pourquoi avais-tu lâché cet oiseau?

— Ce n'est pas moi, ma tante, dit Mitaize de l'air le plus sincère, ce doit être Yermer ou Daniel; non, pas Daniel, nous l'aurions vu plus tôt, ce doit être Yermer, il était tout à l'heure par là. »

Mme Le Mauduy la regarda d'un air soupçonneux :

« Pourquoi Yermer l'aurait-il fait?

— Je ne sais pas, ma tante, il ne faut pas le gronder, il ne pouvait pas savoir que le chat renverserait la confiture. »

Cet essai de défense convainquit la vieille dame que Yermer n'était pour rien dans la désobéissance que lui attribuait Mitaize et, dès qu'elle eut terminé sa besogne, replacé le dernier ustensile et commandé à Madeleine de mettre le couvert, au lieu de se reposer, elle s'en alla vers le hangar où le petit domestique rangeait des fagots et l'interrogea.

Aux premiers mots, tout à la surprise d'une accusation imméritée, il voulut nier, mais quand Mme Le Mauduy ajouta :

« Je te répète ce que dit Marguerite; mais elle peut t'accuser à tort, de peur d'être grondée, et je sais que tu ne mentiras pas... »

Il ouvrit la bouche pour dire la vérité, puis

il se ravisa. Il ne voulait pas faire punir Marguerite; certes, elle seule avait pu ouvrir la cage, ce n'était point douteux, mais l'avoir accusé, lui, oh! il ne le croyait pas. Mme Le Mauduy l'avait mal comprise, et puis le geai était bien assez malin pour s'être sauvé tout seul. Satisfait de cette solution qui lui permettait de ne pas en vouloir à Mitaize, il la communiqua à sa maîtresse et celle-ci dut s'en contenter.

Mais Mitaize, qui sentait qu'elle avait mal agi en accusant le pauvre garçon, ne s'en fût pas repentie le moins du monde si elle n'eût songé qu'il pourrait bien, à l'occasion, lui jouer quelque mauvais tour, et jusque-là elle l'avait trouvé si parfaitement esclave de ses volontés qu'elle songea à s'excuser près de lui.

Dès qu'elle vit sa tante occupée, elle se glissa dehors et, sous le prétexte de porter du grain aux poules, elle pénétra à son tour sous le hangar.

« Mon pauvre Yermer, dit-elle, est-ce que tu as été grondé bien fort?

— Non, mademoiselle, Mme Le Mauduy ne m'a pas grondé du tout, et puis, si elle s'était fâchée, il valait encore mieux que ce soit contre moi que contre vous.

— Merci, mon bon Yermer; c'est que, vois-

tu, j'ai été si effrayée quand j'ai vu tomber la confiture que je n'ai pas osé avouer à ma tante que j'avais ouvert la cage; alors, elle a cru que c'était toi, et... et je suis bien aise qu'elle ne t'ait pas grondé. »

Le naïf Yermer n'en demandait pas tant pour trouver Mitaize la meilleure demoiselle de la terre, il n'était pas assez fin pour remarquer avec quelle adresse elle avait glissé sur sa faute et son mensonge, et il répondit avec une sorte de malice :

« J'ai dit à Madame que Jack s'était peut-être sauvé tout seul, et on ne peut gronder ni Jack, ni Piquet, pas vrai, mademoiselle? »

Il se mit à rire, de cet air que Mitaize déclarait niais au possible, quand elle parlait du pauvre garçon, et la petite fille, lui faisant un geste amical, disparut.

Qu'il était nigaud, ce Yermer! comme on lui faisait dire et croire ce qu'on voulait! Mais, vraiment, si les petites Drancy, toujours si moqueuses, l'avaient vue causer avec ce stupide garçon, elles auraient pu rire et faire rire leurs amies aux dépens de Mitaize, forcée de se contenter d'un pareil auditeur dès qu'elle voulait trouver à qui parler. Il est vrai qu'il y avait aussi la petite Jeanne et que celle-ci, dans sa simplicité naïve, valait mieux que

beaucoup d'autres, il fallait l'avouer; aussi

Mitaize porta du grain aux poules.

Mitaize se dit qu'ayant désobéi à sa tante, une certaine condescendance à ses désirs ne gâterait

rien, et s'en fut de son pas délibéré vers la maison forestière où la paralytique était seule.

Rien ne pouvait être plus agréable à Jeanne que cette visite de Mitaize, et celle-ci, charmée du bon accueil de l'infirme, oublia un instant ses prétentions ordinaires et son insupportable vanité. Elle fut elle-même, c'est-à-dire une petite fille rieuse et naturelle, sans rien de la préciosité et de l'affectation qu'elle croyait de bon ton de mettre en toutes choses; cependant elle n'osa parler de son aventure du jour, trop certaine que les yeux clairs de Jeanne prendraient une expression de blâme muet qu'elle ne voulait pas affronter.

Et puis, désobéir, passe encore, mais elle avait menti, et son orgueil lui-même s'accommodait mal de cette bassesse qu'on nomme un mensonge. Le mieux était donc de n'y plus penser. Mitaize, en effet, n'y pensa plus.

VIII

Quelques jours après, au retour d'une course, M. Le Mauduy annonça que, le lendemain, il conduirait Mitaize à la ville, chez des amis auxquels venaient d'arriver des visiteurs. La petite fille serait enchantée de trouver une compagne de jeux, on l'inviterait donc à venir aux Molières, et Mitaize, suivant son habitude, manifesta une hésitation qui frisait le déplaisir :

« Qui est cette petite fille?.. est-elle bien?... pourquoi veut-elle me connaître? . il me semble que je préférerais rester ici...

— Cette petite fille est fort bien élevée, répondit l'oncle visiblement agacé, et tu peux rester si tu veux, car elle n'a pas demandé à te connaître, c'est moi seul qui m'étais avisé qu'une nouvelle amie te plairait, puisque ta grandeur s'accommode mal des fillettes de nos

environs; mais si cet arrangement ne t'agrée pas, tu es libre, petite. »

Mitaize regrettait déjà ce qu'elle avait dit, et quand Mme Le Mauduy fut seule :

« Ma tante, fit-elle d'un ton décidé, j'aimerais à voir cette petite fille, vous savez...

— On ne l'eût pas dit tout à l'heure, Mitaize, et tu peux te flatter d'être changeante.

— C'est que, ma tante, j'ai craint qu'elle ne soit pas convenable, et maman recommandait toujours à Mademoiselle de choisir mes amies. »

La vieille dame se mit à rire :

« Bah! vraiment! Espères-tu me faire croire que tu risques de mécontenter ta mère en fréquentant les familles où ton oncle te conduira! Tu ne manques pas d'aplomb, sais-tu, fillette?... Dois-je penser que tu désires vraiment accompagner ton oncle demain ?

— Oui, oui, ma tante.

— Eh bien ! je le lui dirai et il t'emmènera, petite girouette. »

Le lendemain, Mitaize, toute pimpante dans un de ses costumes parisiens, s'en allait gaiement le long du sentier qui gagnait sous bois la route de la ville voisine. Daniel et Martial, leurs livres sous le bras, marchaient en avant, cueillant çà et là une myrtille restée aux bran-

ches ou une framboise; Daniel sifflait un air de chasse, tandis que Mitaize, l'air posé, réglait son pas sur celui de l'oncle, très préoccupée de ne pas déranger l'harmonie de sa toilette et de paraître à son avantage. Où son oncle la conduisait-il? Chez quelques vieux bourgeois maniaques et insupportables, où elle s'ennuierait beaucoup, pour peu que la compagne qu'elle allait y trouver fût tant soit peu niaise.

Un mot de Daniel lui ouvrit, un moment, des perspectives peu agréables.

« Oncle, est-ce que nous pourrons vous rejoindre à la pharmacie quand nous aurons pris notre leçon?

— Certainement, si nous y sommes encore, et nous y serons pour peu que Mitaize soit gentille et s'amuse. »

Ladite Mitaize ne put réprimer une grimace : une pharmacie de petite ville, pouah! on allait s'enfermer dans quelque maussade arrière-boutique, encombrée de pilons, sentant le camphre et les drogues; mais aussi comment avait-elle pu s'imaginer que son oncle avait des connaissances distinguées!

Son démon familier lui soufflait toutes sortes d'excuses pour ne pas aller plus loin, mais il fallait oser les donner, et Mitaize n'osa pas; elle entra donc en ville, très sincèrement désolée

d'être revenue sur sa première résolution et décidée à se tenir sur la réserve.

Elle traversa la place du Marché à la suite de M. Le Mauduy qui recevait et rendait de nombreux saluts, et sa maussaderie devint si évi dente que Dany, avant de disparaître dans l'allée de la maison où habitait son professeur, se tourna vers elle pour lui demander en riant si elle se sentait vraiment chagrine de le quitter.

Mitaize pinça les lèvres et se détourna juste à temps pour entendre une grosse dame dire à sa compagne :

« N'est-ce pas la nièce de M. Le Mauduy, cette petite fille en toilette bleue? Ce serait la fille de Laure Le Mauduy, vous savez, cette jolie personne qui a épousé un médecin parisien? »

Mais la jeune femme, enveloppant Mitaize d'un coup d'œil, répondit :

« Ce n'est pas probable, madame, une petite Parisienne aurait l'air moins guindé; celle-ci serait gentille sans cette raideur d'automate; sa toilette est... »

On passa, et il parut à la fillette, qui n'avait pu comprendre le reste de la phrase, que son oncle n'avait pas perdu un mot des réflexions de ces dames, car une espèce de sourire glissait sous sa moustache blanche.

Par exemple! Ces bavardes provinciales se

figuraient-elles entendre quelque chose à la tenue ou à la toilette?... et Mitaize, se retournant, les toisa d'un regard malveillant. Il n'y avait pas à dire, leurs simples toilettes du matin étaient correctes, leur tournure point ridicule, et elle dut reconnaître avec dépit qu'elles paraissaient des femmes comme il faut.

Cet incident n'était pas de nature à lui rendre sa belle humeur, et quand on vit, au tournant de la place, la devanture de la pharmacie, Mitaize était plus décidée que jamais à se montrer strictement polie, mais à ne point risquer la moindre avance.

Cependant, au lieu d'entrer dans le magasin, M. Le Mauduy frappa trois coups sur un timbre à l'entrée du vestibule et fit passer sa nièce; ils montèrent un vaste escalier à rampe de fer forgé et une bonne les introduisit dans un coquet salon du premier étage, où une jolie dame se leva, tendit la main à M. Le Mauduy, embrassa Mitaize et lui présenta une petite fille à peine plus jeune qu'elle, qui s'amusait dans un coin avec des albums.

La mauvaise humeur de Mitaize s'était évanouie devant cet accueil aimable; certes, partout jusqu'alors on l'avait bien reçue, mais quelle différence entre les campagnards un peu frustes des Molières et cette dame si bien mise!

Mitaize, qui ne voulait voir en tout que l'apparence et qui préférait un extérieur élégant à toutes les qualités du monde, était cette fois servie à souhait. Au bout d'un instant, la petite Georgette et elle étaient devenues amies, aussi M. Le Mauduy put-il la confier à la jeune Mme Spielmann pour aller, comme d'ordinaire, faire un bout de causette en bas.

Ceci ne faisait pas l'affaire de Georgette Spielmann, qui, s'accrochant à lui, le supplia de les emmener chez grand-papa.

« Tu verras comme c'est amusant, dit-elle à Mitaize, tous ces tiroirs, ces pots de faïence où il y a écrit des noms qu'on ne comprend pas, et puis grand'maman nous donne des pastilles de réglisse et toutes sortes de bonnes choses. »

Mitaize regarda son oncle :

« Mais je ne demande pas mieux, dit-il, amusez-vous, mes enfants, c'est de votre âge. »

Mitaize et Georgette descendirent donc ensemble. Mme Spielmann prit sa broderie et s'installa près du fauteuil où sa belle-mère tricotait; M. Le Mauduy s'assit derrière le comptoir, aux côtés du pharmacien, dont l'élève dosait une mixture sous sa surveillance.

Georgette avait eu raison, c'était amusant : par les vitres claires, on voyait défiler les passants dont la silhouette minuscule se mou-

vait très lente, la tête en bas, dans les grands bocaux rouges et bleus de la devanture, puis on avait, bien à soi, dans un coin une table basse mise là exprès pour Georgette.

Les prétentions de Mitaize à la supériorité avaient beau jeu avec Georgette Spielmann, dont le naturel sociable, le caractère doux, faisaient une compagne douée de tout le bon vouloir désirable. C'était donc Marguerite Servaize qui tenait le premier rôle, et sa compagne l'écoutait gentiment parler.

Bientôt, lasse de raconter, Marguerite insinua qu'elle aimerait jouer à peser quelque chose, comme l'élève, qui avait une si jolie balance et qui puisait de temps en temps dans un tiroir.

Georgette se leva avec docilité et alla tout bas demander une permission à son grand-père, ce qui ne laissa pas de mortifier un peu Mitaize; puis elle revint, très joyeuse d'avoir obtenu ce qu'elle désirait, et toutes deux s'en allèrent dans le laboratoire, conduites par l'élève qui, tout en roulant ses pilules, verrait à surveiller leurs jeux.

A un certain moment, Mitaize lui demanda le nom d'une poudre qu'il manipulait avec précaution, replaçant toujours hors de leur portée le bocal de verre où il le prenait.

« C'est du poison, mademoiselle, répondit-il.

— Je voudrais voir », dit-elle.

Georgette la tira doucement par la manche :

« Oh! je vous en prie, Marguerite, laissez ces vilaines choses-là.

— Poltronne, fit Mitaize, je suis sûre, au contraire, que ce serait amusant de toucher à ces choses...

— Grand-papa le défend, Marguerite.

— Qu'est-ce que cela fait? riposta Mitaize avec le plus grand sang-froid.

— Oh! oh! fit l'élève qu'elle ennuyait, cela fait, mademoiselle, que Georgette, qui est une bonne petite fille, ne désobéit pas, elle se contente de jouer à ce qui est permis.

— Alors, si on ne peut rien faire, rentrons avec les vieux, dit Mitaize fort contrariée; cela va être amusant!...

— Oh! oui, va, fit la petite qui n'avait pas saisi l'intention, j'aime tant grand-papa et grand'maman Spielmann, ils sont si bons, si gais, maman aussi les aime beaucoup et nous avons été enchantées de venir. Mais j'oubliais, M. Le Mauduy est presque comme ton grand-père et tu sais aussi ce que c'est d'être gâtée. »

Mitaize hocha la tête d'un air peu convaincu.

« Mon oncle ne s'inquiète guère de m'être agréable, dit-elle, et si ton grand-père est bon

pour toi, tant mieux, tout le monde ne lui ressemble pas, va.

— Oh ! Mitaize, tu ne veux pas dire qu'on est méchant pour toi? fit la petite, scandalisée.

— Bien sûr qu'on ne me bat pas ! répondit

« C'est du poison, mademoiselle » répondit l'élève.

Mitaize, mais on me contrarie toute la journée, ma tante est sévère et ne me laisse aucune liberté. C'est pour cela que mes vacances ne ressemblent pas aux tiennes : tu peux te plaire ici, moi je me déplais aux Molières, voilà tout. »

Georgette ne répondit pas. Mitaize lui faisait trop l'effet d'une grande personne pour qu'elle osât lui donner tort, et pourtant, pourtant...

cette manière de s'exprimer sur le compte de personnes de sa famille bouleversait toutes ses notions sur la bienséance et le respect; elle regardait sa nouvelle amie sans rien dire, et Mitaize, que sa mine étonnée divertissait fort, reprit :

« Je ne sais comment papa a eu l'idée de nous envoyer ici, où nous sommes sermonnés, tourmentés toute la journée, et de toutes les façons. On me fait un crime de n'avoir pas le goût d'un tas de travaux bons pour une fille de ferme; je n'ai pour toute compagnie que celle de deux ou trois enfants ignorants et grossiers; puis-je m'y plaire, je vous le demande? »

Ce fut M^me^ Spielmann qui répondit; elle était venue fort doucement en soulevant une portière qui masquait l'entrée de la pièce voisine, et n'avait rien perdu des doléances de Mitaize.

« Voyons, ma mignonne, il ne faut rien exagérer », dit-elle, pendant que Mitaize, à cette apparition inattendue, eût souhaité être à cent lieues. « La petite Jeanne Claudel, que vous pouvez voir, je crois, n'est ni grossière ni ignorante, et puis, si votre oncle vous condamnait à n'avoir aucune relation hors des Molières, vous ne seriez pas ici. Quant aux occupations qu'on vous impose, êtes-vous sûre qu'elles excèdent vos forces?

— Je n'ai pas dit cela, madame, répondit Mitaize avec embarras.

— Alors, dites-moi en quoi elles consistent au juste, je puis prier Mme Le Mauduy de vous les épargner?

— Ce n'est pas la peine, madame, elle ne vous écoutera pas.

— Enfin, voyons toujours...

— Eh bien! je dois faire ma chambre et travailler deux heures chaque matin à de grossiers raccommodages ou à des coutures dans du linge commun, tricoter des bas de grosse laine.

— Est-ce tout?...

— Oui, madame, et je dois finir ma tâche avant de pouvoir m'amuser.

— Alors, ma mignonne, je ne vois pas que vous ayez sujet de vous plaindre, et je vous avoue que j'approuve tout à fait votre tante. Georgette aussi a sa tâche, elle s'en acquitte moins bien que vous, sans doute, puisqu'elle est plus jeune, mais enfin j'exige qu'elle la remplisse tous les jours. Pour le plus ou moins d'élégance du travail, cela n'a pas d'importance; si on ne vous confie maintenant que du linge ordinaire, vous pourrez, plus tard, mener à bien des travaux plus délicats.

— Je voudrais seulement qu'on se mît à ma

place, riposta Mitaize énervée, quand il faut compter les points d'un ourlet ou d'un tricot jusqu'à en avoir mal aux yeux !

— C'est pourtant ce que font toutes les petites filles.

— Mes amies ne le font pas, madame.

— Elles ont tort, Marguerite, ou plutôt leurs parents ont tort de ne pas les y forcer, et Mme Le Mauduy vous rend le plus grand des services en l'exigeant de vous, vous le comprendrez plus tard. Maintenant, laissons là ces choses sérieuses, je suis venue vous chercher pour goûter. »

C'était donc une gageure, un complot ! Chacun s'entendait pour blâmer ses moindres actes, ses moindres paroles, et le goûter succulent servi dans de curieuses faïences ne dérida pas la vaniteuse petite. Comme si l'on pouvait établir une comparaison entre elle et Georgette ! Celle-ci ne passait que huit jours chez ses grands-parents, et, si elle n'y retrouvait point toutes ses habitudes, du moins l'ennui était de courte durée pour elle ; pour Mitaize, au contraire, le séjour à la campagne impliquait une entière soumission à une règle de conduite trop pénible, à des travaux qu'elle qualifiait d'inutiles, à des sujétions vexatoires, et, dans une des révoltes dont son esprit avait l'habitude,

elle repoussait la seule idée d'obéir volontiers et de mettre ainsi un terme à la situation ambiguë où elle se plaçait vis-à-vis de ses vieux parents.

Elle insista convenablement sur l'invitation de son oncle à Georgette et à sa mère, car elle ne voulait pas être taxée d'impolitesse, mais lorsqu'elle embrassa son amie qui la reconduisait, elle se fit violence pour ne pas la mordre ou la griffer, comme elle en avait envie, au mépris de sa correction de petite femme.

Daniel, auquel son professeur avait rendu sa liberté juste à temps pour lui permettre une courte station à la pharmacie, et que le goûter n'avait pas laissé insensible, crut, une fois en route, pouvoir déclarer que les Spielmann, vieux et jeunes, étaient des gens très chic.

« Qu'en penses-tu, Mitaize? demanda M. Le Mauduy.

— Georgette est une petite sotte et sa mère une poseuse, déclara sèchement la fillette.

— Pas si sotte ni si poseuse que toi! fit Daniel furieux.

— Eh là! mon garçon, un peu de calme, s'il te plaît, laisse à ta sœur ses idées, si elles lui paraissent bonnes; en tout cas, elles sont neuves, car jamais personne n'a accusé de pose cette aimable M^me^ Spielmann. J'espère cependant,

Mitaize, que ton opinion, quelle qu'elle soit, ne t'empêchera pas d'être parfaitement convenable à leur égard.

— Pourquoi ne serais-je pas convenable? » demanda-t-elle d'un air qui semblait proclamer que Marguerite Servaize l'était nécessairement toujours.

« Mais, parce que tu appelles trop souvent les convenances ce qui te convient à toi, fillette, et que, moi, je les appelle : ce qui convient aux autres. Ah! voilà que j'empiète sur les attributions de ta tante; les sermons, comme tu dis, sont de son ressort. Tu t'es donc ennuyée chez les Spielmann, que te voici de mauvaise humeur?...

— Pas trop d'abord, mais nous n'avons presque pas pu nous amuser dans le laboratoire; il y avait là un stupide garçon qui semblait faire exprès de nous contrarier en tout.

— Parions que tu voulais lui apprendre à manipuler ses drogues?...

— Oh! non, seulement l'aider un peu.

— Et il n'a pas accepté ton aide, le nigaud, fit M. Le Mauduy, riant de tout son cœur; qu'est-ce qu'il a donné pour raison d'un pareil manque d'égards?

— Rien du tout, répondit Mitaize, nous l'avons planté là pour aller goûter et j'ai mangé

deux parts de crème pour être sûre qu'il n'en resterait pas pour lui. »

Daniel éclata de rire :

« Ma pauvre Mitaize! quel dommage qu'il y ait eu deux jattes de crème semblables : tout le monde y a goûté. Martial lui-même est arrivé à temps pour avoir sa part, et ce n'était pas la peine de paraître gourmande, ni de risquer une indigestion pour si peu. »

Mitaize n'eut pas d'indigestion, mais elle bouda son frère toute la soirée, sans que, du reste, il parût s'en inquiéter beaucoup, car décidément, son oncle le remarquait, à mesure qu'il se soumettait au travail, la dangereuse influence de Mitaize perdait du terrain.

IX

La journée du lendemain s'annonça fort belle. Marguerite ne songea pas à récriminer lorsqu'elle dut seconder sa tante pour de menus rangements ; elle prit même l'initiative de certains préparatifs, et, dans son zèle nouveau, elle accablait Madeleine d'ordres contradictoires où la pauvre fille ne se reconnaissait plus.

Mitaize avait enfin, suivant l'expression de Dany, trouvé une bonne occasion de faire ses embarras, et, profitant de ce que tante Marie-Anne lui avait permis de commander un peu, elle avait ouvert les armoires, fait déballer un service de porcelaine dont le vieux ménage ne se servait jamais, mis un complet désordre dans les piles de serviettes pour en choisir de finement ouvrées. Elle voulut mettre la table tout de suite pour être sûre que tout serait disposé

Mitaize avait fait déballer un service de porcelaine.

à sa guise, mais quand tante Marie-Anne reparut, ce fut pour blâmer tant d'apprêts, qu'elle ne se gêna point de qualifier d'inutiles.

Ma chère enfant, je croyais que tu m'avais mieux comprise; nous autres campagnards nous ne pouvons offrir qu'une hospitalité sans le moindre étalage de luxe. M. Spielmann, qui vient nous voir chaque année, s'en contente, et je ne sais pourquoi nous changerions quelque chose à nos habitudes. »

En un tour de main, elle fit disparaître les assiettes de porcelaine à filets dorés, les serviettes damassées et les quelques pièces d'argenterie qui ornaient la table et remplaça le tout par de la faïence à fleurs, des serviettes de toile bise à liteaux rouges embaumant la lavande.

Mme Le Mauduy plaça au milieu, dans un pot de grès commun, un gros bouquet de bruyères, et se tournant vers sa petite-nièce :

« Est-ce que mon couvert ne te plaît pas, Mitaize? »

La petite fille, qui ne manquait pas de goût, n'osa pas cacher que celui-ci lui plaisait, mais elle eut soin d'ajouter :

« Seulement, avec si peu de chose, vous aurez l'air d'être par trop pauvres.

— Nous ne sommes pas riches non plus, ma

mie, fit tranquillement tante Marie-Anne, mais que cela ne te tourmente pas, nous y sommes habitués. Pourvu qu'on ait le nécessaire, un peu plus, afin de pouvoir aider plus pauvre que soi, c'est tout ce qu'il faut à de vieilles gens comme nous. A quoi nous servirait d'être riches? Pourquoi, surtout, ne l'étant pas, chercherions-nous à le paraître?

— Pourquoi? ma tante, mais pour être estimés, considérés; on l'est bien davantage quand on est riche!

— Ma pauvre enfant, où as-tu pris de pareilles idées? ce n'est pas ta mère qui te les a mises en tête, pourtant?

— Non, ma tante, ni maman, ni papa, mais tout le monde sait ces choses-là. Si papa n'avait pas de coupé à lui pour faire ses visites, on les lui paierait bien moins cher; si maman n'avait pas un bel appartement, nous passerions pour gênés et cela nous ferait beaucoup de tort.

— Bravo! fit la voix sonore de M. Le Mauduy qui entrait, voilà une petite fille bien savante. Marie-Anne, ma chère, est-ce qu'elle ne vous donne pas envie de porter des robes et des chapeaux à la dernière mode?... Non!... Vous êtes donc incorrigible, tout comme moi qui projette de recevoir nos hôtes sans m'endimancher. Voyons, Mitaize, ne fais pas la moue; si les

balivernes que tu nous contes sont vraies pour certaines gens, c'est que ces gens-là sont des sots. Souviens-toi que, au contraire, mieux vaut n'avoir qu'un peu, très peu de mérite, pourvu que ce peu vous appartienne, que de tromper les gens par de fausses apparences. Sur ce, viens-tu sur la route, au-devant de notre monde?

— Je ne suis pas habillée, mon oncle. »

Il haussa légèrement les épaules :

« Tu n'es pas déshabillée non plus, il me semble, mais peut-être tiens-tu à éclipser Georgette? A ton aise, petite, fais-toi belle et ne la conduis pas du côté des myrtilliers. »

Mitaize baissa la tête : toute allusion à sa dernière sottise lui était fort pénible; aussi, de peur qu'il ne prît fantaisie à l'oncle d'en parler aux dames Spielmann, dès qu'il les rencontrerait, elle se décida brusquement à le suivre sans changer de robe.

« Allons, c'est bien, ma mie! » fit-il, ne devinant pas le réel motif de l'empressement de Marguerite.

Celle-ci se garda de le détromper. Sa vanité toujours en éveil se satisfaisait pourtant des moindres choses; elle était enchantée de passer devant la maison forestière en compagnie de personnes distinguées, et d'exciter la curiosité

des babys. Le même mauvais sentiment qui l'eût portée à dédaigner les Spielmann s'ils s'étaient trouvés en face des demoiselles Dorgebert, la portait à faire montre de ses nouvelles connaissances sous les fenêtres de l'infirme. Jeanne s'était dernièrement permis de lui donner un conseil, oh! un bien petit conseil, bien facile à suivre, et Mitaize, quand son détestable caractère ne l'emportait pas sur son cœur, s'était montrée presque reconnaissante; aujourd'hui, par un brusque retour en arrière, elle regrettait ce qu'elle nommait sa condescendance, et eût voulu faire repentir Jeanne de la liberté grande

Mais, à son vif étonnement, la jeune M^me^ Spielmann s'arrêta devant la maison forestière, et la femme du garde dut lui amener ses petites filles auxquelles Georgette donna le sac de bonbons qu'elle leur apportait; puis, elle remit un volume à Jeanne dont les yeux brillants et les mains tremblantes disaient assez l'émotion.

Pendant leur courte visite, Mitaize, froissée d'être reléguée au second plan, se tint un peu en arrière, très digne et très froide. M. Le Mauduy, qui s'en aperçut, avait grande envie de rabattre ses grands airs en emmenant les trois petites filles chez lui, mais il réfléchit qu'il faudrait alors trop surveiller Mitaize qui, certainement, n'aurait de repos qu'en leur jouant

quelque mauvais tour. Dany achevait ses devoirs quand Georgette et sa mère arrivèrent; il s'était hâté, car son oncle, tout en le dispensant de sa leçon pour ce jour-là, ne lui avait pas accordé un congé complet.

Mitaize, au lieu de l'exciter au travail, s'était élevée contre ce qu'elle appelait en cachette une tyrannie, et, en l'écoutant, il avait un moment hésité à se mettre à l'ouvrage. Qui sait, l'oncle n'oserait pas le punir devant Mme Spielmann?... Une crainte le retint . Mitaize avait beau le traiter de « poule mouillée », désobéir, c'était risquer beaucoup, car l'oncle ne plaisantait pas avec la discipline; il préféra donc se mettre en règle avec lui.

Content de soi et des autres, il fit donc le meilleur accueil à sa petite amie Georgette, lui fit les honneurs du jardin et du verger, si bien que Mitaize, désireuse de le surpasser en politesse, proposa d'aller voir la cascade, tandis que Mme Spielmann se reposerait près de tante Marie-Anne.

« Oui, j'aimerais voir la cascade et je vais demander la permission », dit Georgette qui courut vers les deux dames et revint presque aussitôt, tenant la main de M. Le Mauduy.

« Marchez devant, mes enfants, je vous suis, fit l'oncle Jean en allumant sa pipe; un

petit tour de forêt vous ouvrira l'appétit. Toi, Mitaize, conduis Georgette et prends garde en traversant le ruisseau. »

La vanité de Mitaize trouvait son compte à servir de guide à la petite : c'était encore posséder une supériorité, celle de l'âge. Celle de la raison aussi, pensait-elle alors et, avec des précautions infinies, elle la fit passer sur les ponts de bois un peu étroits et glissants qui permettent de franchir le ruisseau aux divers endroits où il traverse le chemin.

Elle lui aida gentiment à escalader le raide sentier coupé de pierres qui mène à la cascade et voulut la conduire au bord du lac en miniature où se réunissent les eaux de la chute, au pied des roches d'où elle tombe.

Georgette, enchantée, battit des mains et déclara qu'elle n'aurait jamais cru la cascade si jolie, que c'était bien dommage que son grand frère ne fût pas là pour la dessiner...

« Mais tu sais, toi, Marguerite, tu me l'as dit, tu me la dessineras, n'est-ce pas?... »

Mitaize, qui n'avait pas cru être si vite priée de montrer le talent dont elle avait fait grand bruit, dut avouer qu'elle ne dessinait pas encore d'après nature et sa bonne humeur se ressentit de l'aveu.

Daniel, en ce moment, venait de découvrir,

dans un ravin en contre-bas, une fougère curieuse et cherchait à la déraciner sans pouvoir y parvenir seul ; il demanda donc à son oncle de l'aider et celui-ci, tranquille sur le compte des petites qui s'étaient assises sur une roche, en face de la cascade, leur recommanda encore de les attendre pour revenir à la maison, et descendit retrouver Daniel qui s'épuisait en efforts inutiles.

A peine eut-il disparu que Mitaize, lasse de son immobilité fatigante, se trouva debout :

« Ce Dany, qui s'imagine avoir découvert une plante extraordinaire, dit-elle, quelle sottise ! je parie que les fougères qui poussent là-haut, vois-tu, sur ce rocher d'où tombe le ruisseau, sont plus belles que la sienne !...

— Mais, celles-là, on ne peut pas les cueillir...

— Par exemple ! .. on peut très bien, en faisant le tour du rocher ; il y a un sentier commode qui conduit dessus, juste où sont les plants de fougères ; viens un peu, je vais t'y conduire. »

Georgette, à qui l'assurance de Mitaize imposait, la suivit docilement, et le bruit léger de leurs pas, étouffé du reste par le jaillissement de l'eau dans son bassin caillouteux, n'arriva pas jusqu'à l'oncle Jean.

Lorsqu'au bout de quelques minutes il reparut à la place qu'il avait quittée tout à l'heure, son regard chercha les fillettes : plus personne.... Il allait appeler, quand sa voix s'étrangla dans sa

Elle se trouva debout sur les pierres chancelantes.

gorge : Georgette, sur l'extrême bord de la roche surplombante, à droite de la cascade, se pen-

chait pour atteindre des fleurs sauvages dont elle se confectionnait un bouquet.

Plus près qu'elle encore de la coupée à pic, Mitaize, sans souci du danger, arrachait tranquillement un brin de fougère.

Comment les tirer de là, quand le moindre mouvement de surprise pouvait provoquer une chute mortelle? Livide, il laissa tomber sa pipe sur le sentier où elle se brisa, et, s'avançant le plus près possible du bord du lac, il affermit sa voix et appela : « Mitaize! »

Elle se redressa brusquement, et se trouva debout sur les pierres chancelantes qui jonchaient l'espèce de plate-forme moussue :

« Fais descendre Georgette par où vous êtes montées, ou plutôt non, donne-lui la main, et ne bougez pas de votre place, je viens! »

Mais il avait compté sans le besoin de désobéissance qui inspirait une bonne part des actions de sa nièce, car, à peine eut-il tourné la cascade dont le bruit allait s'atténuant derrière son écran pierreux, qu'il entendit la voix de Mitaize, disant :

« Viens vite, descendons, nous allons faire une surprise à l'oncle, nous serons en bas avant qu'il arrive.

— Marguerite, il a dit que nous devions attendre, et puis, j'ai peur de descendre.

— Sotte, poltronne! riposta Mitaize, allons, descends bien vite, il n'y a pas le moindre danger. »

Cette fois, M. Le Mauduy n'hésita plus, il se lança dans le sentier qu'il escalada avec une rapidité de jeune homme, et arriva au sommet comme Mitaize, rouge de colère, poussait la petite en avant, au risque de la tuer sur les roches.

Heureusement, au lieu de rouler sur la pente, Georgette s'abattit entre les bras solides de l'oncle Jean, qui l'assit doucement sur la mousse au revers de la roche et se retourna vers Mitaize pour lui tendre la main.

Mais la petite, sûre d'être grondée pour son escapade, ne voulant pas avouer qu'elle s'était mise dans son tort en se risquant là-haut, se rejeta en arrière :

« Ne me tenez pas, mon oncle, je vais très bien descendre seule »... commença-t-elle. Mais son pied glissa sur la mousse humide, elle chancela et, ne trouvant rien pour se retenir, tomba en arrière du haut de la roche dans le petit lac.

Heureusement, Yermer, envoyé par sa maîtresse pour prévenir les promeneurs que le déjeuner les attendait, arrivait à la cascade; il s'élança dans le bassin peu profond, et soule-

vant Mitaize étourdie, à moitié suffoquée et même un peu meurtrie, bien que l'eau eût amorti le choc, il gagna le bord que Daniel, tout tremblant, l'aida à escalader. Georgette effrayée poussait des cris lamentables.

M. Le Mauduy, pâle comme un mort, arrivait enfin, il saisit Mitaize qui ne bougeait plus et se mit à courir vers la ferme.

Il y eut un instant de confusion inexprimable quand Mme Le Mauduy, qui causait tranquillement avec sa jeune visiteuse, vit de loin apparaître son mari, portant Mitaize ruisselante; mais c'était une femme de tête, elle devina qu'il fallait du secours plutôt que des paroles, et, moins de cinq minutes après, Mitaize déshabillée, entourée de chaudes couvertures, était au lit où sa tante la forçait d'avaler une tasse de thé.

C'était une triste fin pour une journée de plaisir, et Mme Le Mauduy songeait avec un frisson qu'il s'en était fallu de bien peu qu'au lieu d'un bain froid et de quelques meurtrissures, Mitaize se fût brisé la tête sur les bords rocheux du petit lac, ou peut-être se fût noyée, si personne n'eût été là pour lui porter secours à temps.

Serait-ce une leçon pour la désobéissante fillette? Il fallait l'espérer, mais lorsque Geor-

Yermer gagna le bord.

gette, après bien des sollicitations, fut enfin admise à voir sa compagne, celle-ci fut prise d'un accès de fiévreuse colère et refusa obstinément de lui parler.

« Marguerite, je ne suis pas cause, n'est-ce pas, et tu ne m'en veux pas? dis-moi que tu n'es pas fâchée?...

— Si, je suis fâchée, dit enfin Mitaize, tu n'es qu'une sotte petite et tu es cause de tout; si tu étais descendue quand je te l'ai dit, je ne serais pas tombée! »

Et elle tourna son visage contre le mur pendant que Georgette s'en allait, les larmes aux yeux. Marguerite en voulait au monde entier de sa propre sottise, et elle s'attendrissait sur elle-même en songeant à ce qui aurait pu lui arriver; au fond de sa conscience, elle sentait bien que sa seule désobéissance avait causé tout le mal, mais elle n'était pas disposée à le reconnaître, car, à ses yeux, ses torts avaient toujours d'excellentes excuses.

En se laissant soigner par l'oncle Jean, qui, de peur de complications imprévues, voulut la veiller lui-même la première nuit, elle ne trouva pas un mot de regret et de gratitude pour lui, pas plus que d'affection pour sa tante.

Grâce aux soins éclairés de M. Le Mauduy, l'accident n'eut pas de contre-coup fâcheux sur

la santé de la petite fille; mais son détestable caractère parut s'aigrir encore pendant la courte réclusion qu'elle dut subir, et, malgré toute la patience de la vieille dame, celle-ci en arriva

Cinq minutes après, Mitaize était au lit.

à ne plus pouvoir retarder les reproches qu'elle se devait de lui adresser.

Daniel, au retour de la ville, apportait à son oncle les compliments de M^mes^ Spielmann, mère et fille, et, une fois ramené par ce nom au souvenir du dernier exploit de sa sœur, il ne put se tenir d'en parler :

« Quel plongeon! ma pauvre Mitaize, dit-il,

j'y pense toujours .. Quelle chance tu as eue de t'en tirer à si bon compte!

— Quelle chance j'ai eue? Je te conseille d'en parler, de ma chance; est-ce que c'en est une de rester dans ma chambre, depuis ce jour-là, quand il ferait si bon aller voir les faneuses au pré?

— Je croyais justement que tu n'aimais pas ce genre de distractions.

— Cela dépend, fit-elle d'un ton sec, et puis cela ne te regarde pas.

— Marguerite, tais-toi, interrompit Mme Le Mauduy avec sévérité, tu deviens positivement grossière, et je ne le souffrirai pas. Daniel n'avait pas l'intention de t'être désagréable, et si, dans ton accident, il y a eu de la faute de quelqu'un, ce n'était certes que de la tienne; supporte donc ce que tu ne peux empêcher, et ne récrimine pas.

— Si, du moins, j'étais chez nous! » fit-elle, espérant, par cette dernière phrase, déplaire encore à la vieille dame; mais celle-ci répondit simplement :

« Je serais enchantée de t'y voir, ma chère, car je commence à croire que tous mes efforts ne te rendront pas meilleure pour un centime; mais tes parents ont besoin de repos, je ne te renverrai donc pas un seul jour avant l'époque

fixée, ce serait leur rendre un trop mauvais service. »

Mitaize ne répondit pas, très vexée que sa précieuse présence pût être regardée comme un fardeau par cette vieille femme, et, dans ses loisirs forcés, elle ébaucha tout un plan de fuite qu'on pourrait aisément exécuter, si toutefois Dany voulait consentir.

Jeanne Claudel avait tant supplié son père de la conduire chez Mitaize, qu'un beau jour le garde forestier l'apporta suspendue à son cou comme un petit enfant, et que Madeleine lui installa un fauteuil dans la chambre de Marguerite.

Celle-ci parut touchée de cette démarche de l'enfant et leur intimité fit un grand pas : dans sa solitude égayée par la présence de Jeanne, Mitaize oublia de bouder et de se fâcher de tout; elle n'osa plus se plaindre d'une réclusion qui allait finir, devant la pauvre petite qui ne pouvait faire un pas sans secours; la bonne humeur de Jeanne aida à une détente dans les manières bourrues de Mitaize, et personne ne s'en plaignit.

X

Depuis ce temps-là, elle vint plus souvent encore jusqu'à la maison forestière, près de la petite paralytique dont la douceur l'avait conquise.

Madeleine, pendant les jours où Mitaize avait gardé la chambre, s'était multipliée pour éviter tout travail à sa maîtresse, et celle-ci lui en savait gré. Elle faisait volontiers l'éloge de sa bonne volonté, de son amour du travail, ce qui n'était pas sans ennuyer Mitaize, que le moindre éloge accordé à autrui blessait comme une injure personnelle.

Cependant, comme à deux ou trois reprises elle fut obligée de recourir aux bons offices de la jeune bonne, celle-ci se montra si obligeante, si serviable, que l'orgueilleuse Mitaize la prit en gré aussi soudainement qu'elle l'avait

détestée au début. Elle lui parlait volontiers, lui faisait donner des détails sur sa famille, sur Jeanne, sur Martial, voulait savoir tout ce qui les concernait, comme si réellement elle y eût pris un plaisir extrême.

M^me^ Le Mauduy encourageait ces rapports, car elle savait que sa nièce ne pouvait que gagner au contact du bon sens de Madeleine. Sous ses dehors simples, cette fille cachait un grand fonds de droiture et de franchise; elle était parfaite pour ses parents et pour Jeanne, qu'elle adorait, active, d'un naturel soumis; toutes qualités dont la fréquentation journalière devait, sinon atténuer les défauts de Mitaize, du moins inspirer à la petite le désir de se vaincre.

Marguerite, si rebelle jusque-là aux leçons directes de la vieille tante, parut même trouver de l'intérêt aux menus travaux exécutés par Madeleine; puis, s'humanisant tout à fait et sous prétexte de se désennuyer un jour de pluie, elle voulut apprendre à pétrir une galette.

Comme chacun, le soir même, déclara ladite galette excellente, Mitaize, enchantée de son succès, se persuada facilement qu'elle possédait un vrai talent de cuisinière, et M^me^ Le Mauduy eût toutes les peines du monde à modérer cette ardeur.

Ce ne fut, du reste, qu'un feu de paille; elle essaya ensuite de dépasser Madeleine et Jeanne dans l'art difficile des reprises, mais le désir forcené de l'emporter sur les autres n'est pas toujours couronné par le succès : pour réussir, il faut travailler, et Mitaize ne voulait pas perdre ses heures à des essais parfois malheureux.

Un jour, elle prétendit réparer seule la déchirure d'une nappe de toile fine; aussi, n'ayant abouti qu'à produire un affreux assemblage de fils bizarrement entrecroisés, elle jeta son ouvrage avec dépit. Madeleine le ramassa vite, offrit de réparer la besogne mal faite, et Mitaize, toute rassérénée, acceptait, lorsque maître Jack, perché sur l'appui de la fenêtre, s'avisa de crier : « Mitaize, Mitaize, sotte petite ! »

Il avait retenu ces deux mots qu'à tout propos la fillette adressait aux petites du garde, et il se rengorgeait, très fier de sa prouesse, ses petits yeux vifs fixés sur elle, comme s'il eût eu conscience de sa malice.

Madeleine ne put s'empêcher de sourire, mais Mitaize n'était pas disposée à rire de la chose; elle courut à la fenêtre :

« Vilain oiseau, cria-t-elle, attends, tu vas me le payer !

— Laissez-le, mademoiselle, je vous en prie! » intercéda Madeleine, qui regrettait déjà d'avoir ri.

Du reste, Jack, très docile d'ordinaire, ne

Jack ne lâchait pas prise.

paraissait pas vouloir se laisser atteindre; il sautillait lestement, la tête penchée de côté, d'un air narquois qui acheva d'exaspérer Mitaize, et comme l'oiseau, perché sur le haut d'un buffet, répétait : « Mitaize, sotte petite! » elle le saisit et l'attira si violemment par une aile que Jack, surpris, lui happa le doigt de son

bec noir et dur. Elle poussa un cri de douleur et voulut le jeter à terre, mais il ne lâchait pas prise, cramponné des deux pattes à sa robe; tout hérissé de colère, il lui lançait des coups de bec furibonds.

Madeleine s'était levée pour venir à l'aide, Mme Le Mauduy accourait du fond du jardin, croyant à un accident sérieux, tant Marguerite poussait des cris aigus, mais l'une et l'autre arrivèrent pour voir l'oiseau lâcher prise, à demi étouffé par les petites mains de Mitaize furieuse, et tomber sur le sol, pantelant, les ailes à demi ouvertes.

Madeleine le ramassa vite et l'emporta vers la grange où elle savait trouver Yermer, puis, appelant le jeune domestique, elle lui tendit l'oiseau sans rien dire.

« Qui est-ce qui l'a arrangé de la sorte? fit le pauvre garçon désolé; est-ce toi, Madeleine?... Tu peux te vanter d'être méchante, et je ne l'aurais pas cru.

— Mais non, ce n'est pas moi, c'est Mlle Marguerite; Jack l'a appelée sotte petite, alors elle s'est fâchée, ils se sont battus », fit Madeleine à laquelle le souvenir de la scène donnait encore le fou rire, malgré le piteux état du geai. « Tiens! continua-t-elle, il remue, donne-lui un peu à boire et porte-le dans sa cage.

— Dans sa cage, jamais de la vie! reprit-il d'un ton mécontent. Pourquoi dit-elle tout le temps des sottises aux gens, Mlle Marguerite, si elle ne veut pas que Jack les apprenne? Oh! je ne la croyais pas si peu raisonnable, je lui avais donné Jack de bon cœur, mais elle ne l'aura plus jamais! »

Il cacha l'oiseau sous sa blouse et s'en alla le mettre en sûreté dans le réduit qu'il occupait près de l'étable.

Mme Le Mauduy avait été rassurée par un simple coup d'œil qui lui montra sa nièce debout, au milieu de la salle. Mais quand elle la vit entourer de son mouchoir le doigt que Jack avait pincé, elle s'approcha rapidement :

« Que t'avait donc fait cette pauvre bête, ma fille?

— Il m'a injuriée, ma tante, et quand j'ai voulu le punir, il s'est révolté et m'a pincée jusqu'au sang! alors... je crois que je lui ai tordu le cou un tout petit peu. »

Mme Le Mauduy attira une chaise à elle et s'assit :

« Tu ne t'en repens pas, dis, Mitaize?.. »

Mitaize, par bravade, voulut dire que non, mais, tout d'un coup, au souvenir du pauvre geai, si amusant, si comique, si bavard, elle se sentit prise d'un regret véritable, et, cachant

son visage sur l'épaule de sa tante, elle se mit à pleurer en murmurant :

« Oh! ma tante, je voudrais n'avoir pas tant serré!

— Je ne te gronderai donc pas, ma fille, puisque tu le regrettes, mais si certaines personnes de ma connaissance tordaient le cou aux petites filles méchantes, penses-tu que ce serait très bien? »

Mitaize, confuse, baissa la tête :

« Ce n'est pas la même chose, dit-elle.

— Non, sans doute, les petites filles savent ce qu'elles font quand elles sont impolies, le pauvre Jack ne le savait pas du tout. Va maintenant au-devant de ton oncle, je le vois venir, et s'il rapporte des livres de la ville, il ne sera pas fâché qu'on l'en débarrasse. »

Et Mitaize partit en courant.

Si peu durable qu'eût été son repentir, le seul fait de l'avoir éprouvé fut cependant agréable à tante Marie-Anne; cela donnait raison au jugement qu'elle avait porté sur Mitaize : « Mauvais caractère, esprit faussé, mais au fond, du cœur. Reste à savoir si on réussira à faire prendre le dessus à ce cœur-là. »

Et, depuis son arrivée, Mitaize n'avait pas laissé voir qu'il existât chez elle le moindre bon sentiment, elle eût cru s'abaisser en témoi-

gnant le moindre regret d'une de ces fredaines dont elle était coutumière, et les larmes d'aujourd'hui, larmes vite refoulées pourtant, marquaient aux yeux de Mme Le Mauduy une détente et un progrès.

De nouveau, Daniel montrait des velléités de paresse; ses devoirs, bâclés à la hâte, ne supportaient plus la comparaison avec ceux de Martial. Celui-ci travaillait avec ardeur, ne perdait pas une des explications de leurs maîtres et semblait en passe de devenir un élève hors ligne; c'est que, pour lui, c'était une joie de continuer des études entreprises à l'aventure, poursuivies sans suite, au hasard de ses lectures.

Mais Dany, lassé déjà d'un court effort, se relâchait, malgré les conseils de son camarade.

« Vous ne connaissez pas votre bonheur, disait celui-ci, vous n'avez qu'à parler, on vous donne des maîtres, vous pouvez choisir votre carrière, rien ne vous empêche de la suivre; moi, sans M. Le Mauduy, je fréquenterais l'école du village encore quelques mois, puis j'en resterais là, pas assez instruit pour obtenir une place quelconque, trop pauvre pour devenir cultivateur. Heureusement qu'il m'a aidé, heureusement que vous êtes venu, Daniel; sans

vous, je n'aurais pas tous les jours des leçons. Il y avait tant de choses que je ne comprenais pas seul, et je n'osais pas le dire au bon M. Jean, car il serait venu plus souvent chez nous, et cela le dérangeait, je le sais bien. »

Daniel s'étira les bras en étouffant un bâillement.

« Mon pauvre Martial, je t'admire, mais je ne peux pas te ressembler. Que veux-tu! nous n'avons pas les mêmes goûts; cela t'amuse d'étudier; moi, cela m'ennuie; tu es reconnaissant à ceux qui t'instruisent; moi, je les voudrais voir à cent lieues. Et puis, tu as Jeanne, qui te conseille et t'encourage; moi, ma sœur me dérange tant qu'elle peut. Comme tu le dis très bien, tu veux te créer une position et rien ne te distrait de tes livres; quant à moi, j'ai le temps d'y songer, je ne vois pas pourquoi je me tuerais de travail. Papa désire que je fasse mes études de médecine; je les ferai donc, mais sans me presser. Quand je serais recalé deux ou trois fois à mon bachot, cela est arrivé à bien d'autres!

— Aux paresseux surtout, monsieur Daniel. »

Daniel fit claquer ses doigts d'un air détaché :

« A eux et aux autres, va. Après, je prendrai mes inscriptions, je suivrai les cours, et,

ma foi, il n'y a pas de limite d'âge pour devenir docteur.

— Oh! monsieur Daniel, vous ne voudriez pas gaspiller votre temps quand vous pourriez avoir fini moitié plus vite!

— Il n'y a pas grand mal à s'amuser un peu, au lieu de s'abrutir à travailler.

— Si, monsieur Daniel, fit Martial avec vivacité, si,... perdre son temps est mal. Je vous en prie, travaillez, c'est si bon quand on réussit, vos parents seront si heureux! et puis, je ne devrais pas vous dire cela, mais si vous veniez à les perdre, on ne sait jamais ni qui vit ni qui meurt, n'est-ce pas?... et vous vous repentiriez de ne pas leur avoir donné le plus de satisfaction possible.

— Tu as raison, mon cher, mais, vois-tu, que je travaille ici... une fois à Paris, je serai distrait de nouveau par tant de gens et de choses, les amies de Mitaize, mes amis à moi; je ne pourrai pas m'empêcher de négliger ma besogne, c'est certain.

— Demandez à votre papa de vous mettre en pension.

— En pension! Comme tu y vas, toi! pourquoi pas en prison tout de suite; me lever de grand matin!...

— Mais vous vous levez de bonne heure, ici.

— Tiens, c'est vrai... Oui, mais il y a les études, les cours, presque pas de récréations.

— On doit si bien s'amuser aux vacances, alors!

— Tais-toi, Martial, tu es vraiment trop raisonnable, tout le monde est raisonnable ici, personne ne fait de sottises, et si je n'avais pas Mitaize, j'oublierais d'en faire aussi.

— Mlle Marguerite n'est pas assez grande pour savoir toujours ce qui est bien.

— Tut, tut, tut, mon cher, Mitaize est un diable incarné et tu n'as pas besoin de la défendre, je t'assure; je sais ce qu'elle vaut et, malgré tout, elle a le talent de me faire faire tout ce qu'elle veut »

Tout en parlant, il avait fermé ses cahiers et se disposait à reconduire Martial jusqu'à la maison forestière; c'était une courte promenade qui lui procurait le plaisir de donner, en passant, un coup d'œil à son petit moulin, sans compter que l'étang aux truites était proche et qu'il faisait bon voir bondir les poissons argentés hors de l'eau, pour happer les moucherons qui tourbillonnaient dans la lumière.

En descendant à la ville, le lendemain, avec Martial, Dany était pensif, les conseils de son camarade lui revenaient à la mémoire et, quoi qu'il fît pour les oublier, il n'y parvenait pas

entièrement et convenait, tout bas, qu'ils avaient du bon.

Il ne revint cependant pas sur ce sujet : les allées et venues du marché qui emplissaient la ville de bruit et de tapage, sa leçon, difficile ce jour-là, et surtout une rencontre qu'il fit, changèrent le cours de ses idées, et quand il reparut aux Molières, il n'y songeait déjà plus.

« Dis donc, Mitaize », fit-il en courant, très agité, vers sa sœur dès qu'il l'aperçut assise au bord du chemin, assez loin de la maison, mais dans les limites permises, tante Marie-Anne pouvant toujours la voir de chez elle, — « devine un peu qui j'ai rencontré tout à l'heure?

— Je ne sais pas.

— Devine, voyons, devine?...

— Mais tu m'impatientes, comment veux-tu que je devine? Les Spielmann, peut-être? »

Il fit un signe négatif.

« Les Dorgebert, en personne! déclara-t-il avec emphase. Ils sont venus en bande de Gérardmer et ont rencontré une cousine des Lelorrain dont le mari est, je crois, conservateur des hypothèques à Saint-Dié. Cette dame les a engagés à prolonger un peu leur séjour, elle doit leur faire voir les environs. Fanny Dorgebert parle de passer une huitaine à Saint-Dié et nous pouvons nous attendre à les voir

apparaître. Ce sera toujours une après-midi de passée; eh bien! tu ne me sautes pas au cou pour la bonne nouvelle que je t'apporte?

— D'abord, de qui la tiens-tu, ta nouvelle? interrogea Mitaize énervée et mécontente.

— De qui? mais d'eux-mêmes! Je les ai vus, ils m'ont parlé; ces dames m'ont demandé de tes nouvelles, elles viendront ici, je te dis. Mais ton histoire, Mitaize, elle ne va plus tenir debout. Comment leur feras-tu croire que l'oncle Jean et tante Marie-Anne sont de vieux paysans très attachés à notre famille? C'est qu'il ne faudrait pas que Fritz Dorgebert le prît de trop haut avec l'oncle, tu sais! »

Mitaize frappa du pied :

« Il ne faut pas qu'ils viennent, dit-elle.

— C'est très bien, mais je ne vois pas comment tu les en empêcheras, ma chère; l'endroit est joli, les touristes le connaissent, et, à moins de demander à tante Marie-Anne de nous emmener pour n'être pas là quand ils arriveront... Tu pourrais dire que tu ne tiens pas à les voir, que... oui, c'est cela... que maman n'aime pas que nous les fréquentions; ce serait la vérité, du reste. »

Elle eut un geste d'impatience .

« On pourrait essayer de cela, si l'on était sûr qu'elles viennent aujourd'hui, et encore, il

Dany, s'assit près de Mitaize, au bord du chemin.

n'est pas sûr du tout que tante Marie-Anne consente; il faut autre chose; quoi? je ne sais pas; je réfléchirai. »

Cette après-midi-là, Mitaize fut particulièrement aimable avec Yermer, elle s'attacha à lui faire oublier sa méchanceté passée, dont le naïf garçon lui avait gardé rancune; lui-même eût tout supporté de Mitaize, mais sa cruauté envers un animal inoffensif l'avait indigné, aussi resta-t-il d'abord assez indifférent aux flatteries de la petite fille.

Celle-ci, cependant, arriva à le faire causer, le questionna sur les divers chemins de la forêt et finit par lui avouer qu'elle voudrait faire l'ascension de la montagne pour redescendre de l'autre côté, au col du Spitzenberg; ce ne devait être ni très long ni très difficile.

« N'y pensez pas, mademoiselle, à moins que M. Le Mauduy ne vous conduise, parce qu'on peut très bien se perdre par là, et puis, c'est trop loin pour vous.

— Tu crois? fit-elle. Moi, je pense que j'irais très bien jusque-là; Dany pourrait m'accompagner et si l'oncle refusait, est-ce que tu ne pourrais pas venir, toi?... »

Yermer la regarda, hésitant :

« Si le maître ne veut pas, mademoiselle, comment voudriez-vous que j'y aille?...

— Je m'arrangerai autrement, alors », dit-elle en s'éloignant sans ajouter un seul mot.

Et le reste du jour, Yermer se demanda ce qu'elle avait voulu dire; sûrement, ce n'était pas qu'elle irait seule, une petite demoiselle comme celle-là ne pourrait pas oser traverser sans guide une forêt si profonde, risquer de se casser le cou dans les roches, pour voir quoi?...

Yermer qui, de sa vie, n'avait été curieux, ne s'en doutait même pas.

Mitaize, pendant ce temps, très satisfaite de sa conversation, était remontée dans sa chambre; elle s'y livra à de mystérieux préparatifs, puis redescendit et, sous prétexte d'aller jusqu'à la maison forestière porter à Jeanne un livre très amusant qu'elle venait de trouver au fond de sa malle, elle demanda à emmener Daniel.

Comme on était parvenu au tournant et qu'on se trouvait hors de vue, elle l'arrêta en le prenant par l'épaule :

« Es-tu sûr que cette dame, comment dis-tu?... la femme du conservateur des hypothèques, ne sache pas que nous sommes les neveu et nièce de M. Jean Le Mauduy?. .

— Elle ne peut pas le savoir, puisqu'elle vient seulement d'arriver.

— Et elle ne connaît pas non plus les Spielmann?...

— Quand je te dis qu'elle arrive et qu'elle n'a encore fait aucune visite; c'est bien pour cela qu'elle est ravie d'avoir les Dorgebert.

— C'est que, tu sais, il ne faudrait pas que Mme Dorgebert et Fanny ou Marcelle viennent à apprendre d'un autre côté ce que je leur ai caché.

— Bien entendu, et pourtant, Mitaize, l'oncle et la tante ne méritent pas qu'on en ait honte; tu pourrais peut-être insinuer que nous nous sommes déplu où l'on nous avait envoyés, que l'oncle et la tante nous ont repris et que nous sommes enchantés du changement...

— Ce serait un mensonge.

— Mitaize, je t'en prie, l'autre chose aussi était un mensonge; eh bien! dis la vérité telle qu'elle est, cela vaudra mieux.

— Il n'est plus temps, fit-elle; s'ils arrivent, je n'aurai pas même le mérite de leur rien dire avant qu'ils aient tout découvert, et ils seront ravis de nous prendre en faute; ils épilogueront à perte d'haleine, nous serons la risée de toutes nos connaissances quand nous rentrerons à Paris.

— La risée, je voudrais bien voir...

— Tu le verras, mon cher, mais je suis décidée à ne pas le supporter, je ne veux pas attendre leur visite, il y a longtemps que je me déplais ici.

— Je croyais que tu te déplaisais moins, que tu aimais assez la petite Jeanne et aussi un peu Madeleine? »

Mitaize haussa les épaules :

« Madeleine est une brave fille et sa sœur une merveille de patience, mais je n'ai pas son caractère, moi, je ne sais pas me contenter de tout, être toujours de l'avis des autres, me plier à toutes les exigences. Je regretterai Jeanne, c'est certain, mais rester à cause d'elle, non, non, c'est impossible et je vais partir!

— On ne nous le permettra pas, petite sœur.

— Certes, t'imagines-tu que je vais demander la permission?... »

Il la regarda, stupéfait :

« Tu ne feras pas cela, Mitaize! s'écria-t-il.

— Je le ferai, répondit-elle d'un air calme, à moins que tu ailles « me moucharder ».

— Oh! Mitaize, peux-tu croire?...

— Alors, tu en es, n'est-ce pas?

— Non, dit-il, non, je n'en suis pas, j'aime encore mieux supporter ce que les Dorgebert pourront dire! ils n'inventeront toujours pas des horreurs, et si Fritz cause trop, je le ferai taire à coups de poing.

— Fameux argument! dit-elle de son ton le plus dédaigneux; enfin puis-je compter que tu te tairas?

— Bien sûr, fit-il, mais tu réfléchiras, Mitaize, c'est un long voyage d'ici Paris, et tu ne l'as jamais fait seule, sans compter que tu seras mal reçue là-bas, je réponds!

— Nous verrons cela, dit-elle, maman n'aura jamais le courage de me gronder.

— Hum, hum », fit Daniel en s'en allant, très peu convaincu.

Il remonta vers le haut du ruisseau et s'assit sous bois, les jambes pendantes sur le bord d'une roche.

Cette Mitaize!.. où allait-elle chercher cette hardiesse et, malgré sa désapprobation de tout à l'heure, il l'admirait néanmoins, la trouvant crâne, sentant déjà moins l'extravagance de son idée, bien que celle-ci lui déplût encore par son caractère d'ingratitude.

XI

Tout à coup, au-dessus de lui, dans le sentier de la forêt, il entendit des voix, des promeneurs sans doute, et il se souleva, inquiet : si c'étaient déjà les Dorgebert!

Il écouta une seconde, puis, philosophiquement, reprit sa position première.

Ma foi, tant pis si c'étaient eux! Mitaize s'arrangerait comme elle pourrait; pour lui il avait la ressource de ne point reparaître avant le soir, il dirait qu'il avait dormi et, comme ce n'était pas la première fois, on le croirait.

Comme Dany considérait, les yeux en l'air, le sentier ondulant entre les arbres, un peu au-dessus de lui, une robe claire, puis une autre flottèrent dans la verdure et une voix de femme demanda :

« Mon brave homme, ce chemin conduit-il jusqu'aux Molières? »

Ce fut la voix de M. Le Mauduy qui s'éleva, très nette :

« Vous allez y être, mesdames; les premières maisons du hameau arrivent jusqu'à la lisière du bois; encore quelques pas, vous serez arrivées.

— Pourriez-vous nous dire où logent deux petits Parisiens, le frère et la sœur? Ils sont en pension chez d'anciens domestiques de leur famille, et nous leur avons promis d'aller les voir. Croyez-vous que, chez ces gens-là, nous puissions trouver de quoi nous rafraîchir et nous reposer, ou devrons-nous nous arrêter à l'auberge? »

Daniel se souleva, le cœur lui battait, il attendait, effrayé, quasi stupide.

« Si vous voulez bien vous contenter de ce que ces gens-là auront à vous offrir, mesdames, je puis vous garantir au moins leur bonne volonté.

— Moi, je préfère descendre à l'auberge », dit une voix que Dany crut reconnaître pour celle de Fritz Dorgebert; « nous mourons de soif, et boire du lait dans des tasses de faïence écornées ne me semble pas l'idéal des plaisirs champêtres.

Daniel se souleva, inquiet.

— En ce cas, l'auberge est tout près, à quelques minutes à peine, répondit l'oncle Jean avec une politesse railleuse. Vous avez raison, personne aux Molières ne recevrait convenablement des personnes telles que vous.

— Conduisez-nous, alors, mon brave homme, il y aura du pourboire.

— Excusez-moi, mon petit monsieur, on m'attend, je suis pressé. »

Daniel écoutait toujours; aux intonations de M. Le Mauduy, il se le figurait vêtu de sa blouse, appuyé sur sa lourde canne, et si amusé de l'offre d'un pourboire... il s'imaginait ses yeux perçants, plissés par un rire contenu; oui, mais les Dorgebert les avaient demandés, ils avaient dit qu'ils habitaient chez d'anciens domestiques Seigneur! qu'allait penser l'oncle Jean? Il devinerait sans peine qu'ils avaient désavoué leur parenté, et alors...

Juste à cette minute, M^me^ Dorgebert disait avec une pointe d'impatience ·

« Enfin, il faudrait savoir si réellement ces petits habitent aux environs. Voyons, mon brave homme, si vous habitez par ici, vous devez connaître deux enfants, très gentils, très bien élevés, la petite surtout, un amour... ils sont en pension pour toutes les vacances dans une propriété des Molières! »

Et la voix tout à fait moqueuse de l'oncle Jean répéta avec une placidité narquoise qui fit monter un pied de rouge aux joues de Dany :

« Deux enfants très gentils, très bien élevés? je ne connais pas cela, pas du tout. Les seuls étrangers qui soient ici ne répondent pas à ce signalement, et puis, une propriété par ici, non, madame, je ne vois pas, il n'y a que des fermes et une maison forestière aux Molières, rien qui puisse convenir à des gens de votre monde. Je suis votre serviteur, mesdames. »

Il s'en allait et Daniel bouleversé, condamné à une immobilité absolue, entendit les promeneuses se consulter, puis finalement retourner sur leurs pas :

« Mitaize m'avait pourtant dit : les Molières, et peut-être ce vieux bonhomme nous a-t-il trompées? disait Mme Dorgebert mécontente.

— Savez-vous ce qu'il faut faire, mesdames? » dit une autre voix inconnue à Daniel, probablement celle de la femme du conservateur. « Venir un de ces jours par la grande route, c'est également une très agréable promenade, et nous pourrons nous informer au hameau même ou à la maison forestière. »

Dès qu'il n'entendit plus rien, Daniel se redressa et essuya son front où perlaient des

gouttes de sueur. Comment affronter les regards de l'oncle après cela? rester près de la tante quand elle saurait que ceux auxquels elle avait offert de si bon cœur l'hospitalité avaient rougi d'elle à l'avance? Et il fallait rentrer, oui, il le fallait, pour ne pas attirer par trop l'attention sur ses faits et gestes.

Il s'en vint donc, à l'abri du bois, jusque assez près de la maison, puis il pénétra dans le verger, longea les carrés bordés de groseilliers du jardin et se glissa dans la cuisine.

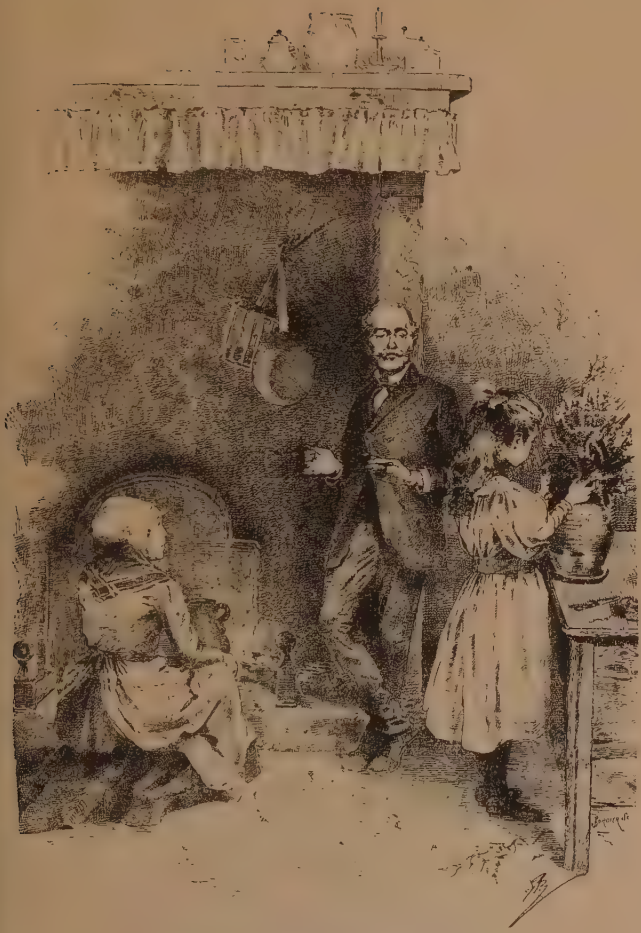
Là, près du feu sur lequel Mme Le Mauduy plaçait une marmite de laitage, l'oncle Jean, appuyé au chambranle, bourrait tranquillement sa pipe d'écume, tandis que Mitaize, debout à quelques pas, arrangeait de la bruyère dans un gros vase.

Il la regardait, tout en paraissant continuer une conversation commencée avec sa femme :

« Et je me suis donné le plaisir de les laisser chercher, fit-il en riant; cela valait quelque chose de voir leurs grands airs. Je ne peux pas me plaindre : elles m'offraient un pourboire pour les conduire!...

— Oh! Jean, si elles avaient besoin de quelque chose, il fallait les amener ici.

— Pas le moins du monde, dit-il, je hais les lanceurs de poudre aux yeux, et ces gens-



Mitaize arrangeait de la bruyère.

là me faisaient l'effet d'en être. Ils avaient soif, mais, dans cette saison, la soif est supportable; du reste, il y a des fontaines partout dans le bois et j'ai poussé la complaisance jusqu'à leur indiquer l'auberge... qu'ils y aillent.

— Jean, si c'étaient Mitaize et Daniel qu'ils voulaient voir?...

— Je ne crois pas, fit-il, riant toujours, je le leur ai dit, le signalement donné n'était pas exact. En tout cas, ils sont libres de revenir, si ce sont eux qu'ils cherchent, et tu les recevras si tu veux. »

Daniel regardait avec inquiétude du côté des écuries d'où Yermer pouvait arriver d'un instant à l'autre; s'il allait dire que le matin même, lui, Daniel, avait causé en ville avec des dames étrangères, que celles-ci projetaient une visite aux Molières et qu'il le savait bien!...

Heureusement, Yermer ne parut pas et Daniel, énervé, incapable de tenir en place, alla s'asseoir dans le verger sous prétexte d'étudier ses leçons pour le lendemain, en réalité pour ne pas entendre les commentaires de sa tante sur les Parisiennes.

Son oncle, qui voulait émonder un pommier, l'y découvrit bientôt, et comme il lui adressait un léger reproche pour ses notes devenues mau-

vaises cette semaine-là, il voulut répliquer, et ne le fit pas en trop bons termes.

M. Le Mauduy, mécontent, lui imposa silence, mais Daniel ne se tut pas, perdant toute mesure, emporté par une de ses colères d'autrefois. Il fut grossier, criant qu'on l'ennuyait à la fin, qu'il savait ce qu'il avait à faire, qu'il était las de se voir traité comme un gamin aux lisières.

Cette fois, ce fut du mépris qu'exprima le clair regard de l'oncle Jean :

« Des lisières, pour toi? dit-il.. Une douche plutôt, mon ami, en ce moment cela te ferait le plus grand bien, je t'assure. »

Et remettant son sécateur dans sa poche, il tourna le dos à son neveu, comme s'il jugeait inutile de parler raison avec lui.

Daniel, fou de colère, courut s'enfermer dans sa chambre et refusa de souper Sa tante, inquiète, monta plusieurs fois sans obtenir qu'il ouvrît sa porte, mais l'oncle Jean la tranquillisa :

« Ne donnez pas trop d'importance à cette incartade que je punirai demain, dit-il; je le connais, il sera honteux de sa conduite; peut-être la regrette-t-il déjà, mais il faut qu'il reconnaisse son tort, et il ne le ferait pas, ma chère, s'il vous voyait prête à pleurer »

Tante Marie-Anne redescendit donc, sachant

bien que son mari avait raison, mais elle envoya Mitaize porter au coupable son souper, qu'il accepta bien vite, enchanté qu'on ne l'eût pas entièrement pris au mot.

Il n'avait rien dit à sa sœur, mais quand celle-ci se fut couchée, il vint, sur la pointe du pied, la rejoindre dans sa chambre.

« Dors-tu, Mitaize? fit-il à voix basse.

— Non, je ne dors pas, mais dépêche-toi de parler, je vais dormir.

— Est-ce que tu veux toujours te sauver?

— Toujours, mais il faudrait pouvoir.

— Ne t'en vas pas sans moi, en tout cas.

— Comment! tu es décidé? fit-elle en se soulevant, toute surprise.

— Oui, l'oncle m'a grondé, je lui ai mal répondu, c'est fini, il ne me le pardonnera pas et je veux m'en aller.

— Alors, c'est bon, va te coucher. Tu penses bien que nous ne pouvons pas nous sauver cette nuit; je t'avertirai quand il faudra. Mais, va-t'en donc, ils vont nous entendre causer! »

Daniel promit tout ce qu'elle voulut, et docilement alla se mettre au lit, soulagé par la décision prise, ne voulant plus réfléchir à rien, plus penser à l'ingratitude de cette fuite, plus se dire que Mitaize ne réussirait pas, et se répétant seulement :

« Je m'en irai, je m'en irai, je veux m'en aller! »

Il finit cependant par s'endormir d'un profond sommeil où il trouva à la fois la détente nécessaire à ses nerfs fatigués et le bon repos de l'enfance, coupé de ces songes heureux qu'on a oubliés au réveil.

Daniel ne se réveilla qu'au bruit de certaines allées et venues sous ses fenêtres : plusieurs voix s'élevaient, son oncle descendait à demi vêtu et courait appeler Yermer. Une lueur d'aube montait au-dessus des bois; était-ce donc le jour? se pouvait-il qu'il eût déjà tant dormi? Non, car le long de la route forestière des bruits de pas résonnaient dans le grand silence, une rumeur confuse faite de voix nombreuses, et, tout d'un coup, la cloche de Saint-Jean-d'Ormont tinta lentement.

C'était un incendie, de l'autre côté de la montagne, pas très loin, autant qu'on en pouvait juger maintenant, car des gerbes de lumière rouge dépassaient les cimes des sapins.

M. Le Mauduy parlait en bas :

« Il est inutile que tu viennes, Marie-Anne, disait-il, tu nous retarderais; reste donc, peut-être n'est-ce qu'une meule de foin ou un hangar.

— Jean, laisse-moi y aller! S'il y a là-bas des gens en détresse, ils seront bien aises de

me voir arriver à l'aide; va toujours en avant, je te suis.

— Mais les enfants, peut-on les laisser seuls?

— Oh! ils dorment, je suis entrée dans la chambre de Mitaize qui n'a rien entendu; ils dormiront jusqu'au jour. »

Tout se tut et Daniel ne bougea pas, si bien dans la tiédeur douce des oreillers qu'il n'en fût sorti qu'à regret. Ils devaient être partis tous, les pieds dans la rosée : par le froid des premières heures du matin, grand bien leur fasse, il ne se sentait pas la moindre envie de les suivre.

Tout à coup, sa porte s'ouvrit et Mitaize, habillée déjà, enveloppée de son manteau, coiffée de sa toque de paille, apparut, son bougeoir à la main.

« Voici la meilleure occasion, dit-elle, on la croirait faite exprès; voyons, paresseux, prépare-toi vite, il ne faut pas risquer de les rencontrer quand ils reviendront. »

Daniel, encore somnolent, eut besoin d'un effort pour se rappeler sa colère de la veille. Il n'avait plus envie de partir, mais Mitaize se campa devant son lit :

« Tu recules, vilain poltron, ce n'était pas la peine d'être si décidé hier; reste donc, je pars seule. Tu les consoleras de ma perte, ajouta-t-elle en soufflant sa bougie.

Mitaize s'approcha enveloppée de son manteau.

— Marguerite, réfléchis, je t'en prie!...

— Cela me retarderait, dit-elle en riant, tu ne viens décidément pas? Alors, adieu », — et Mitaize referma la porte.

Daniel se précipita hors de son lit, décidé cette fois à la suivre et à essayer de la ramener, s'il le pouvait. Si seulement il avait pu écrire, laisser derrière eux un mot pour avertir, pour empêcher qu'on s'inquiétât, mais il y voyait à peine, et puis le temps manquait, Mitaize était déjà au bas de l'escalier.

« Mitaize, cria-t-il, attends-moi, me voici!

— Est-ce sûr, au moins?...

— Tout à fait sûr.

— Eh bien! eh bien! ne va pas allumer la lampe maintenant, j'ai ce qu'il nous faut dans un petit sac, dépêche-toi ou je pars seule. »

Force fut à Daniel de descendre à peine vêtu ; dans l'obscurité presque complète du rez-de-chaussée, il se heurta à sa sœur qui, trouvant la porte close, venait d'ouvrir une des fenêtres de la grande salle.

« Passons vite et referme le volet », dit-elle.

Il avait déjà enjambé l'appui et tendait les mains à sa sœur pour l'aider quand elle se rejeta en arrière :

« Mitaize! » avait crié une voix perçante.

Mais la petite fille reprit vite son sang-froid.

« Oui, oui, Mitaize, sotte petite! J'ai eu presque peur, c'est le geai de Yermer qui retrouve sa voix. Pas par cette route, Dany...; tu penses bien que si l'on nous cherche quelque part, ce sera de ce côté. Aussi, comme rien ne leur serait plus facile que de savoir si nous avons pris nos billets à la gare, et qu'ils pourraient nous arrêter en route avec une simple dépêche, nous irons prendre le train à la première station.

— Tu ne connais pas le chemin », dit-il, abasourdi par cette façon péremptoire de tout arranger à sa guise.

« Si, je le sais, les petits Claudel me l'ont montré l'autre jour, et j'ai retenu l'endroit où l'on prend le sentier; nous n'avons qu'à marcher jusqu'au Col de la Bure, à suivre, à gauche, dans les genêts jusqu'au pied de la montagne; une fois là, c'est le sentier de la Crénaie qu'il faut prendre jusqu'au haut du bois, puis on redescend sur la grande route. Ne crains rien, nous serons arrivés pour prendre le premier train au passage.

— Crois-tu qu'il n'est pas possible de se perdre? » essaya-t-il, ne sachant que faire pour la détourner de son projet.

« Retourne, si tu as peur, dit-elle, je ne te force pas à venir. »

Et il la suivit, ne comptant plus que sur le hasard pour venir à son aide. La hardiesse de la petite produisait sur lui son effet ordinaire; il n'osait lui résister en face et elle y avait bien compté.

« As-tu assez d'argent pour nous deux? fit-il encore.

— Oui, j'ai assez, tout juste pour payer nos places, en troisième, par exemple! Ce sera pis qu'en arrivant, mais cette fois, cela m'est égal. »

On passait devant les fermes qui garnissent le haut de la côte; mais, leurs habitants ayant couru au feu, les maisons étaient closes et muettes. Les fuyards atteignirent donc le Col sans avoir fait la moindre rencontre; le soleil déchirait la mer de brume qui rampait sur les champs, les bruyères roses embaumaient, et des buissons montaient de courts et furtifs froissements d'ailes; la rosée perlait dans l'herbe et argentait les toiles d'araignées tendues presque au ras du sol, sur l'herbe étoilée de scabieuses lilas.

« C'est beau, tout cela! » fit Daniel en montrant les hauts rochers gris dont la silhouette se dressait fièrement sur les cimes.

« J'aime mieux Paris, déclara Mitaize; ici, je serais morte d'ennui.

— Oh! Mitaize, tu n'es pas juste, l'oncle et

la tante sont bien bons... et c'est mal ce que nous faisons là !

— Possible, répondit-elle, mais je ne te demande pas ton avis, et quand j'ai commencé une chose, je la termine. »

Il soupira et se tut. Quelle enragée que cette Mitaize, et comme il eût mieux aimé retourner aux Molières que courir ainsi à l'aventure ! Mais il ne pouvait plus l'abandonner et, tout doucement, s'habituait à l'idée que leur fuite était possible, que Mitaize, après tout, avait ses raisons et qu'il était de son devoir, à lui, de l'accompagner.

XII

On s'enfonça sous bois, le chemin gazonné et coupé d'ornières était assez large, sous la haute colonnade des sapins, une fraîcheur pénétrante montait du sol et Mitaize frissonna, tout en ramenant autour d'elle les plis de son manteau :

« Tu as froid? fit Daniel.

— Ne t'en inquiète pas, je me réchaufferai en marchant, et puis, c'est ma faute, j'avais préparé un châle de laine et je l'ai oublié. »

Daniel n'insista pas, ce simple incident ramenait devant ses yeux la folie de cette fuite que tout à l'heure il trouvait presque toute simple, et il éprouvait une honte à s'en être fait le complice; il songeait que Mitaize n'eût peut-être pas osé se risquer sans sa colère de la veille, sans sa faiblesse de ce matin.

Il se repentait de l'avoir suivie au lieu de la retenir, de la faire rentrer de force dans sa chambre; maintenant, il n'avait plus qu'à marcher avec elle, car, aussi bien, le jour était tout à fait venu, les gens des Molières étaient peut-être déjà rentrés chez eux, et leur fuite allait être découverte.

On arrivait à la Crénaie, et Mitaize, résolument, s'engagea dans le chemin devant elle.

« Tu es bien sûre que c'est par là? demanda Daniel, il me semble que pour gagner Denipaire, il faut descendre?

— Oui, je suis sûre, n'aie pas peur, je n'ai pas envie de me perdre. »

Mais cent pas à peine plus loin, une sorte de clairière se présenta, et, autour du plateau couvert d'herbe, quatre ou cinq sentiers rayonnaient, s'enfonçant sous les futaies dans toutes les directions.

Cette fois, une hésitation arrêta la petite, et son frère la prit par la main :

« Marguerite, retournons! veux-tu? il est facile de dire que le bruit nous a réveillés, que nous sommes sortis et que nous avons été trop loin, nous serons un peu grondés, voilà tout. »

Elle le toisa d'un coup d'œil méprisant :

« Voilà tout! dit-elle, eh bien! moi, je ne

veux pas être grondée, surtout je ne veux pas être là quand les Dorgebert arriveront.

— Cela ne les empêchera pas d'apprendre que l'oncle et la tante Le Mauduy ne sont pas nos domestiques, fit-il.

— Tu m'ennuies, ils ne pourront toujours pas se vanter que nous nous plaisions chez eux, et je trouverai moyen d'expliquer les choses à Fanny ou à Marcelle Dorgebert; mais ne perdons pas notre temps à causer, il faut prendre le sentier du milieu.

— Mitaize, il monte celui-là, je ne crois pas que pour gagner l'autre côté de la montagne on ait besoin d'escalader cette hauteur, le chemin du bas doit tourner le bois plus facilement.

— Celui-ci est plus court, je le prends, dit-elle d'un ton qui n'admettait pas la réplique; quand nous descendrons, nous verrons la gare devant nous. »

Daniel n'en était pas si sûr, il lui semblait vaguement reconnaître ce sentier pour l'avoir pris lors de son excursion au camp romain; mais il la suivit quand même dans l'étroit chemin dont les pierres se détachaient sous leurs pas, rendant l'ascension si pénible qu'ils durent reprendre haleine plusieurs fois.

Mitaize, pour rien au monde, n'aurait proféré une plainte; cependant, elle dut se déchausser

pour enlever un caillou qui la blessait et qui s'était introduit dans son fin soulier de cuir jaune. Elle n'avait pu mettre ses bottines de marche, car Madeleine les avait descendues pour les cirer, et elle n'avait pas voulu s'attarder à les chercher.

Et puis, la gare n'était pas bien loin, et elle se reposerait en wagon.

Ils atteignirent enfin le sommet; mais, au lieu de redescendre, le sentier filait entre les arbres sur une sorte de plateau tapissé de mousse; ce que Mitaize avait cru une simple montée à franchir était, en réalité, une partie de la montagne qui se continuait assez loin, en éperon.

Au lieu de prendre un chemin de traverse, Mitaize avait choisi le plus long, celui qui suit les cimes, et, à moins de retourner sur ses pas, on devait le continuer au hasard, sans même savoir si ses détours conduiraient au but. Elle ne voulut pas avouer son désappointement.

« Ce sont ces stupides enfants qui m'ont trompée! fit-elle avec dépit; ils m'ont pourtant dit : « Toujours tout droit. » Enfin, maintenant, au moins, le chemin est beau, c'est tout à fait agréable. »

Et elle se remit en route, le long de ce chemin

si agréable, où cependant croissaient d'ennuyeuses ronces qui, tout à coup, s'accrochaient sournoisement à sa robe et ne s'en laissaient pas détacher sans quelque avarie ; au moindre choc contre les branches, celles-ci laissaient échapper leur rosée sur la gaze roulée autour du chapeau de Mitaize, lui donnant un aspect lamentable.

Bientôt la mousse disparut, cédant la place à un tapis glissant formé des aiguilles de pins tombées sur le sol.

Mitaize serrait les lèvres et avançait toujours, mais elle dut, plusieurs fois, se retenir au bras de son frère pour ne pas tomber. Ils marchaient depuis longtemps déjà, le soleil montait rapidement dans le ciel et, même à l'abri des arbres, la chaleur devenait torride ; la petite avait enlevé son manteau, au grand dommage de sa robe légère qui, maintenant, s'accrochait partout, car les sapins rapprochés ne laissaient plus qu'une place étroite entre leurs troncs aux branches basses qu'il fallait écarter à chaque pas.

Tout à coup Daniel la retint :

« Je ne m'étais pas trompé ; je suis déjà venu ici, et il doit y avoir un ravin devant nous. Laisse-moi descendre le premier »

En effet, traversant le plateau du nord au

sud, un fossé profond creusait le sol de sa coupure nette dont les parois rocheuses disparaissaient sous les herbes folles et les arbustes épineux.

Mitaize descendit avec précaution, puis remonta bravement, non sans peine mais quand elle eut atteint l'autre bord et qu'elle vit le sol tout couvert de roches éboulées, de pierres moussues entassées comme un mur devant eux, elle se laissa tomber sur un quartier de roche et se mit à pleurer.

« Je ne pourrai jamais passer là dedans, dit-elle.

— Alors, retournons, Mitaize, veux-tu?... »

Elle secoua la tête négativement et essuya ses yeux.

« Pour cela, non; mais il faut que je me repose ou bien je ne pourrai pas aller plus loin, et je ne voudrais pas manquer le train. »

En ce moment, par delà la forêt silencieuse, un coup de sifflet aigu résonna, que répétèrent deux ou trois échos, et le roulement sourd d'un train en marche monta dans la plaine.

« Oh! nous ne pouvons plus arriver, quel ennui! fit-elle; nous voici forcés de ne prendre que le train suivant.

— Bah! fit Daniel, ravi de sentir du temps devant eux, cela nous permettra de déjeuner:

j'ai faim, tu sais, Mitaize, et il faut ouvrir ton panier. »

Hélas ! les provisions emportées se réduisaient à deux tablettes de chocolat et quelques pastilles ; et Daniel fit la grimace devant ce déjeuner de poupées.

« Je meurs de soif, dit-il ; si nous cueillions quelques mûres ? cela vaudrait mieux que rien.

— Cueilles-en si tu veux, répondit-elle, moi, je n'en puis plus. »

Mais, au bout de cinq minutes, la petite, restée seule, fut prise de terreur à l'idée que Daniel pouvait partir sans elle, et elle se jeta dans le taillis en l'appelant de toutes ses forces.

« Eh bien ! quoi ? me voici, dit-il en reparaissant près de là, qu'est-ce qui te prend, de crier si fort ? »

Elle baissa la tête, confuse, et ne répondit pas.

« Sais-tu que tu es jolie ! fit-il en la regardant du haut en bas ; tu as l'air d'une mendiante, ma chère, ta robe est en loques, ton chapeau est horriblement déformé.

— Et toi ! dit-elle très froissée ; ton pantalon est déchiré aux genoux ; si tu crois être correct, tu te trompes beaucoup.

— Marchons, n'est-ce pas ? il faut absolument nous presser. »

Mitaize se laissa tomber sur un quartier de roche.

Elle avait repris son air accoutumé, et tous deux s'engagèrent à travers les pierres amoncelées où, çà et là, des myrtilliers avaient pris racine; ils buttaient contre des souches, se heurtaient à des quartiers de roche trop hauts pour être franchis et qu'ils devaient contourner; les obstacles semblaient s'accumuler comme à plaisir pour leur barrer le passage; puis les arbres s'écartèrent et, dans l'espace libre où les hautes tiges des digitales se balançaient au vent, une sorte d'autel carré se dressa.

« Tu vois, c'est le camp romain, fit Daniel, il m'avait bien semblé reconnaître les alentours; vois-tu, Mitaize, ici on a fait des fouilles; à droite, où il y a cette longue pierre creusée, il paraît que c'est le cercueil d'un chef et que l'on a trouvé là dedans toute sorte de choses curieuses. Viens voir, là, par terre, il y a des pierres sculptées, une tête d'homme, on croirait qu'il nous regarde. »

Mitaize s'était curieusement avancée, mais, à la vue du bas-relief, en partie enfoui dans la mousse et d'où une tête de grandeur naturelle émergeait seule, fixant sur eux ses yeux de pierre, elle poussa un cri de terreur et s'élança en avant.

Heureusement, au delà du front du camp, la pente, très raide, n'avait plus de roches, et

Daniel se mit à la poursuite de sa sœur. Elle courait affolée, ne sentant plus sa fatigue; tant qu'on fut sous la futaie, tout alla bien, mais quand il fallut traverser le taillis, dont la large bordure enserrait le bois, les difficultés recommencèrent et la toilette de Mitaize subit encore plus d'un accroc fâcheux.

Enfin, lasse à mourir, la petite fille s'arrêta, et les deux fuyards regardèrent autour d'eux. Des arbres, partout des arbres, des sapins qui couvraient les pentes de leurs hautes colonnades toujours pareilles; plus de trace de sentier...

« Qu'allons-nous faire? demanda-t-elle, presque timidement.

— Que veux-tu que nous fassions? répondit-il avec mauvaise humeur; trouver un chemin qui nous conduise quelque part, après nous verrons. Tiens, il y a une fumée, à gauche... la vois-tu? allons de ce côté, peut-être y a-t-il des bûcherons auxquels nous pourrons demander la route... »

Il n'osa pas ajouter... la route des Molières, mais il comptait bien, à présent que sa sœur pouvait toucher du doigt la folie de son entreprise, qu'elle ne ferait plus d'objection, le moment venu.

A grand'peine on parvint à l'endroit où le feu

était allumé ; c'étaient en effet des bûcherons qui, à l'abri d'une roche, venaient de préparer leur repas ; un chariot dételé reposait à terre sa longue limonière, deux bœufs encore jouxtés ruminaient, le nez dans leur provende, et les hommes, assis sur des troncs abattus, mangeaient, puisant à même, chacun avec sa cuiller, dans la marmite de terre.

L'un d'entre eux avait aperçu les enfants :

« Parions que vous n'avez pas trouvé la fontaine? leur dit-il d'un air entendu, les gens de la ville qui viennent par ici n'en font pas d'autre et, quand il fait chaud, rester sur sa soif n'est pas amusant. Si le cœur vous en dit, ma petite demoiselle, vous pouvez vous rafraîchir à la cruche. »

Mitaize prit une mine dégoûtée et regarda son frère, mais celui-ci, qui avait encore plus faim que soif, ne la laissa pas répondre ; il prit la parole le premier.

« Si vous vouliez nous vendre un morceau de pain, dit-il, vous nous rendriez grand service. »

Le plus âgé des bûcherons était déjà debout ; il tirait d'un sac de toile une grosse miche de pain noir à peine entamée et en coupait deux larges tranches.

» Vendre, non, dit-il, mais donner, oui. Ça

Les bûcherons mangeaient, assis sur des troncs abattus.

ne se refuse pas, du pain. Et il ajouta : Je vois ce que c'est, vos parents sont quelque part là-haut, vous avez voulu marcher en avant et vous vous êtes perdus. »

Dany n'osait pas répondre, mais Mitaize s'écria très vite :

« Mais nous devons les rejoindre à la gare de Saint-Michel, et nous y arriverons en même temps qu'eux, si vous voulez bien nous indiquer le chemin à suivre.

— La gare est encore loin d'ici, ma petite demoiselle, et vous avez l'air bien fatiguée », dit-il en hochant la tête.

Elle se redressa en s'efforçant de sourire :

« J'irai très bien jusque-là, je vous assure.

— En ce cas, vous n'avez qu'à couper à gauche, sous bois. Par là, tenez... ne vous inquiétez pas des sentiers et descendez toujours jusqu'à la lisière, de là, vous verrez le village droit devant vous. Pourtant, croyez-moi, reposez-vous un moment, un de nous ira à la recherche de vos parents qui sont peut-être inquiets.

— Non, fit Daniel, c'est inutile, vous ne les trouveriez pas et nous vous remercions beaucoup ; puisque vous le permettez, nous allons rester là un instant, ma sœur a besoin de repos et moi aussi. »

Le vieux bûcheron jeta sur le sol une brassée de branches de sapin et fit signe aux enfants de prendre place sur ce siège improvisé.

Mitaize s'y laissa glisser avec un soupir de soulagement et Dany, plus perplexe que jamais, s'y étendit auprès d'elle. Lorsqu'il avait abordé les bûcherons, son premier mouvement avait été de se nommer et de prier l'un d'eux de les reconduire aux Molières, puis il s'était décidé à attendre une occasion de parler, et maintenant il n'osait plus. Son caractère assez mou se refusait à toute initiative et, puisqu'il avait suivi sa sœur, autant valait continuer jusqu'à ce qu'elle s'avouât incapable d'aller plus loin.

XIII

Deux des bûcherons étaient partis, la hache à l'épaule, ils allaient commencer une coupe à peu de distance ; deux seulement restaient, les deux plus vieux, sans doute, moins forts et moins ingambes ; ils s'étaient étendus près du feu, le chapeau sur les yeux pour faire la sieste, et Mitaize put croire qu'ils dormaient, tout comme elle venait de dormir elle-même.

Mais, si une fatigue plus forte que sa volonté l'avait abattue, un mal de tête violent l'avait bientôt réveillée et, dans la demi-somnolence qui la tenait encore étendue, elle perçut un murmure de voix tout près d'eux. Les bûcherons causaient à voix basse :

« Je te dis que j'en suis sûr, Mathieu, ces petits-là sont les propres neveux de M. Jean Le Mauduy, je les ai vus pas plus tard que

dimanche à la ville, et ce ne serait peut-être pas un mal de pousser jusqu'aux Molières pour l'avertir qu'ils sont ici.

— Tu dis que tu es sûr?

— Oui, père Mathieu.

— Alors, vas-y si tu veux, un peu de chemin à faire n'est pas pour t'effrayer. Moi, je vais dire aux autres qu'ils fassent leur besogne sans t'attendre et je reviendrai pour retenir les enfants quand ils s'éveilleront. »

Les deux hommes se levèrent et disparurent sous la futaie. Mitaize s'étira les membres, se mit debout avec quelque peine et secoua Daniel qui dormait profondément.

« Que veux-tu? dit-il, dès qu'il put rassembler deux idées.

— Je veux partir, fit-elle, tout de suite, tout de suite, ou nous allons manquer le train. »

Il la regarda, surpris, vaguement alarmé à la vue de son visage enflammé, de ses yeux luisants, de ce je ne sais quoi d'abattu et de fiévreux à la fois qu'il remarquait dans ses mouvements.

« Oh! Mitaize, Mitaize, fit-il, n'allons pas plus loin, je t'en prie, les bûcherons nous remettront sur le chemin des Molières... je dirai que c'est moi qui t'ai emmenée, si tu veux, si tu as peur que l'on te gronde.

— Je n'ai pas peur du tout, mais décide-toi, voyons, dit-elle d'un ton saccadé, viens-tu?

— Oui, je viens, murmura-t-il, mais vraiment, Marguerite, que penseront-ils de nous là-bas? la pauvre Jeanne qui avait tant de plaisir à te voir, Martial, que j'aimais bien, après tout?...

— Je serais restée si les Dorgebert n'étaient pas venus, répondit-elle, mais je ne voulais pas subir leurs grands airs. Tâchons de marcher plus vite, ici à la descente .. »

Elle trébuchait souvent, dans sa hâte à mettre un plus grand espace entre eux et l'endroit où les bûcherons pouvaient revenir d'un moment à l'autre; mais elle s'entêtait à continuer quand même, et Daniel, quoique édifié sur son caractère dominateur, la trouvait si follement obstinée qu'il ne la reconnaissait plus.

Enfin, ils étaient hors de la forêt. Debout tous les deux sur le talus couvert d'herbe roussie, ils pouvaient voir la plaine abaisser devant eux ses ondulations revêtues de champs déjà moissonnés, jusqu'à la route, là-bas, très loin encore au milieu des prairies.

Comment irait-on jusque-là?...

Le regard de Mitaize se détourna de celui de son frère, dans lequel il eût été trop facile de

lire cette question qu'il ne formulait pas, et elle se remit en marche, d'un pas assez ferme encore.

Le soleil était chaud sur le chemin sans ombre ; la sueur inondait le visage des deux petits voyageurs, attirant des nuées de mouches qui les harcelaient de leurs piqûres

« Il doit au moins être quatre heures, murmura Daniel découragé, je suis sûr qu'on nous cherche. Si les bûcherons allaient nous poursuivre... eux qui connaissent la route, ils nous rejoindront, c'est certain. Penses-y, Mitaize, si nous voyions arriver mon oncle, là, tout d'un coup!... »

Sur le visage altéré de Mitaize passa la flamme orgueilleuse d'un sourire :

« Oui, si je n'avais pas pris mes précautions. Mais j'ai dit à Yermer que j'avais envie d'aller au Spitzemberg, il doit l'avoir raconté et je suis sûre qu'on nous cherche de ce côté-là!...

— Sais-tu bien que tu es joliment rusée, Mitaize! fit-il sur un ton admiratif qui la flatta, mais cela ne m'empêche pas de trouver que nous avons tort Si c'était à recommencer, je resterais aux Molières, coûte que coûte.

— Retournes-y », dit-elle avec une tranquille indifférence.

Il haussa les épaules :

« Il n'est plus temps. Je suis venu jusqu'ici, j'irai jusqu'au bout, je ne suis pas un lâcheur.

— Oh! je puis aller seule, la station n'est plus loin. »

Il lui indiqua de la main les deux clochers qui, presque en face d'eux, se profilaient sur le ciel.

« Près duquel se trouve la station? dit-il.

— Nous le demanderons tout à l'heure.

— A qui donc? vois-tu quelqu'un à portée dans les champs?

— Allons plus loin », insista-t-elle.

Comme ils quittaient le talus et tournaient dans un étroit chemin, la voiture d'un vannier ambulant leur barra le passage, et un chien, couché sous la voiture, gronda en se dressant, prêt à mordre.

Une femme en haillons, qui tressait une corbeille dans l'étroit carré d'ombre formé par la cahute roulante, les regarda venir d'un air peu bienveillant, mais, quoique Mitaize eût grand'peur du chien, elle s'approcha encore un peu et demanda poliment :

« Madame, sommes-nous bien sur le chemin de Saint-Michel? »

La femme ne répondit pas tout de suite, elle les examinait avec attention, puis étendant le

bras à gauche, elle indiqua le clocher le plus proche :

« Saint-Michel est là », dit-elle, et comme le chien montrait les dents et s'approchait, elle le rappela.

« Vous n'êtes donc pas du pays, questionna-t-elle, que vous ne connaissez pas les chemins?.. mais vos souliers sont déchirés, ma petite demoiselle, attendez un peu, je vais appeler un de nos hommes qui vous les raccommodera. » De ses mains brunes, elle retenait le manteau que Mitaize avait gardé sur son bras, mais la petite l'avait sentie palper sa poche, et avec un geste de dégoût, elle se rejeta en arrière.

« Merci, madame, nous ne pouvons pas nous arrêter », dit-elle.

Mais la femme tenait toujours le manteau et ne semblait pas décidée à le lâcher; alors Mitaize, le lui abandonnant, saisit la main de Daniel guère plus rassuré qu'elle-même, et les deux enfants se mirent à courir droit devant eux, jusqu'à se sentir hors d'haleine.

A la fin, Mitaize, épuisée, s'arrêta :

« Oh! Dany, que cette horrible femme m'a fait peur, elle voulait me voler, j'en suis sûre... et le chien... je croyais qu'il allait nous poursuivre... heureusement, il n'est pas venu; le

village est tout près, n'est-ce pas, continua-t-elle en passant la main sur son visage couvert de sueur, il me semble que je n'y vois plus, je tombe de fatigue. »

Il leur fallut suivre longtemps encore la route poussiéreuse qu'ils avaient fini par rejoindre, puis le village montra ses maisons basses, un peu écartées les unes des autres et, tout au bout, la sation du chemin de fer.

En face de celle-ci, sur le mur d'une maison neuve, Daniel put lire : « Antoine, restaurant, loge à pied et à cheval. »

« Maintenant, Mitaize, il faut demander à dîner ici; cela ne doit pas coûter très cher, ajouta-t-il timidement, car il savait qu'elle avait peu d'argent. »

Elle jeta sur sa robe en lambeaux, sur ses souliers troués, un regard humilié, et, avec un grand soupir :

« Entrons tout de même, dit-elle, mais tu parleras, toi, je n'ai plus la force. »

Deux ou trois enfants jouaient de l'autre côté du chemin; ils relevèrent la tête pour les voir passer et Mitaize s'imagina qu'ils se moquaient d'eux; aussi, malgré sa fatigue, se hâta-t-elle de gravir le perron de l'auberge et de pousser la porte d'entrée.

Au premier moment, dans la grande salle

La femme, de ses mains brunes, retenait le manteau.

obscure et fraîche, ils ne distinguèrent rien et comme ils restaient debout sur le seuil, une voix rude cria :

« Fermez la porte, hé! là-bas! pas besoin de laisser entrer les mouches. »

Daniel poussa sa sœur en avant et referma soigneusement la porte derrière eux, puis il s'avança vers un coin de la pièce où ses yeux, qui s'habituaient à la quasi-obscurité, distinguaient deux ou trois hommes attablés.

« Qu'est-ce que vous voulez, petits? reprit la voix, nous ne faisons pas la charité aux vagabonds.

— Nous ne sommes pas des vagabonds! s'écria Daniel indigné, et si nous venons demander à dîner, nous vous paierons, soyez tranquille.

— Oh! si tu paies!... qu'est-ce qu'il te faut, mon garçon?

— Ce que vous avez : des œufs, un potage, n'importe quoi, le plus vite possible; nous prenons le train de 5 heures. »

Une grosse femme avait déposé son tricot sur la table :

« On va vous servir tout de suite, dit-elle.

— Oh! oui, tout de suite, s'il vous plaît », murmura Mitaize dont le regard ne quittait pas l'horloge qui marquait 4 heures et demie.

Il y eut des allées et venues du côté de la cuisine, les consommateurs avaient repris leurs places après avoir examiné les nouveaux venus, et la petite devina qu'ils parlaient d'eux, car, à plusieurs reprises, l'un des hommes se retourna. Mais la maîtresse d'auberge en servant un potage coupa court à leurs remarques et le potage disparut si vite que l'aubergiste ne put s'empêcher d'observer qu'on leur eût fait grand tort en les laissant attendre. Comme Daniel se levait, pressé de payer et de partir, il les retint :

« Oh! vous avez encore plus d'un grand quart d'heure, fit-il d'un air bonhomme tout en comptant sa monnaie, et vous avez l'air si fatigués qu'il vaut mieux attendre le train ici. Vous devez venir de loin comme cela?... »

Daniel regarda sa sœur comme pour savoir ce qu'il pourrait dire et son hésitation n'échappa pas plus à l'aubergiste qu'à l'homme qui les avait regardés tout à l'heure et qui, s'étant retourné sur sa chaise, les examinait avec attention.

« Non, de pas très loin, mais nous nous sommes perdus dans la forêt et nous avons manqué le train que nous devions prendre.

— Alors, vous venez par la forêt? fit l'homme, ce n'est pas le chemin des voyageurs, pourtant.

Voyez-vous, monsieur Antoine, continua-t-il à demi-voix en s'adressant à l'aubergiste, ces enfants-là ont quelque chose sur la conscience, vous devriez faire chercher le garde champêtre. »

Mitaize, toute pâle, s'était levée et marchait vers la porte, entraînant son frère. Comment ces gens-là devinaient-ils qu'elle avait quelque chose sur la conscience? peut-être qu'il était venu aux Molières, celui qui parlait, qu'il les avait vus, qu'il devinait leur fuite et qu'il s'amusait à les tourmenter?

« Et où allez-vous, si ce n'est pas être trop curieux? » demanda l'homme qui, debout, cette fois, les avait suivis jusqu'au seuil.

Mitaize hésita, voulant nommer une station du voisinage et n'en connaissant pas les noms; mais Daniel, qui ne voulait pas mentir et que ces questions énervaient, répondit très vite :

« A Paris, monsieur; mais je me demande en quoi le but de notre voyage vous intéresse? »

L'aubergiste se redressa :

« Pourquoi cela m'intéresse? dit-il, parce que, depuis qu'il y a des bohémiens dans le pays, on a volé pas mal de choses dans nos environs, et ce ne serait pas étonnant qu'ils aient des affiliés pour emporter d'ici ce qu'ils

nous ont pris. Peut-être bien que vous en êtes tous les deux? »

Mitaize eut un éclat de rire nerveux, tandis que Daniel ébauchait un geste de dénégation :

« Vous vous trompez, fit orgueilleusement la petite, nous retournons à Paris, dans notre famille, nous sommes les enfants du docteur Servaize, un médecin très connu »

Elle avait cru que ce nom, ainsi prononcé, allait mettre fin à la scène et forcer les paysans à des excuses, mais l'aubergiste s'était tourné vers ses compagnons.

« Servaize! qui est-ce qui connaît cela, par ici? Personne, pas vrai, les amis? Je parie que la gamine prend ce nom-là au hasard, pour ne pas avouer qu'elle vient du camp des bohémiens. »

Daniel, du coup, perdit patience.

« Si nous étions ce que vous croyez, dit-il, nous n'aurions pas eu besoin de venir dîner à l'auberge. » Et, comme il les voyait indécis, il ajouta :

« Je m'appelle bien Daniel Servaize, ma sœur que voici est bien M^lle^ Marguerite Servaize... »

La femme de l'aubergiste intervint :

« A qui ferez-vous croire cela? » dit-elle. Quand on est les enfants d'un médecin de

Paris, on n'est pas habillé comme vous; regardez-vous donc, petite effrontée, et avouez que vous avez ramassé vos nippes dans la défroque d'une demoiselle. »

Pâle de honte et de colère, Mitaize se laissa conduire devant la glace. Hélas! cette femme avait raison; qui eût pensé que c'était la fille du docteur Servaize, cette fillette au visage hâlé où la sueur et la poussière avaient collé des mèches embrouillées de cheveux, cette déguenillée dont les vêtements pendaient déchirés, salis, rendus plus lamentables que de vraies loques par l'ancienne fraîcheur dont ils portaient encore les traces? Et, tout d'un coup, elle éclata en sanglots.

Daniel s'était précipité vers elle :

« Mitaize, dit-il, sois raisonnable, et vous, madame, et vous, messieurs, laissez ma sœur, nous ne vous avons rien fait, nous voulons partir.

— Eh! eh! mon jeune coq, pas si vite, vous ne nous devez rien, c'est vrai, mais qui sait ce que vous avez fait ailleurs? vous nous dites que votre sœur s'appelle Marguerite et vous l'appelez d'un autre nom... C'est-y un nom de chrétienne, Mitaize?... » Et l'aubergiste, triomphant, se campa les poings sur les hanches.

Un roulement de tonnerre monta, lointain

Elle se laissa conduire devant la glace.

d'abord, puis grandissant et faisant trembler les volets clos de l'auberge.

« Le train! murmura Mitaize qui fit un vain effort pour gagner la porte.

— Minute, ma petite, avant de partir, vous montrerez vos papiers au garde champêtre... »

Marguerite, à bout de forces, se laissa tomber sur une chaise et couvrit de ses mains son visage brûlant. Quelle honte! n'eût-il pas mieux valu subir les railleries des Dorgebert que cette injure atroce : être pris pour des vagabonds?

Et clairement elle comprit toute l'ingratitude de sa conduite envers M. et Mme Le Mauduy, toute la laideur de son action quand sa folle vanité les avait reniés, et pour qui?... pour des gens qui ne les valaient probablement pas.

Cette punition inattendue l'humiliait jusqu'au plus profond de son être, mais, brisée de fatigue et aussi de frayeur, elle demeurait anéantie. L'esprit inventif de la pauvre Mitaize ne lui fournissait plus de ressources pour échapper à sa pénible situation, la tête lui tournait, elle croyait sentir le sol se dérober sous elle, la voix lui manquait.

Daniel, qui d'ordinaire se laissait conduire par elle, vit bien qu'il ne devait plus compter que sur lui-même, et se tournant vers l'aubergiste :

« Nous n'avons pas de papiers, dit-il hardiment, mais si notre oncle, M. Jean Le Mauduy, des Molières, était avec nous, vous n'oseriez pas nous menacer du garde champêtre.

— Allons donc, vous... les neveux de M. Jean? jamais de la vie! il ne vous laisserait pas courir les chemins en pareil équipage! »

Il se tourna vers sa femme. « Qu'en dis-tu, Lisbeth?...

— Je dis que Mme Le Mauduy a vraiment marié sa nièce à un médecin de Paris, et si c'était vrai que ce soient ses petits-neveux...

— Oui, dit-il plus bas, il y a, malgré tout, du louche dans l'affaire et j'ai bien envie d'envoyer, à tous risques, prévenir M. Jean. S'il ne connaît pas les enfants, il le dira; s'ils sont ses neveux, il sera peut-être bien aise de savoir où ils sont; service pour service, M. Jean m'a trop bien soigné l'hiver dernier pour que je ne fasse pas ce que je pourrai. »

Daniel, debout près de sa sœur, attendait la décision de l'aubergiste. Il avait bien remarqué que le nom seul de son oncle avait produit une impression favorable et il n'était pas loin de souhaiter qu'on les reconduisît tout simplement, car, à mesure qu'il raisonnait mieux, il se sentait coupable, et il en voulait cruellement

à sa sœur de l'avoir entraîné dans cette ridicule aventure.

Cependant Mitaize était trop accablée pour qu'il lui fît des reproches, surtout quand ils n'étaient pas seuls; elle s'appuyait au mur, les yeux bouffis, le visage rouge, comme boursouflé, elle frissonnait de temps en temps et toute son attitude révélait une telle lassitude que le jeune garçon, de plus en plus inquiet, lui demanda à voix basse :

« Mitaize, veux-tu que je demande une chambre où tu pourras te reposer?... »

Elle le regarda comme si elle n'avait pas compris.

« La tête me fait mal, murmura-t-elle en se mettant debout... je voudrais... je voudrais... »

Elle ne put achever et, pâlissant jusqu'aux lèvres, Marguerite Servaize se trouva mal au grand effroi de son frère et des assistants.

La femme de l'aubergiste s'était précipitée.

XIV

« Vous lui avez fait trop peur aussi, à cette petite, dit-elle avec aigreur à son mari... tiens... mais, est-ce qu'elle aurait pris un coup de soleil, que son cou est si rouge?... peut-être bien que c'est la rougeole aussi... voyez-vous, elle a de petits boutons. Je vais la réchauffer; toi, Antoine, tu courras aux Molières tout de suite. »

L'enfant revenait à elle, mais l'espèce de somnolence qui la tenait encore ne lui laissait plus l'entière conscience de ses actes et Daniel, désolé, s'attribuant cette fois tous les torts, demanda le premier qu'on fît chercher son oncle ou, si c'était plus facile, un médecin n'importe où.

La femme réfléchit une seconde :

« Il vaudrait encore mieux trouver une

voiture pour vous reconduire, dit-elle; avant que votre oncle ou un autre médecin soit ici, il peut se passer bien du temps, et si la petite commence une maladie, elle sera mieux soignée là-bas.

— Oh! oui, je vous en prie, trouvez une voiture », supplia Daniel horriblement tourmenté par la vue des marbrures rouges qui couvraient les poignets et le cou de Mitaize.

Elle grelottait à présent, une petite toux la secouait, et la mère Antoine, qui, décidément, était une bonne femme, l'enveloppa dans un grand châle et l'emporta dans sa cuisine où, provisoirement, elle l'installa sur un fauteuil, près du feu, pendant qu'elle lui préparait une infusion de tilleul et que celui qui, tout à l'heure, parlait du garde champêtre, courait au plus vite à la recherche d'une voiture.

Mitaize voulut balbutier un remerciement, mais la mère Antoine ne lui permit pas d'achever :

« M. Le Mauduy est trop aimé par ici pour qu'on ne cherche pas à lui rendre un peu du bien qu'il nous fait », dit-elle.

Et la petite fille, pour la première fois, comprit le peu qu'elle valait par elle-même, la sottise de son orgueil et elle eut regret de son ingratitude. Il ne lui était pas possible d'y réflé-

chir beaucoup, les idées se confondaient dans son esprit, une soif ardente la dévorait et la mère Antoine hochait la tête, plus inquiète qu'elle ne l'avouait. Quand son mari vint annoncer qu'un de leurs voisins allait atteler, elle poussa un soupir de soulagement véritable.

Des roues grincèrent sur la route et Daniel, qui avait entendu une voiture s'arrêter devant l'auberge, s'élança :

« Il est impossible que Georges soit déjà prêt, mon jeune monsieur, dit l'aubergiste, ce doit être une voiture de la ville. »

Il allait, très déçu, regagner sa place, lorsque des rires et des exclamations joyeuses résonnèrent sur le perron :

« Oh! madame, je vous en prie, goûtons ici, voulez-vous? Maman, dites oui, nous rentrerons à la fraîcheur, ce sera charmant. »

Un trait de lumière éclaira l'esprit bouleversé de Daniel, ces voix qu'il venait de reconnaître... c'étaient celles des Dorgebert. Ils faisaient une promenade en voiture et avaient eu l'idée de s'arrêter là, il ne songea pas un instant que Mitaize s'était enfuie pour ne pas les rencontrer, il ne se dit pas qu'il serait obligé de leur avouer cette parenté dont elle avait eu honte, mais il courut à eux, leur expliqua brièvement qu'il s'était perdu dans les bois avec

sa sœur, que celle-ci, fatiguée et malade, ne pouvait regagner les Molières à pied et qu'il les suppliait de les emmener ou de les faire reconduire.

Mme Dorgebert semblait sur des épines, elle ne répondit pas et alla droit à la cuisine où Mitaize, les bras abandonnés, la tête appuyée au dossier de son fauteuil, semblait dormir. Fanny Dorgebert et Marcelle n'avaient pas bougé, elles causaient vivement à son frère et à leur amie; à leur air, on pouvait deviner que le service demandé leur plaisait peu et qu'elles eussent infiniment préféré ne point le rendre que d'écourter leur promenade.

Mais on venait de dire que Mitaize était malade et elles avaient bien compris le coup d'œil impérieux de leur mère, qui leur interdisait de quitter la salle.

Mme Dorgebert reparut presque aussitôt, suivie de la maîtresse de l'auberge :

« Ma brave femme, disait-elle, il ne peut être question de nous charger de cette petite, je crains que sa maladie soit contagieuse et je ne dois pas exposer mes enfants à la contracter.

— Madame, je vous en prie, insista Daniel, laissez-nous seulement la voiture, les deux chevaux nous conduiront vite et le conducteur reviendra vous chercher aussitôt. Pensez que

Mitaize, appuyée au dos du fauteuil, semblait dormir.

je suis seul avec Mitaize et qu'il lui faut des soins qu'on ne peut pas lui donner ici. »

Mme Dorgebert hésitait.

« Voyons, Fanny, continua Daniel en s'adressant à la plus grande des jeunes filles, priez Madame votre mère de consentir ; si vous voyiez Mitaize...

— Mais, justement, je ne veux pas la voir, se récria-t-elle dans un grand élan d'égoïsme, maman a raison, nous ne pouvons pas vous laisser la voiture, ni risquer de gagner une maladie; tout ce que nous pourrons faire, dès que nous serons rentrés, c'est de vous envoyer une autre voiture. »

Fritz Dorgebert, lui, s'avança et tendit la main à Daniel indigné de cette cruelle réponse :

« Mon pauvre vieux, dit-il à demi-voix, quand les femmes se mêlent d'avoir peur, il n'y a pas moyen de compter sur elles, vois-tu. »

L'aubergiste venait de reparaître à son tour :

« Mon petit monsieur, dit-il, puisque ces dames-là ne vous aident pas de bon cœur, n'y pensons plus. Nous prendrons la voiture de Georges, et je vous conduirai par la traverse. Le chemin est difficile, mais nous gagnerons près d'une heure. Y êtes-vous?... »

Daniel salua froidement les Dorgebert, qui

faisaient mine de regagner leur voiture, et courut à sa sœur :

« Mitaize, dit-il, Mme Dorgebert refuse de se charger de nous, mais nous allons partir quand même ; peux-tu faire quelques pas? »

Elle se leva péniblement.

« Oui, je peux, mais j'ai le vertige, et les yeux me piquent, la femme dit que ce sera peut-être la rougeole, est-ce que tu le crois, dis?...

— Bah ! fit-il, personne ne le sait, ne te tourmente pas à l'avance, ce ne sera peut-être rien. Donne-moi le bras, je t'aiderai à marcher. »

Mais la mère Antoine s'empara de Mitaize qu'elle enveloppa étroitement d'une couverture, et, l'emportant comme une plume, traversa la salle et la plaça au milieu d'une botte de paille fraîche qui servait de siège de fond à un chariot à échelles.

Puis, laissant Daniel monter près de sa sœur, elle vint au maître de la voiture qui escaladait les brancards et lui fit à mi-voix certaines recommandations.

On prit la traverse au trot pesant du cheval de labour. Mitaize, accotée assez commodément dans la paille épaisse, se sentait un peu mieux; avant de tourner hors du village, elle montra à Daniel un breack qui filait grand train sur la route :

« Ce sont eux, ils se sauvent, n'est-ce pas? » demanda-t-elle, de sa voix un peu rauque et changée...

Il fit signe que oui.

« C'est vilain, ce qu'ils font, Daniel.

— C'est affreux, c'est lâche, cria-t-il, je ne leur reparlerai de ma vie, refuser un pareil service à des amis! »

Elle secoua la tête :

« C'est que maman avait raison, ce ne sont pas de vrais amis, et puis, tu sais... peut-être que moi, à leur place... »

Elle n'acheva pas, mais il comprit qu'elle se repentait d'avoir pris trop souvent les Dorgebert pour modèles et que la leçon d'humilité d'aujourd'hui pourrait lui être salutaire.

On avançait assez lentement dans le chemin coupé d'ornières qui filait entre des haies envahies par les ronces et les liserons; Mitaize, au bercement régulier du chariot, venait de s'endormir et Daniel veillait à ce qu'elle ne sortît pas ses mains de la couverture et à ce que son chapeau abritât bien son visage, mais le pauvre garçon comptait les minutes. A chaque détour du chemin, il demandait au conducteur si l'on approchait. Hélas! les Molières étaient loin. Invariablement, l'homme, du bout de son fouet, désignait un point encore lointain dans la

montagne, en face d'eux et il semblait à Daniel qu'on n'arriverait jamais.

Mitaize ne se réveilla pas; son visage était moins enflammé, mais elle avait des sursauts fébriles, se mettait à tousser, puis retombait dans sa lourde somnolence.

Le soir tombait quand la voiture approcha des Molières et que Daniel en descendit pour courir vers la ferme; mais on les avait aperçus, et ce fut l'oncle Le Mauduy, qui rentrait harassé, couvert de poussière, avec Yermer, qui se pencha le premier sur Mitaize. Celle-ci ouvrit péniblement les yeux, et, rappelée par sa vue au souvenir de sa récente fredaine, elle voulut parler.

Mais il ne le lui permit pas et, comme M^me^ Le Mauduy accourait les bras levés, si effrayée par l'aspect lamentable des fugitifs qu'elle ne trouvait pas un mot, l'oncle Jean saisit Mitaize et l'emporta dans la maison.

« Tu as besoin de ton lit et on va te le bassiner, ma mie, dit-il. Ah! tu croyais qu'on s'en va aisément d'ici avec de petites jambes comme les tiennes et cela t'ennuie de revenir, n'est-ce pas? Ne crains rien, nous prendrons bientôt le chemin de fer si tu te laisses bien soigner. »

Mitaize ne répondit pas, elle eut un faible

sourire. Elle n'avait plus du tout peur de l'oncle, il faisait très bon être portée ainsi, et puis, c'était un soulagement inattendu de n'avoir pas été grondée, de sentir sur son front moite la caresse de la forte main du vieillard

Elle se laissa déshabiller docilement, et, quand tante Marie-Anne, qui se penchait pour la border, l'embrassa doucement, elle lui noua au cou ses deux bras en murmurant d'une voix faible : Pardon!

Puis, épuisée par ce semblant d'effort, la petite fille se rendormit.

Il se passa de longues journées avant que M. Le Mauduy pût se prononcer sur la nature de la maladie. L'éruption, si soudainement apparue, n'avait pas continué sa marche naturelle, les boutons s'étaient affaissés sans toutefois disparaître entièrement, l'oppression s'aggravait et le vieil oncle redoutait des complications.

Daniel avait voulu s'installer près de sa sœur, mais son oncle ne le lui permit pas; au premier mot, il l'emmena hors de la maison, et, lui parlant comme à un homme, ne lui cacha pas ses inquiétudes.

Il le questionna sur leur fuite, voulut en connaître les moindres incidents, et, comme le jeune garçon s'accusait :

L'oncle Jean avait saisi Mitaize et l'avait emportée dans la maison.

« Il ne s'agit plus de cela, mon enfant, et je me doute bien que tu te repens, mais j'avais besoin de tout savoir. A présent, je tiens à n'être pas distrait de la tâche que je commence. Il faut guérir ta sœur, et si je suis obligé de m'occuper de toi, si je puis craindre de te voir tomber malade aussi, je n'aurai pas la liberté d'esprit nécessaire. Je vais donc te demander un sacrifice.

— Tout ce que vous voudrez, mon oncle.

— Eh bien! tu vas entrer comme pensionnaire au collège de Saint-Dié; comme on est en vacances, tu ne suivras pas de cours réguliers, mais tu prendras des leçons et je serai sûr, du moins, que tu te trouves en bonnes mains. »

Rien ne pouvait être plus pénible à Dany que cette demande, mais il avait promis; du reste, il sentait que l'oncle eût pu ordonner au lieu de faire appel à son bon vouloir. Cependant il ne répondit pas tout de suite, il réfléchissait. C'était bien la peine de n'avoir pas voulu être interne à Paris pour le devenir dans un collège de province, disait l'esprit d'indiscipline; mais Dany ne voulait plus l'entendre et quand l'oncle reprit :

« Mon ami, j'ai télégraphié à ton père de venir, j'ai besoin de sa présence pour diminuer

ma responsabilité, et vraiment, tu me rendrais la tâche moins lourde, si je te savais hors d'ici. »

Alors, Daniel, dominant l'espèce de crainte qu'il avait toujours éprouvée près de son oncle, se décida :

« Je veux bien, mon oncle, dit-il très vite, mais je me connais, je suis paresseux, et, si je dois travailler seul, je ne ferai rien qui vaille, une fois les premiers jours passés. Sans compter que je serais inquiet de la pauvre Mitaize, et puis, si je m'en vais, Martial sera privé de ses leçons, cela lui fera de la peine; si l'on pouvait?... si vous vouliez le mettre en pension avec moi, j'en serais bien aise et papa voudrait peut-être payer sa pension avec l'argent qu'il me donne pour m'amuser? »

Le vieillard lui tendit la main :

« C'est convenu, mon brave, et ton idée n'est pas pour me déplaire; j'aime les gens qui se soucient des autres, et tu peux considérer la chose comme faite. Va demander à Martial ce qu'il en pense, et dis à son père que je compte sur son consentement. »

La joie du jeune garçon fut si sincère que Daniel en trouva son propre sacrifice amoindri. Ce qui rendait l'un si heureux ne devait pas, en somme, être si pénible pour un autre, et il fit ses préparatifs sans mauvaise humeur; seulement,

avant son départ, il supplia sa tante de lui faire parvenir chaque jour des nouvelles de Mitaize.

« Et surtout, ajouta-t-il, ne me cachez rien, tante Marie-Anne, si... si elle était plus mal, rappelez-moi; vous promettez, n'est-ce pas?

— Sois tranquille, dit-elle, et ne te mets pas martel en tête, nous la soignerons si bien qu'elle guérira. Yermer ira tous les jours vous voir et vous portera des nouvelles. »

Le jeune garçon partit donc, satisfait au fond de s'être vaincu, mais surpris de l'espèce de chagrin ressenti en quittant cette maison où il était venu malgré lui. C'est que l'exemple du travail, de la simplicité des habitudes, la paisible influence de ces cœurs droits avaient porté leurs fruits. Daniel Servaize s'était, sans le vouloir, dépris de ses anciens défauts, et lorsqu'il fit passer devant lui Martial pendant que la petite porte du collège retombait sur eux, il n'éprouva qu'un sentiment d'orgueil légitime en songeant aux progrès qu'il voulait faire, qu'il ferait à tout prix, puisqu'il en avait la volonté.

XV

Ce fut une quinzaine longue et triste pour les gens des Molières que celle qui s'écoula. M. Servaize, prévenu, était arrivé en toute hâte et ne put qu'approuver le traitement employé par le vieux médecin ; il avait dû laisser ignorer à sa femme la maladie de Mitaize, de peur qu'une émotion trop vive anéantît chez elle le mieux qui s'était récemment produit, et il avait coloré son absence du prétexte d'une consultation loin de Paris.

Quand Mitaize le vit entrer, elle essaya de se soulever, sans pouvoir y parvenir, une quinte de toux la secoua violemment et lui ôta la parole. Le père était devenu très pâle, mais, se dominant, il prit entre ses doigts son poignet maigre, et comme elle le regardait, anxieuse, il s'efforça de sourire.

« Je suis donc bien malade, papa, qu'on vous a fait venir?

— Mais non, fillette, seulement j'étais un peu en mal de vous deux et votre maman aussi, alors je suis venu. »

Elle soupira, puis :

« Papa, je voudrais bien vous dire quelque chose à l'oreille. »

Il se pencha aussitôt.

« Vous ne savez pas, j'ai été horriblement méchante ici, et l'oncle et la tante sont trop bons, j'ai du regret... »

Elle s'arrêta...

« Dites-le-leur, vous, papa, dites aussi que je ne recommencerai plus jamais. »

Très ému de cette confession soudaine, il s'efforça de paraître gai et, menaçant du doigt la petite malade :

« C'est beaucoup promettre, ma mignonne; dès que tu seras sur pied, je suis sûr que l'ancienne Mitaize se réveillera et fera des siennes, comme toujours.

— Oh! papa, fit-elle avec tant de confusion qu'il ajouta bien vite :

— Mais je ne demande pas mieux que d'avoir une petite fille très sage; voyons, Mitaize, ne t'agite pas, laisse tes bras sous la couverture, ce sera un commencement de sagesse. »

Elle obéit, cherchant sur l'oreiller une place fraîche pour sa tête.

« Je crains une scarlatine de mauvaise nature, dit M. Servaize au vieil oncle dès qu'ils

M. Servaize prit entre ses mains le poignet amaigri.

se retrouvèrent seuls, et l'on pourrait demander une sœur pour veiller.

— Jamais ma femme n'y consentira, pas plus que Madeleine.

— Qui est Madeleine?

— C'est la fille aînée du garde forestier Claudel, mon successeur et mon voisin; elle est en service chez nous, et l'on peut compter absolument sur elle.

— Mais cela est dangereux; il ne peut être question pour une jeune fille de s'exposer ainsi à la contagion. »

M. Le Mauduy hocha la tête :

« Dès le premier jour, j'ai tenté de la renvoyer, dit-il, je n'y ai pas réussi; elle veut rester, et ses parents, auxquels je me suis adressé alors, lui ont donné raison. Nos montagnards sont têtus et, parce que la brave fille croit nous devoir une certaine reconnaissance, rien au monde ne lui fera quitter son poste. Mitaize est aussi en sûreté entre ses mains qu'entre celles d'une garde-malade de profession. »

Durant les quelques jours que M. Servaize resta aux Molières, il trouva en Madeleine une aide habile, toujours prête, jamais lasse; et, comme il la remerciait, elle sourit :

« Cela me connaît, les enfants malades, monsieur; j'ai cinq frères et sœurs, ils ont tous eu la rougeole, et je les ai soignés.

— Mais ceci est plus grave que la rougeole, mademoiselle; vous pourriez gagner la maladie et en conserver des traces.

— Bah! dit-elle gaîment, vous me dites cela pour me faire peur et me renvoyer, mais je ne m'en irai pas; Mme Le Mauduy aurait bien trop d'ouvrage, et j'aimerais mieux cent fois être malade que la sentir se fatiguer toute seule. »

Il n'insista plus, comprenant qu'il finirait par la blesser, et ces pénibles jours se passèrent sans que Madeleine consentît à prendre plus de quelques heures de repos, enfin, une détente se produisit dans l'état fiévreux de la maladie : l'éruption d'abord avortée envahit tout le corps avec une rare violence; mais, si le visage boursouflé de Mitaize était devenu horrible, au moins le danger était écarté. M. Servaize partit rassuré — il ne pouvait rester davantage — mais, lorsqu'il embrassa Mitaize en lui promettant de revenir dans quelques jours, elle lui dit :

« Embrassez-moi, papa, voulez-vous ! et dites à Dany que je ne serai plus jamais vaniteuse, ni méchante; je sais bien que ma laide figure ne l'empêchera pas de m'aimer.

— Ta laide figure se guérira, ma mignonne, et très vite même, à condition que tu ne commettes pas d'imprudence. Je compte sur ta promesse, ma chère petite fille; je veux pouvoir dire à ta maman quelles bonnes résolutions tu as prises, cela lui fera tant de plaisir!

— Vous reviendrez, papa?

— Oui, dans huit jours et, peut-être, si ta maman va bien, te l'amènerai-je. »

Mitaize tint parole. Elle n'essaya pas une seule fois de désobéir, bien qu'elle en eût assez

souvent envie; elle n'eût pas été fâchée d'essayer si l'une des fantaisies difficiles à contenter, dont elle était coutumière, avait chance de révolutionner la maison, mais elle n'osa pas; Mme Le Mauduy avait une façon si douce et en même temps si ferme de dire : Non, que Mitaize sentait bien que toute insistance serait inutile. Quant à Madeleine, elle n'était que la suppléante de sa maîtresse et ne faisait rien sans la consulter.

Par un changement étonnant, la personne que Mitaize préférait avoir près d'elle, c'était l'oncle Jean : lui seul la soulevait doucement, lui seul lui donnait volontiers un peu de raisin ou un quartier d'orange pour apaiser sa soif; de temps en temps, il lui racontait une histoire. Oh! ces histoires, si amusantes, si drôles, Mitaize en raffolait, et, s'il n'était pas resté entre eux le souvenir de certaines choses désagréables, ils eussent été vraiment très bons amis.

Lui, n'avait pas l'air de se souvenir, mais elle se souvenait trop, et, sans un reste de mauvaise honte, elle aurait essayé de savoir s'il lui en voulait beaucoup.

Un jour, la convalescence étant en bonne voie, on avait installé la petite dans un grand fauteuil devant la fenêtre ouverte; Mme Le

Mauduy, son tricot à la main, ses lunettes sur le nez, agitait ses aiguilles comme si elle eût dû fournir de bas tout le village; devant la maison, Madeleine étendait du linge dans le pré; Yermer emmanchait une bêche, pendant que Jack, la tête penchée, suivait tous ses mouvements.

Dans la forêt touchée par l'automne, des tons rouillés marquaient la place des hêtres au milieu des sapins d'un vert noir, et, dans l'air pur, les moucherons dansaient au soleil; les poules bigarrées gloussaient en ramenant leur couvée; les abeilles et les bourdons filaient au-dessus des résédas et des roses du jardinet, pendant que les cigales emplissaient l'air de leurs stridentes crécelles.

Mitaize s'enfonça dans son fauteuil d'un air de béatitude :

« Qu'il fait bon ici! » murmura-t-elle.

Et, tout de suite, elle se repentit d'avoir parlé, en remarquant l'air étonné, quasi incrédule de la vieille dame, et surtout le sourire de l'oncle; ah! comme il avait vite retrouvé sa malice.

Aussi la petite fille ne put-elle le supporter, et elle répéta avec une pointe d'entêtement :

« Oui, il fait bon... Ne riez pas, mon oncle, je sais à quoi vous pensez... à une petite fille

très sotte et très méchante qui vous a causé beaucoup d'ennuis et qui vous en cause encore. »

Tante Marie-Anne laissa tomber son tricot et fit semblant d'essuyer les verres de ses lunettes qui n'en avaient pas besoin, mais l'oncle, très sérieux, posa sa forte main brune sur l'épaule de la convalescente :

« Ne parlons pas des ennuis d'aujourd'hui, ma mie, ils sont finis, puisque te voici vaillante ; les autres, eh bien ! ils sont finis également, puisque tu regrettes de nous les avoir donnés. En t'amenant ici, je savais que tu n'y venais pas de bon gré et je n'attendais pas la moindre reconnaissance ; je savais que notre compagnie n'avait rien pour te plaire, que tu nous prenais pour des sauvages, grâce à certaines idées vaniteuses dont tu avais la tête farcie, mais tes parents espéraient qu'un séjour ici te serait profitable comme à ton frère, je t'ai donc amenée volontiers, et ce qui devait arriver est arrivé.

« Après t'être ennuyée beaucoup, tu t'habitues à nos vieilles figures, tu ne te déplais plus autant, et tout est bien si tu comprends enfin qu'on peut être heureux partout, même sans luxe, sans étalage de belles robes. Il suffit de faire toujours ce qu'on doit, de s'accoutumer à obéir, ce qui paraît terrible d'abord et qui n'est qu'une habitude comme tant d'autres.

On avait installé Mitaize dans un fauteuil devant la fenêtre.

« Tu ne te sauveras plus maintenant, dit-il en caressant la blonde tête qui se baissait avec confusion, parce que tu sais qu'on t'aime ici, même quand on te gronde, et tu ne voudras plus nous causer d'inquiétudes. Pourtant, j'avoue que, si tu n'avais pas été malade, je t'aurais administré à ton retour une fouettée d'importance.

— Jean!... implora tante Marie-Anne.

— C'est bon, c'est bon, fit le vieillard, on peut en parler puisque la maligne pièce nous a forcés de nous occuper d'elle autrement.

— Mon oncle, est-ce que Dany ne reviendra pas bientôt?

— Ah! ah! tu ne serais pas fâchée de retrouver monsieur ton frère. Il n'aura la clé des champs que dans huit jours; d'ici là, tu ne pourras tourmenter que Madeleine et Yermer.

— Mais je ne les tourmenterai pas », se récria Mitaize, ne voulant pas qu'on mît en doute la sincérité de ses résolutions.

« Je n'en répondrais pas, fit l'oncle, mais tranquillise-toi, je n'exigerai pas la perfection en un seul jour, nous saurons nous contenter d'une sagesse par à peu près; sans cela, gare aux rechutes.

— Comme vous êtes bon! murmura-t-elle d'un ton câlin.

— Tous les oncles le sont, Mitaize.

— Pas tant que vous, oncle Jean.

— Flatteuse, va, dit-il, c'est que moi, je suis trop laid, tu sais bien, alors il faut que je me le fasse pardonner.

— Oh! mais, vous n'êtes pas toujours bon, s'écria-t-elle, ainsi, vous ne l'êtes pas du tout en ce moment; quand j'ai dit cela, j'espérais vous fâcher et je croyais vous faire repartir sans nous. »

Tante Marie-Anne souriait.

« J'ai toujours pensé que tu te corrigerais, Mitaize, il était impossible de supposer que tu conserverais ce détestable caractère, cela n'était pas naturel.

— J'étais toujours méchante chez nous, dit-elle avec franchise; d'abord, c'est la faute de Fanny Dorgebert : elle est si menteuse, si colère que je l'imitais un peu trop. A présent, c'est fini, je dirai à maman le vilain tour que sa mère nous a joué et je ne la verrai plus, puis toutes mes amies le sauront.

— Et tu répondras à un mauvais procédé par un autre?...

— C'est bien juste, n'est-ce pas, ma tante?

— Juste... peut-être, mais pas digne le moins du monde de ta sagesse toute neuve.

— Ah! c'est vrai, fit-elle ennuyée, eh bien! je ne dirai rien à mes amies, mais je ne fré-

quenterai plus Fanny, je ne pourrais pas m'empêcher de lui dire son fait.

— Tu feras ce que dira ta maman, petite, elle ne demande qu'à te garder près d'elle et à te voir devenir raisonnable et bonne. »

A ce moment, maître Jack, fatigué de sa longue station près de son maître, s'en vint en sautillant vers la maison et sauta sur l'appui de la fenêtre, juste comme Mitaize achevait de parler.

« Mitaize! Mitaize! » cria-t-il en se rengorgeant.

La petite avait étendu la main, au risque de recevoir un coup de bec, mais Jack, tout à fait bon prince, se plaça gravement sur le bras de son fauteuil pour becqueter plus à l'aise certaines miettes de biscuit qu'il avait aperçues.

« Le pauvre oiseau ne m'en veut plus, dit-elle; et toi, Yermer, tu n'es plus fâché?... »

Yermer rougit.

« Non, mademoiselle, je ne peux pas rester fâché contre vous, ce serait offenser mes maîtres, mais, sur le moment, quand j'ai fait courir tout le monde jusqu'au Spitzemberg, rapport à ce que vous m'aviez dit, j'ai joliment enragé. Ça, c'était encore pis que d'avoir tordu le cou à Jack; vous me preniez pour une bête, sauf respect, mademoiselle, et voyez-vous, on

Maître Jack sauta sur la fenêtre.

a son petit amour-propre. Je ne pouvais pas croire cela de vous, et je m'entêtais à vous chercher là-bas, si Georget ne m'avait point dit... »

Il s'arrêta et se mordit les lèvres.

« Qu'est-ce qu'il t'a dit, Georget? voyons. »

Devant l'embarras de Yermer, M. Le Mauduy prit la parole :

« Eh bien! ma mie, Georget a dit tout simplement à Yermer : Ta M^lle^ Mitaize qui te fait croire qu'elle vient ici doit être ailleurs, c'est une mauvaise gale, et voilà!... »

Mitaize se souleva, furieuse :

« Georget me le paiera! cria-t-elle; puis, se reprenant :

— Il me le paierait, si je n'étais pas changée, corrigea-t-elle, et c'est heureux pour lui que je le sois, parce qu'il verrait, le polisson!

— Bravo, Mitaize », fit la voix de Daniel qui arrivait par les prés sans avoir été aperçu.

Et comme M. Le Mauduy voulait gronder :

« Ne grondez pas, mon oncle, je vais repartir tout de suite, si vous voulez, mais je suis venu vous chercher. Martial est malade, il ne l'avoue pas, tant il a peur d'être obligé d'interrompre son travail; alors j'ai obtenu la permission de vous prévenir; devant vous, il n'osera pas nier et il se soignera. »

M. Le Mauduy se leva :

« J'espère que ce n'est rien de grave, dit-il.

— Il travaille trop, mon oncle, pour ne pas perdre une minute de son mois d'études; j'ai beau faire, je suis joliment dépassé. Mais, j'ai pensé à vous demander une chose... je crois que cela le guérirait et que... je ne m'en trouverais pas plus mal...

— Qu'est-ce que c'est, mon garçon?

— Ce serait de le laisser au collège tout à fait; s'il était sûr de pouvoir y achever ses classes, il ne se tuerait plus à travailler nuit et jour, comme il l'a fait depuis notre entrée, et alors... j'aimerais à rester interne avec lui.

— Toi! s'exclama Mitaize au comble de la surprise, c'est toi qui veux être interne, mais tu te sauveras par-dessus les murs au bout d'un mois!

— Jamais de la vie; quand tu n'es pas là, riposta-t-il, je ne fais pas la moitié de sottises, tu le sais bien, et si j'ai Martial avec moi, je n'en ferai plus une seule . c'est un bon garçon, lui, il vaut mieux que Fritz Dorgebert, et Paul Drancy et tous les autres.

— Nous verrons, nous verrons, dit l'oncle; en attendant, je vais toujours le voir; dis à Madeleine de nous accompagner, il ne faut pas effrayer ses parents sans raison, mais on peut compter sur Madeleine. »

Daniel était déjà dans le pré et, lorsqu'il reparut avec la jeune fille, Mitaize appela celle-ci :

« Veux-tu bien prendre mon jeu d'histoire de France, Madeleine? tu diras à Martial que je le lui donne.

— C'est trop beau, mademoiselle, il ne voudra pas.

— Mais je veux qu'il l'ait, moi, tu lui diras que cela me fait plaisir de le lui donner; recommande-lui aussi de se bien soigner, pour que l'année prochaine tout le monde se trouve ici bien portant.

— Tu reviendras donc l'an prochain? fit Mme Le Mauduy, dès qu'elles furent seules...

— A moins que vous ne me vouliez plus, tante.

— Je te voudrai toujours, mignonne, tu le sais bien.

— Dites, tante Marie-Anne, est-ce que vous ne pourriez pas vous passer de Madeleine? maman serait si contente de l'avoir, et moi, qui l'aime beaucoup, je suis sûre que je serais plus sage avec elle qu'avec une nouvelle bonne que je ne connaîtrais pas du tout. »

La vieille dame l'embrassa :

« Quand ton père arrivera, je lui en parlerai, petite, mais il faut te coucher et bien dormir en attendant. »

Mitaize regagna docilement sa chambre et son lit où elle ne trouva que de beaux rêves, résultat naturel du contentement de soi-même qu'elle éprouvait et des bonnes résolutions qu'elle avait prises.

XVI

Le plus grand calme régna les jours suivants dans la maison des Molières. Martial, qui n'avait souffert que d'un excès de travail, était de retour, en même temps que Daniel, qu'on rappelait pour jouir d'un reste de vacances.

Lorsque M^me^ Servaize arriva avec son mari, ce fut une grande joie pour elle de retrouver Dany, fortifié par le bon air de la montagne, Mitaize, un peu maigre encore mais très grandie, la mine raisonnable d'une petite personne bien élevée, si différente de la Mitaize tapageuse et volontaire d'autrefois, que M. Servaize déclara bien haut qu'on la lui avait changée.

Après quelques jours passés ensemble, Mitaize devait reprendre, seule avec ses parents, la route de Paris, car Daniel persistait dans sa

résolution et accompagnait Martial au collège de Saint-Dié.

L'inspecteur des forêts obtenait bourse entière pour le jeune Claudel et M. Servaize se chargeait du trousseau ; le plus grand désir du brave enfant était satisfait et Daniel se réjouissait de sa joie.

La discipline, qu'il avait haïe, ne lui inspirait plus la moindre crainte, tant l'émulation en masquait les côtés pénibles ; l'ancienne paresse avait disparu avec les anciens amis et les anciens plaisirs, et, si Daniel persévérait, on pouvait bien augurer de l'avenir.

Mitaize, malgré son changement apparent, donnait encore des inquiétudes à Mme Servaize, qui ne pouvait la croire guérie de sa ridicule vanité, de sa désobéissance habituelle. Que deviendraient ses bonnes résolutions lorsqu'elle se retrouverait avec ses anciennes compagnes?...

Jusqu'alors, aux reproches de sa mère, Mitaize n'avait jamais répondu que par des câlineries et par des promesses vite oubliées et personne ne pouvait prévoir si le mieux d'aujourd'hui serait durable. Elle en parlait un soir, assise devant la maison avec le vieux couple, tandis que Mitaize aidait Daniel et Martial à tendre des plateaux dans le pré, au bord du ruisselet, pour la pêche aux écrevisses :

« Voici nos vacances finies, soupira-t-elle. Si du moins Mitaize continuait à être docile! Mais elle ne le sera plus hors d'ici, j'en ai peur.

— Pourquoi donc, ma nièce? interrompit le vieillard. Vous pouvez, dès à présent, l'accompagner et la surveiller; quand vous ne le pourrez pas, faites-vous suppléer par Madeleine, lors même que l'enfant regimberait un peu, tenez bon, elle vous en respectera davantage. Tant qu'elle s'est laissé dominer par de mauvaises amies, elle est allée d'instinct à ce qui l'amusait : la toilette, les réunions, les papotages.

« Elle était en train de se rendre insupportable; maintenant elle s'est placée à un autre point de vue : elle a connu de pauvres gens, honnêtes, bons, parfaitement estimables; elle s'est d'abord étonnée de n'être au milieu d'eux qu'une petite fille comme les leurs, sachant des choses que celles-ci ignorent, mais ignorant aussi beaucoup de choses nécessaires que les autres connaissent.

« Sa maladie a été une grande leçon; il s'est fait, dans son esprit, tout un petit travail dont je ne suis pas mécontent. Elle est violente, orgueilleuse, mais ne manque pas de droiture; laissez-la reprendre sa vie ordinaire et attendez. »

Huit jours plus tard, Mitaize, rentrée à Paris, retournait au cours sous la surveillance

de Madeleine et y retrouvait ses amies. Laure Drancy se précipita à sa rencontre et, dans le

Les demoiselles Drancy accompagnaient Mitaize au cours.

premier feu des causeries, personne ne remarqua l'air embarrassé de Fanny Dorgebert.

Mais comme Mitaize ne fit aucune allusion à

leur dernière rencontre, la grande fille reprit vite son aplomb ; elle n'était pas loin de penser que Mitaize, humiliée du misérable équipage dans lequel ses amies avaient pu la voir, lui saurait plutôt gré de ne pas rappeler l'incident. Mais Laure et Hermine Drancy avaient entrepris le récit de leurs vacances : elles avaient noué des relations avec une famille installée à Villers tout près d'eux ; on s'était promis de se voir souvent...

« Et toi, Mitaize, à quoi as-tu passé ton temps dans les Vosges ?

— J'ai eu la scarlatine », répondit Mitaize que ces questions ennuyaient passablement.

« Oh ! quel ennui...! on aurait dit que tu avais un mauvais pressentiment, tu sais, tu ne comptais pas t'amuser.

— Je me suis pourtant bien amusée, répondit la petite, je n'ai été malade qu'à la fin.

— C'est donc pour cela que tu ne m'as pas écrit ? Aussi je n'ai pas pu donner ton adresse à Fanny qui me la demandait.

— Elle n'en a pas eu besoin, nous nous sommes vues quand même », répondit Mitaize avec un peu d'énervement.

Fanny avait pincé ses lèvres minces.

« C'est une bien jolie excursion que les Molières, pour les gens qui ne s'y arrêtent pas,

du moins; des futaies splendides, des points de vue ravissants, mais pas l'ombre de confortable; comment tes parents ont-ils pu vous envoyer là? Que pouviez-vous devenir dans un pareil endroit? Je comprends que tu te sois sauvée, Mitaize, car tu te sauvais, n'est-ce pas, quand nous t'avons rencontrée? »

Mitaize était devenue écarlate. . Cette peste de Fanny... Elle eut envie de lui lancer quelque phrase impertinente, mais elle se contint :

« Tout le monde a été parfait pour nous, dit-elle avec simplicité, et nous nous y sommes trouvés si bien que nous y retournons l'année prochaine. Je dis nous, c'est moi qu'il faut dire, puisque Daniel a prié papa de l'y laisser : il est interne au collège de Saint-Dié.

— Vraiment! fit Laure Drancy, mes frères vont regretter de perdre leur copain, heureusement, M^lles^ Darlot ont un frère avec qui Paul est très bien, il l'a invité à venir le voir à Sceaux, on ira en bande au premier jour pour inaugurer la pelouse du tennis.

— Ce n'est pas aux Molières qu'on pourrait installer un jeu quelconque, remarqua Fanny. Mitaize a beau dire, sa mère a été positivement barbare de l'y envoyer »

Cette fois, Mitaize éclata. Elle avait assez du mensonge et des vilenies qu'il entraîne, il

fallait qu'elle avouât la première de ses sottises, celle qui en avait inspiré tant d'autres et que, jusqu'alors, Daniel et l'oncle seuls connaissaient.

« Je ne suis pas allée du tout chez des gens vulgaires ou mal élevés, dit-elle, j'étais chez un oncle et une tante de maman, et j'ai tout à fait honte de n'avoir osé le dire à personne quand je suis partie. Je vous entendais toutes parler de villas, de châteaux, et aller dans une simple ferme m'humiliait si fort que je n'ai pas voulu reconnaître que nous serions chez des parents. Daniel m'en a fait assez de reproches, mais je me suis entêtée ; il m'écoute toujours, Dany, vous savez, alors il s'est tu.

— Et dans laquelle de ces horribles maisons étiez-vous? demanda Fanny avec une apparente commisération.

— Dans la plus horrible sans doute, fit Mitaize narquoise, une hutte véritable que l'oncle a jugée indigne d'abriter ta précieuse personne, puisqu'il ne t'a pas offert d'y entrer, bien qu'il soit le plus hospitalier des hommes. Je ne sais que depuis peu combien il a ri quand vous lui avez offert un pourboire. »

En ce moment, Mitaize se tourna vers Madeleine immobile :

« Tu étais là quand il est rentré, toi, dit-

elle, n'est-ce pas qu'il s'est moqué devant tante Marie-Anne des personnes qui l'avaient pris pour un bûcheron?

— C'est vrai, mademoiselle, mais M. Le Mauduy a dit que ces dames pouvaient très bien se tromper en le voyant vêtu de sa blouse et chaussé de gros souliers; l'habit fait quelquefois le moine, vous savez, mademoiselle, et des étrangers ne pouvaient pas savoir.

— Alors, ce n'était pas un bûcheron, le bonhomme à qui nous avons parlé, c'était ton oncle? dit Fanny piquée des sourires des autres jeunes filles. Mes compliments, Mitaize, tu as des gens distingués dans ta famille... »

Madeleine fit un geste indigné, s'avança d'un pas, puis se recula en regardant Mitaize d'un air anxieux. Celle-ci n'avait pas sourcillé, elle était seulement un peu pâle :

« L'oncle et la tante Le Mauduy sont très bons, très considérés et très aimés dans le pays, cela vaut mieux que de ressembler à certaines gens distinguées qui ont un bien mauvais cœur. Mais je ne peux pas en vouloir à ceux qui les dédaignent, puisque j'ai commencé par là; Fanny a raison, mesdemoiselles, je me sauvais quand elle m'a rencontrée et je puis bien le dire devant elle, parce que cette sottise-là, je l'ai faite pour que la vérité ne se découvre pas.

« Si Mme Dorgebert nous avait trouvés chez l'oncle, on aurait su tout de suite que je l'avais fait passer pour un ancien domestique, et j'ai eu si peur qu'il le sût que j'ai entraîné Daniel à se sauver avec moi. J'aurais mieux fait de rester, il m'aurait pardonné cette bêtise-là avec bien d'autres, tandis que j'ai manqué de mourir de fatigue, sans compter que j'ai gagné la fièvre en route, et que, sans les soins de l'oncle et de la tante, je ne me serais pas guérie. »

On entrait dans la salle et la conversation se trouva interrompue, mais Marguerite joyeuse, soulagée par sa confession volontaire, travailla mieux qu'elle ne le faisait d'ordinaire. Ce n'était que cela, avouer ses torts, vraiment c'était peu de chose, elle avait cru plus difficile l'aveu qu'elle s'était imposé.

On se retrouva à la sortie, mais Fanny Dorgebert, prétextant une course, ne s'attarda point à causer; seules les demoiselles Drancy, qui devaient suivre le même chemin que Mitaize, l'accompagnèrent et la petite Juliette Drancy ne put s'empêcher de lui demander :

« Où as-tu été quand tu t'es sauvée, dis, Mitaize? »

Mitaize, qui croyait avoir épuisé la question, ne répondit pas tout de suite, elle se demandait

s'il était bien nécessaire de prêter à rire et de donner des détails de son aventure, dont le récit parcourait le cercle de ses connaissances, puis il faudrait accuser les Dorgebert, et elle s'était promis de l'éviter.

Mais Juliette insista et Mitaize finit par tout dire, la grande faim qu'ils avaient eue, la rencontre des bûcherons, leur course en forêt, enfin sa rentrée aux Molières dans un chariot à échelles.

« C'est quand on te reconduisait que tu as rencontré les Dorgebert?

— Non, fit Mitaize, c'était avant, mais il paraît que quelqu'un avait, devant eux, parlé de la rougeole, aussi la bande entière s'est sauvée et je serais restée sans secours, car le pauvre Dany perdait la tête, sans les maîtres de l'auberge qui m'ont ramenée chez mon oncle.

— Ce n'est pas gentil des Dorgebert, déclara Juliette.

— Non, bien entendu, mais tu penses... la rougeole... on n'aimerait pas la gagner, et Marguerite a dû le comprendre, dit la grande sœur.

— Je ne l'ai pas compris ce jour-là, je t'assure, fit Mitaize, je ne raisonnais pas si bien et Dany était joliment furieux, mais tout cela est

passé. Ma maladie a eu l'avantage de me prouver combien mon oncle et ma tante sont bons, et vous savez, ils y ont eu du mérite, car il n'y a pas de mauvais tour que je ne leur ai joué.

— Et tu y retournes l'année prochaine?...

— Je crois bien, avec plaisir, va. »

Juliette se pencha vers elle.

« Est-ce que vraiment tu demeurais dans une hutte, ma pauvre Mitaize?

— Pourquoi pas dans un terrier, Juliette? dit la petite fille en riant; la maison Le Mauduy n'est ni un château, ni une villa, mais avec son petit jardin, son verger en pente jusqu'au ruisseau, elle est très agréable, je t'assure. Et puis, quand elle ne le serait pas, ajouta-t-elle en relevant la tête... c'est là que j'ai appris bien des choses bonnes à savoir; je sais coudre maintenant, je brode, je tricote, j'aide maman à surveiller la maison

— Tu sais encore te vanter, Mitaize!...

— Tiens, c'est vrai, fit-elle, ah! vous pensez bien qu'on ne se corrige pas de tout à la fois, et puis... je ne vous ai pas dit que je faisais ces choses-là très bien, je commence Seulement là-bas, Daniel, qui a pour camarade un garçon travailleur, est capable de devenir un très bon élève, alors, moi, je n'ai qu'à travailler de mon côté. Maman m'avait prédit que tante

Marie-Anne me rendrait sage, et vrai, la pauvre tante a eu de la peine, mais à présent, pour lui plaire, je ferais beaucoup. »

Laure eut un geste de doute discret que Mitaize ne releva pas, elle savait se dominer maintenant Mieux encore qu'avant son retour, elle éprouvait le peu de consistance de ces amitiés de surface qu'on croit si solides et qui sont réellement si fragiles; Laure Drancy, à la place de Fanny Dorgebert, ne se serait pas plus qu'elle exposée à la contagion pour son amie, et Mitaize ne s'en étonna pas.

Comme elles, elle avait été égoïste, personnelle, sous les dehors d'une politesse irréprochable; il avait appartenu aux deux vieillards, à une petite infirme et aussi à la bonne Madeleine de lui montrer d'autres façons d'agir, de lui faire comprendre, par leur exemple, que la vanité est un odieux défaut, parfois même une petitesse, qu'on ne doit pas agir en vue de l'opinion du monde.

Une fois dans la bonne voie, Mitaize n'en devait plus sortir.

XVII

L'année suivante, M^me^ Servaize, pas encore très vaillante, mais cependant guérie, arriva avec Mitaize, à Saint-Dié, le jour même de la distribution des prix du collège. Daniel l'en avait priée et elle eut la joie de le couronner à diverses reprises. M. Le Mauduy et tante Marie-Anne, assis près de la jeune femme, aux premiers rangs des spectateurs, applaudissaient franchement aux succès de leur neveu, succès bien dépassés par ceux de Martial qui s'était mis tout à coup hors de pair.

Mitaize avait bien éprouvé encore un mouvement de déplaisir, lorsqu'à l'arrivée, son premier coup d'œil était tombé sur la simple robe de laine brune de M^me^ Le Mauduy, sur son bonnet à trois rangs de dentelles, et sur le châle de cachemire un peu court, croisé étroi-

tement sur son buste, mais la vieille dame recevait tant de témoignages de sympathie, tant de respectueux saluts; l'oncle lui-même recevait et rendait tant de poignées de main, que la petite fille put se convaincre que, pour eux du moins, l'estime ne se mesurait pas à la mise, et, honteuse déjà de son court réveil de vanité, elle se glissa près de tante Marie-Anne qu'elle ne quitta plus.

On partit ensemble pour les Molières dans un immense landau que Mme Servaize avait fait retenir, tandis qu'une autre voiture suivait avec les bagages. Madeleine et le père Claudel grimpèrent près du cocher, les deux collégiens et Mitaize s'installèrent sur le devant, Mme Laure Servaize dans le fond entre l'oncle et la tante, et tandis qu'on montait la côte au pas :

« Te souviens-tu, Marguerite? C'est ici qu'en arrivant nous avons failli nous battre pour une fraise; nous n'étions pas toujours d'accord, tu sais bien, l'an dernier.

— Oui, mais c'était l'an dernier », fit-elle d'un ton qui indiquait, à n'en pas douter, qu'il y avait un abîme entre ce temps-là et le présent.

La maison du garde se montrait à travers les arbres et la mère Claudel accourait, le coin de son tablier retroussé et tout émue en voyant Martial, chargé de livres et de couronnes, descendre de la voiture pour courir à elle.

Tout le monde l'avait imité, et Mitaize, à la vue de la petite paralytique dont le pâle visage souriant s'appuyait aux vitres claires, s'élança dans l'allée de la maison et courut l'embrasser :

« Ma chère petite Jeanne, dit-elle, que je suis contente de te voir, que je suis contente d'être ici, je viendrai souvent, va, ou plutôt, tu viendras, toi.

— Je ne pourrai pas, mademoiselle, mais cela ne fait rien, si vous voulez bien vous déranger quelquefois, ce sera la même chose.

— Tu viendras, je te dis. »

Elle montra du doigt un fauteuil mécanique qu'on descendait devant la maison forestière.

« J'ai pensé à toi tout le temps, Jeannette, j'ai profité de tes conseils pour devenir un peu plus sage et papa m'a laissé choisir une récompense. C'est cela que j'ai choisi et tu n'auras plus besoin qu'on te porte dehors, tu marcheras seule, tu verras. »

Les yeux brillants de Jeanne s'emplirent de larmes, elle voulut parler, remercier; Mitaize ne lui laissa pas placer un mot.

« Je me sauve, dit-elle, à bientôt, à tout à l'heure : tante Marie-Anne doit m'attendre et ta mère va t'amener dans le fauteuil neuf. »

Elle gagna le seuil en deux bonds et ne

rejoignit les siens qu'à la ferme dont la porte, ouverte toute grande par Yermer endimanché, laissait voir la table mise et le dîner servi.

Madeleine courut enlever sa robe des diman-

Mitaïze courut embrasser la petite paralytique.

ches pour reprendre son costume de travail, puis, forçant sa maîtresse à présider le repas, elle se mit seule à la besogne.

M. Le Mauduy avait voulu que, pour les Claudel, ce jour-là fût un jour de fête, et ils durent

tous, même les plus petits, accepter la cordiale hospitalité de leurs voisins.

Pas un instant Mitaize n'eut à faire effort pour se mettre au niveau de la gaîté générale, elle se montra bonne camarade avec les babys intimidés, combla d'attentions Jeanne et Martial et ne s'oublia pas une seule fois.

Elle ne comprenait plus comment elle avait osé mépriser le milieu honnête et simple qu'elle retrouvait avec joie, elle n'osait se souvenir de ses sottises passées qu'avec une confusion véritable et son premier jour de vacances se passa plus joyeux que ne s'était passé celui de l'année précédente.

Lorsqu'après le dîner les Claudel et leur famille eurent regagné la maison forestière, Mme Servaize s'installa sous le grand noyer près de tante Marie-Anne, tandis que l'oncle fumait sa grosse pipe à quelques pas plus loin, et Daniel s'assit avec Mitaize à l'entrée du jardin fleuri de dahlias et de soleils.

« Comment vont les Dorgebert, sœurette? demanda le jeune garçon.

— Les pauvres gens, fit la petite, ils sont ruinés, tu sais, je te l'ai écrit, mais on espérait leur garder quelque chose, et il n'est rien resté du tout, quand les affaires ont été terminées. On a vendu leur château, leur mobilier de

Paris et on a cru que Mme Dorgebert en mourrait de chagrin ; Fanny et Marcelle sont parties pour la campagne, chez un parent qui s'en

Sur les genoux de sa mère, Mitaize restait immobile.

charge, en attendant ; Fritz vient de s'engager. Maman est allée les voir très souvent, il paraît que personne n'y venait plus.

— Et toi, Mitaize, y es-tu allée aussi ?

— Bien entendu, répondit-elle, et je t'assure qu'ils m'ont fait de la peine, j'ai mieux compris encore combien tante Marie-Anne et maman avaient raison de vouloir me faire travailler.

— Alors, c'est tout à fait sérieux, tu travailles, toi?... pas beaucoup, je pense? .. »

Elle le regarda, non sans tristesse :

« Si, je t'assure, je fais de mon mieux, pourquoi n'aurais-je pas autant de bonne volonté que toi, Dany?... Je comprends que tu doutes, j'étais si méchante l'année dernière, mais c'est fini, va »

Tout à coup, Yermer parut à la fenêtre de la cuisine, la cage de Jack à la main et sur son visage épanoui une si grande expression de joie naïve, que Daniel lui demanda :

« Qu'est-ce qui t'arrive, mon vieux? »

Yermer ne répondit pas, il cligna de l'œil et ouvrit la cage. L'oiseau, remis en liberté, sauta hors de la maison, et la tête inclinée, ses vifs yeux noirs fixés sur le groupe des habitants de la ferme, il cria de sa voix enrouée :

« Mitaize, Mitaize, bonne Mitaize, où es-tu?... »

« Mon bon Yermer, s'écria la petite touchée, c'est toi qui as pris la peine de le lui apprendre; combien d'heures il a dû te falloir pour cela!... Mais tu me fais bien plaisir. »

Yermer se mit à rire bruyamment et son rire se perdit dans le bruit de l'écho de la cascade qui répétait les paroles de Jack, plus lentes, comme affaiblies par l'éloignement : « Bonne Mitaize, bonne Mitaize. »

Sur le visage ridé de tante Marie-Anne, sur le visage souriant de M^me^ Servaize, aussi bien que dans l'air satisfait du vieil oncle, se lisaient une grande joie et une grande confiance en l'avenir.

La petite s'était glissée près de sa mère et la tête appuyée à ses genoux restait immobile, très heureuse dans la calme tranquillité de cette douce réunion de famille. Désormais, elle rendait affection pour affection à ceux qui l'avaient aimée, elle apprenait à obéir, à suivre les avis de ceux qui voulaient avant tout son bonheur; les fredaines de Mitaize étaient bien finies.

Paris.— Imp. P. BOLL, 12, rue des Bourdonnais. 11-21